




Digitized by Google

NOUVEAUX
PROVERBES
DRAMATIQUES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

NOUVEAUX

PROVERBES

DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

TOME VIII.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14 BIS.

1833.



PRÉFACE.

Pour quelqu'un qui pourrait renfermer sa vie dans une seule phrase, il est peu agréable d'avoir à parler de soi; mais lorsqu'on est devenu une espèce de personnage littéraire sans en avoir eu l'intention, et que le public a eu la bonté de vous adopter, il faut quelquefois lui rendre des comptes. C'est perdre quelque chose de son indépendance. Le dédommagement est si flatteur, qu'il y aurait plus que de la fatuité à s'en plaindre.

On m'a demandé pourquoi j'avais été longtemps sans continuer la collection de mes Proverbes. Je ne puis mieux répondre qu'en rappelant l'état déplorable dans lequel était tombée la librairie après les évènemens de

juillet. Mettant à honneur que quiconque fait affaire avec moi ait lieu de se louer des résultats, j'ai dû attendre.

Ce retard m'a mis dans un singulier embarras. Devais-je comprendre, dans les deux nouveaux volumes que je publie, les proverbes qu'on est convenu d'appeler politiques, dont les uns ont été faits sous l'ancien gouvernement, les autres sous le gouvernement nouveau?

Je sais bien que je n'aurais pas eu cet embarras, si je n'avais pas fait de proverbes politiques; et c'est ce que tout le monde m'a conseillé; malheureusement pas tout le monde à la fois.

Sous l'ancien gouvernement, un parti me disait que mes proverbes politiques n'étaient pas seulement de bons ouvrages, mais de bonnes actions; le parti opposé affirmait au contraire que je gâtais mon talent en croyant l'élever jusqu'aux grands intérêts de la société. Cela me rendait un peu soucieux; car je ne croyais pas faire de bonnes actions ni élever mon talent.

Sous le gouvernement nouveau, le parti qui aurait voulu que je ne fisse pas de proverbes politiques m'a félicité de ce que je

continuais à en faire, tandis que le parti qui m'avait applaudi sous l'ancien gouvernement, m'a blâmé de ne pas m'être arrêté. J'en ai conclu que chaque parti aime assez qu'on mette en évidence les ridicules que sa position ne lui permet pas de se donner, à condition qu'on jettera un voile sur les ridicules qu'il se donnera aussitôt que les circonstances lui permettront d'en afficher.

Les partis sont composés d'hommes; ils approuvent ou désapprouvent selon les temps, et presque toujours dans des vues particulières. On ne doit donc mettre qu'un prix conditionnel à leurs conseils.

J'ai fait des proverbes politiques, ils doivent continuer à trouver place dans la collection de mes proverbes. Cela est si simple, que je ne comprends plus pourquoi j'avais balancé.

Mais, dira-t-on, ayant été faits sous deux régimes différens, ne craignez-vous pas que les lecteurs se trompent d'époque, et attribuent à un régime ce qui était dirigé contre un autre? Non, je ne le crains pas; mais si cela arrivait, ce ne serait certainement pas ma faute.

Trop paresseux pour avoir de l'ambition, je n'ai jamais pris d'avance la résolution de louer ou de blâmer; mais assez bon observateur, positivement parce que je reste en dehors des prétentions actives, je regarde faire, et j'écris sans remonter plus haut que le ridicule qui est de mon domaine; laissant des plumes plus fortes que la mienne combattre ce qui est odieux.

LA RANCUNE,

OU

TROP PARLER NUIT.

PERSONNAGES.

LA VICOMTESSE D'HERBEVILLE.
LA MARQUISE DE SAINT-ANDIOL.
LE COMMANDEUR.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de la vicomtesse.

(Le théâtre représente un salon.)

LA RANCUNE.

SCÈNE I.

LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA VICOMTESSE.

Mon bon oncle, j'aime mieux vous recevoir ici; il y fait plus chaud.

LE COMMANDEUR.

Je crois que je vous ai trouvé un acquéreur pour cet hôtel.

LA VICOMTESSE.

En vérité! Cela m'enchante; car depuis que j'ai décidé de le vendre, il me semble que je ne suis plus chez moi. Avez-vous dit le prix?

LE COMMANDEUR.

Deux cent quatre-vingt mille francs.

LA VICOMTESSE.

Et cela n'a pas effrayé?

LE COMMANDEUR.

Non.

LA VICOMTESSE.

Je suis fâchée alors que vous n'ayez pas dit trois

cent mille francs, parce que vingt mille francs de plus m'auraient été fort commodes.

LE COMMANDEUR.

J'ai dit ce que vous avez toujours dit.

LA VICOMTESSE.

C'est juste ; aussi suis-je fort reconnaissante. Mais la vie est si chère aujourd'hui ; les banquiers ont un luxe effroyable.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi voulez-vous lutter avec eux ?

LA VICOMTESSE.

Mon dieu ! mon oncle, ce n'est pas pour moi ; vous savez combien je suis philosophe pour toutes ces choses-là ; mais si nous ne conservons pas une sorte d'éclat extérieur, on finira par ne plus prendre garde à nous. Je ne vends mon hôtel que pour augmenter mon revenu.

LE COMMANDEUR.

Et risquer le capital dans les paperasses publiques.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous ? je n'ai pas d'enfans.

LE COMMANDEUR.

Mais vous avez des neveux.

LA VICOMTESSE.

Ils ne sont pas intéressés. Et puis aujourd'hui

que tout rentre dans l'ordre, ils ne manqueront jamais ni d'emplois, ni de faveurs. Quel est le nom de la personne que vous m'avez trouvée?

LE COMMANDEUR.

C'est la marquise de Saint-Andiol.

LA VICÔMTESSE.

La drôle de chose! Lui avez-vous dit que ce serait à moi qu'elle aurait affaire?

LE COMMANDEUR.

Oui, sans doute.

LA VICOMTESSE.

Elle a dû faire une petite grimace.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi cela?

LA VICOMTESSE.

C'est que c'est une histoire.

LE COMMANDEUR.

Si c'est une histoire, ne me la contez pas. J'ai horreur de tout ce qui est caquetage. Paris est devenu insupportable sous ce rapport-là. Il y a à présent tant de gens qui ont des pensions, tant de gens qui ont des places, par conséquent tant de gens qui n'ont rien à faire, qu'on ne s'occupe plus que de propos. Que vouliez-vous me dire sur madame de Saint-Andiol?

LA VICOMTESSE.

Elle a été mon amie intime; je vous parle de près de trente ans. Nous avons quitté la France le même jour, et toutes deux comme des folles, croyant que ce ne serait qu'un voyage de six semaines.

LE COMMANDEUR.

J'étais plus âgé que vous, et je n'ai pas été plus raisonnable.

LA VICOMTESSE.

Nos maris ne voulant pas nous suivre, nous n'avions pu emporter que nos bijoux, qui ne nous ont pas menées bien loin, comme vous croyez; alors la petite Saint-Andiol, avec un courage véritablement héroïque, s'est mise à faire des modes.

LE COMMANDEUR.

Pour elle?

LA VICOMTESSE.

Non; pour le public, pour vendre.

LE COMMANDEUR.

Ne répétez pas cela, ma nièce.

LA VICOMTESSE.

Cela ne nous compromet pas; c'était une fille de finance.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure; mais cela rappelle toutes les

autres. Vous même qui êtes bien née, n'avez-vous pas vendu des fleurs artificielles?

LA VICOMTESSE.

Pas moi; ma femme de chambre.

LE COMMANDEUR.

Vous m'en avez envoyé de Hambourg à Londres, pour que je tâche de vous les placer.

LA VICOMTESSE.

Toujours pour ma femme de chambre. Ah! je vous en prie, mon oncle, ne confondez pas. Si c'était la vérité, je ne ferais aucune difficulté de la proclamer hautement.

LE COMMANDEUR.

Allons, allons; comme vous voudrez.

LA VICOMTESSE.

Le malheur ennoblit tout. Mais comme mon mari me fit passer de l'argent aussitôt que j'en eus besoin, de peur que je ne revinsse troubler je ne sais quelle liaison qu'il avait dans ce temps-là, et que lord Traverley, plus tard, me fit obtenir une subvention de l'Angleterre, je n'ai jamais été réduite à aucune extrémité.

LE COMMANDEUR.

C'est bien, c'est bien.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai aucun préjugé. Pourquoi me défen-

drais-je? Faire des modes, faire des fleurs artificielles, c'est très-respectable, surtout quand on est entouré d'étrangers qui admirent votre résignation.

LE COMMANDEUR.

Cela ne m'explique pas la grimace qu'a dû faire madame de Saint-Andiol quand je lui ai parlé de vous.

LA VICOMTESSE.

Vous avez raison. La voilà donc établie marchande de modes à Hambourg, et nous toutes nous faisant une fête de la mettre en vogue; nous la vantons, nous la prônons, nous entraînons chez elle, de vive force, ces pauvres Allemandes accoutumées aux modes solides de Francfort, et qui ne revenaient pas de la fragilité des chiffons que nous leur faisions acheter. En termes de marchand, la marquise faisait de l'or. Elle avait pris les grâces de l'état; elle était engageante, gracieuse et très-raisonnable. Tout-à-coup, ce ne fut plus cela. Pour soutenir le luxe d'un salon qu'il lui prit fantaisie d'ouvrir, afin de pouvoir faire la grande dame le soir, après avoir fait la marchande le matin, elle exagéra tellement le prix de ses modes, qu'elle nous les rendit inabordables. Notez qu'elle ne faisait aucun crédit. Oh! là des-

sus, elle était sans pitié. La désertion fut complète; elle m'en accusa. Je vous fais grace d'une foule de détails ridicules que je m'efforce d'oublier, et qui m'étaient plus désagréables à cause d'elle que pour moi. Elle partit pour le Danemarck, je crois; je vins m'établir à Londres, dans le petit logement où vous m'avez vue, et que lord Traverley m'avait procuré; de sorte que jusqu'à ma rentrée en France, je n'ai plus entendu parler de la marquise.

LE COMMANDEUR.

Et depuis votre retour, vous ne vous êtes pas revues?

LA VICOMTESSE.

Si fait; au château et dans quelques maisons, mais sans nous apercevoir.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! comment allez-vous faire aujourd'hui?

LA VICOMTESSE.

Cela ne m'embarrasse pas du tout. Si elle achète mon hôtel, j'ai mille façons de lui prouver que notre amitié n'a jamais éprouvé le moindre échec. N'entends-je pas une voiture entrer dans la cour?

LE COMMANDEUR.

C'est la marquise. Elle est exacte; elle m'avait dit qu'elle serait ici à une heure.

LA VICOMTESSE.

Je vais vous la laisser recevoir d'abord. Je ne m'attendais pas à la visite d'une marchande de modes; il faut que je donne un coup-d'œil à ma toilette. Vous le voulez bien?

LE COMMANDEUR.

Je veux toujours tout ce qu'on veut.

(La vicomtesse sort.)

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la marquise de Saint-Andiol.

LA MARQUISE.

Ah! bonjour, monsieur le commandeur. Madame votre nièce n'est pas ici?

LE COMMANDEUR.

Elle va venir à l'instant.

LA MARQUISE.

Vous m'aviez parlé d'un jardin; est-ce que c'est cet acacia qui est au fond de la cour derrière la grille?

LE COMMANDEUR.

Mais il y a autre chose qu'un acacia ; il y a un peu de gazon, deux ou trois lilas, et des fleurs quand on en fait mettre.

LA MARQUISE.

Ce que c'est que l'imagination! Je m'étais figuré qu'il y aurait de l'air. Le reste me paraît assez bien ; l'escalier est noble ; le salon que je viens de traverser a de l'élévation. Ceci est le cabinet de la vicomtesse?

LE COMMANDEUR.

C'est l'endroit où elle se tient d'habitude.

LA MARQUISE.

Nous allons donc nous reparler aujourd'hui pour la première fois depuis trente ans. Nous avons été très-liées ensemble. Ce sont des fleurs qui nous ont brouillées. C'est une singulière origine pour une querelle de femmes. Vous a-t-elle parlé de cela?

LE COMMANDEUR.

Elle ne m'a pas parlé de fleurs.

LA MARQUISE.

J'avais emmené à Hambourg une femme de chambre assez adroite, qui me demanda la permission de faire des modes dans ses momens perdus. Pour varier un peu, elle imagina d'y mettre

des fleurs; c'est devenu commun; mais alors c'était une chose toute nouvelle. J'en parlai à la vicomtesse comme on parle de tout, et je ne fus pas peu étonnée quand elle me dit qu'elle se chargerait de m'en faire. Elle avait pris quelques leçons dans son enfance, et elle m'envoya d'assez jolis œillets. Cela fit fureur. Malheureusement elle ne savait bien faire que les œillets et quelques fleurs de fantaisie; mais qui n'avaient aucun mérite pour des Allemandes qui veulent toujours mettre un nom à tout. Cette petite branche d'industrie venant à lui manquer, elle s'en prit à moi, et fut fort injuste même.... Mais il y a si long-temps de cela.... et je suis si oublieuse! Nous aurons grand plaisir à nous revoir.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA VICOMTESSE.

LA MARQUISE, allant au-devant de la vicomtesse.

Eh! la voilà donc enfin cette chère vicomtesse. Elle n'a pas vieilli d'une minute.

LA VICOMTESSE.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Non, en vérité. Et moi, comment me trouvez-vous ?

LA VICOMTESSE.

Tenez, marquise, il faut être de bonne foi ; on ne peut pas être et avoir été.

LA MARQUISE.

C'est que je ne me soucie pas du tout d'avoir été.

LA VICOMTESSE.

Ni moi non plus..... mais.....

LA MARQUISE.

Je crois que vous m'en voulez encore.

LA VICOMTESSE, en riant.

Ce que j'aime en elle, c'est que son caractère est toujours le même, franc et vif. Vous voulez donc acheter mon hôtel ?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma petite-fille qui va se marier.

LE COMMANDEUR.

Mesdames, vons avez beaucoup de choses à vous dire ; je vous demanderai la permission d'aller faire une courte visite à un pauvre abbé qui meurt de chagrin de ce qu'on ne fait rien pour l'Église.

LA VICOMTESSE.

C'est un abbé bien exigeant.

(Le Commandeur sort.)

SCÈNE IV.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

Je ne la connais pas votre petite-fille.

LA MARQUISE.

Vous l'avez vue cependant. Elle était avec moi l'autre jour quand vous êtes venue chez madame de Lussan.

LA VICOMTESSE.

C'était cette grande personne blonde? Elle est vraiment charmante. A qui la mariez-vous?

LA MARQUISE.

Au jeune comte Eugène de Valmont.

LA VICOMTESSE.

C'est une belle fortune.

LA MARQUISE.

Et un beau nom.

LA VICOMTESSE, légèrement.

Ah! sans doute.

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas l'air de le penser.

LA VICOMTESSE.

Où voyez-vous cela?... Vous avez retrouvé des bois considérables, m'a-t-on dit?

LA MARQUISE.

Considérables! comme on exagère! Quarante mille livres de rentes tout au plus. Mais j'ai beaucoup de réclamations à faire, et un parent qui obtient tout ce qu'il veut des ministres.

LA VICOMTESSE.

Elle a toujours été heureuse.

LA MARQUISE.

Et vous?

LA VICOMTESSE.

Rien. Cet hôtel, grevé d'hypothèques, une petite terre en Normandie, et une misérable pension de quinze mille francs.

LA MARQUISE.

Ah! pauvre amie! Vous n'avez donc personne qui s'intéresse à vous?

LA VICOMTESSE.

Je devrais avoir mon beau-frère; mais c'est un gouffre; il n'en a jamais assez; il ne demande que pour lui.

LA MARQUISE.

Et votre oncle qui était là tout à l'heure?

LA VICOMTESSE.

Mon oncle est dans l'opposition; il trouve cela plus noble. Je regrette quelquefois d'être d'aussi bonne famille.

LA MARQUISE, riant.

Ce sont des regrets dont on aime assez à se vanter. Faites comme moi, quand je veux me consoler de quelque chose, je pense à Hambourg.

LA VICOMTESSE.

Vous n'avez pas trop à vous plaindre du séjour que vous y avez fait.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas là que nous nous sommes brouillées ? Et pourquoi ? je vous le demande. Monsieur de Mérangé m'en parlait encore hier. Tant qu'il vivra, il pensera à ces malheureuses fleurs de fantaisie.

LA VICOMTESSE.

C'est cependant sa femme qui a entraîné toute la société chez la petite Meyer, dont les modes ne pouvaient certainement pas être mises en comparaison avec les vôtres.

LA MARQUISE.

Je lui pardonne. Je n'ai jamais pu garder de rancune, et la preuve, c'est que vingt fois, au château, j'ai été tentée d'aller vous parler la première.

LA VICOMTESSE, froidement.

Je vous en aurais su un gré infini.

LA MARQUISE.

Espérez-vous des indemnités, au moins ?

LA VICOMTESSE.

Aucune; je n'avais pas eu une dot comme la vôtre, et le vicomte n'a laissé que des dettes.

LA MARQUISE.

Vous me faites un chagrin que je ne peux pas dire, car il faut de la fortune aujourd'hui; et cela est si vrai, que j'ai refusé pour Léonie un nom encore plus beau que celui de Valmont.

LA VICOMTESSE.

Il y en a quelques-uns.

LA MARQUISE.

Pas beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Il ne faut que s'entendre. Assurément s'il y avait encore des Valmont.....

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

LA VICOMTESSE.

Mais qu'est-ce que cela fait?

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

LA VICOMTESSE.

Imaginez-vous donc, mon cœur, que de tout ce que j'ai appris dans mon enfance, je n'ai retenu que ce qui regarde le nobiliaire. C'est fou,

c'est ridicule ; je me moque à tout instant d'une aussi sotte mémoire ; mais c'est comme cela.

LA MARQUISE.

Et, selon vous, le comte Eugène ne serait donc qu'un roturier ; il ne serait pas Valmont.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a plus de Valmont depuis un siècle, il n'en reste pas vestige. Ce sont des Duplessis du Languedoc qui se sont tout bonnement greffés sur les Valmont, il y a quelque cent dix ans, et qui les continuent de leur autorité privée.

LA MARQUISE.

Ils les continuent comme les d'Humillat continuent les Richeville.

LA VICOMTESSE.

Pas l'ombre, Madame. Ici, c'est une branche collatérale qui s'est fait enter sur la branche aînée ; elle en a pris les noms et armes ; le roi l'a permis ; il y a des brevets ; tout cela est fort régulier. Mais les Valmont, cela fait rire. C'est un tripotage de province, sans aucune consistance, dont on ne sait pas le premier mot à la cour.

LA MARQUISE.

Ah ! Madame, si nous plaisantons, à la bonne heure.



LA VICOMTESSE.

Quoi que j'aie pu vous dire, madame, croyez que je ne plaisante pas sur de pareilles choses. Prenez seulement la peine d'ouvrir *Lachénée-Desbois* [1].

LA MARQUISE.

Madame prétend qu'elle ne badine pas, et elle me cite Lachênée-Desbois! J'avoue que je ne suis pas aussi savante que bien des gens sur des matières aussi importantes. Mais je croyais que Lachênée-Desbois ne faisait pas autorité pour un certain monde. S'il était question de régler les préséances dans la cérémonie de réception d'un sénéchal de Beauvais ou de Nemours, je ne dis pas.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! Madame, ouvrez *Chérin* ou *d'Hozier* [2], vous verrez ce que sont vos Valmont.

LA MARQUISE.

Je verrai qu'ils sont des Valmont.

LA VICOMTESSE.

De la greffe, Madame! de la greffe! et cent fois de la greffe! Les vrais Valmont sont éteints, ar-

1. Généalogiste.
2. Généalogistes.

chi-éteints ; il n'y a plus en France une seule goutte du sang des Valmont.

LA MARQUISE.

A la rigueur, on pourrait dire la même chose de toutes les familles. Mais lorsque la convention tacite n'est pas trop ouvertement violée...

LA VICOMTESSE.

Ah ! passe pour des noms de convention.

LA MARQUISE.

Quand personne ne conteste le titre...

LA VICOMTESSE, avec ironie.

Le titre de comte !

LA MARQUISE.

Et surtout lorsque la fortune s'y trouve jointe...

LA VICOMTESSE, avec une ironie très-marquée.

C'est une illustration véritable.

LA MARQUISE.

C'est une illustration au moins qui en complète bien d'autres.

LA VICOMTESSE.

Aux yeux de certaines personnes.

LA MARQUISE.

Assez nombreuses, vous l'avouerez.

LA VICOMTESSE, avec hauteur.

Comme ce n'est pas la mienne, il m'est permis, je crois, d'avoir un goût à part.

LA MARQUISE.

Très-permis.

LA VICOMTESSE.

La fortune pour moi est à peine un accessoire.

LA MARQUISE, en riant.

Une fleur de fantaisie.

LA VICOMTESSE.

Dont les roturiers seuls peuvent tirer vanité.

LA MARQUISE.

De très-illustres personnages cependant ne la dédaignent guère.

LA VICOMTESSE.

Parce que c'est la mode; mais vous pouvez savoir ce que c'est que les modes?

LA MARQUISE.

Ne cherchons-nous pas un peu à nous piquer?

LA VICOMTESSE.

Parce que je parle de modes!

LA MARQUISE.

Non; mais parce que je parle de fleurs de fantaisie.

LA VICOMTESSE.

En effet, nous devrions nous borner à traiter de cet hôtel. Croyez-vous qu'il vous convienne?

LA MARQUISE.

Je ne l'ai vu que bien superficiellement; mais

j'ai une crainte à cette heure. Malgré quelques petites malices qui ne sont que des souvenirs de jeunesse, nous nous retrouvons l'une pour l'autre le même fonds d'amitié que nous avons toujours eu.... Si nous allions nous brouiller encore une fois pour des affaires d'intérêt !... Pensez-vous à cela? J'en serais inconsolable.

LA VICOMTESSE.

C'est impossible.

LA MARQUISE.

Ah! ma chère vicomtesse, rappelez-vous Hambourg où il n'était question que de niaiseries.

LA VICOMTESSE.

C'est justement à cause de cela.

LA MARQUISE.

De penser qu'une rancune de chiffons a duré aussi long-temps, qu'elle nous a poursuivies partout dans le monde, et jusqu'au milieu de la cour... Définitivement, je ne veux pas risquer une nouvelle épreuve; j'en mourrais.

LA VICOMTESSE.

Tout comme il vous plaira.

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Venez, monsieur le commandeur, venez admirer un des plus beaux dévouemens qu'on ait jamais vus. Cet hôtel aurait pu me plaire; mais, par amitié pour votre nièce, j'y renonce.

LE COMMANDEUR.

Je ne comprends pas.

LA MARQUISE.

J'y renonce. Je suis d'origine financière, par conséquent je dois être intéressée; la vicomtesse ne l'est pas; je n'aurais qu'à faire des difficultés; le comte de Valmont, qui n'est pas le comte de Valmont, et qui, malgré cela, va épouser ma petite-fille, n'aurait qu'à se jeter à la traverse.... Il faut éviter de réveiller une vieille querelle dont j'ai tant souffert. Nous sommes bien; je veux rester comme nous sommes. Adieu, chère amie. (au commandeur qui veut lui donner la main.) Ne me reconduisez pas, je vous prie, monsieur le commandeur.

Elle sort.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA VICOMTESSE.

Vous allez me demander ce que cela veut dire. Cela veut dire que madame de Saint-Andiol ne venait ici que pour passer un accès de folie.

LE COMMANDEUR.

Le moyen d'imaginer cela?

LA VICOMTESSE.

On ne peut pas trouver une autre interprétation à sa démarche.

LE COMMANDEUR.

De quoi avez-vous parlé ensemble?

LA VICOMTESSE.

De bagatelles. Par exemple, elle croit donner sa petite-fille à un Valmont; vous savez bien ce qui en est.

LE COMMANDEUR.

Et vous avez voulu la désabuser?

LA VICOMTESSE.

J'espère, mon oncle, que ce n'est pas vous qui me blâmerez de ma franchise.

LE COMMANDEUR.

Il faut beaucoup de conditions à la franchise.

La mienne ne me coûte rien, parce que je ne désire, ni n'envie rien. Je n'ai pas de luxe, pas de fantaisies; je ne cherche à rivaliser de frivolité avec personne. Mais vous, ma nièce, vous n'avez pas les goûts tout-à-fait aussi simples; les banquiers vous paraissent bien brillans; vous voudriez augmenter votre revenu en vendant votre hôtel. Si vous blessez, par votre franchise, les gens qui se présentent, votre franchise sera toujours admirable; mais il ne faut pas vous plaindre; aussitôt qu'on a besoin des autres, presque toujours

TROP PARLER NUIT.

trop gratter cuit

LE SÉMINARISTE,

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

PERSONNAGES.

MADAME HÉBERT.
MADAME LAROCHE.
M. ST-UTSUNT.
RAYMOND, séminariste.
LOUISE, nièce de madame Hébert.
JULIEN, amant de Louise.
NANETTE, servante.

La scène se passe dans la maison de madame Hébert.

(Le théâtre représente un salon.)

LE SÉMINARISTE.

SCÈNE I.

MADAME LAROCHE, NANETTE.

NANETTE.

Madame Laroche, madame est dans le village; elle ne tardera pas à rentrer.

MADAME LAROCHE.

Je n'avais rien de particulier à lui dire, mon enfant.

NANETTE.

C'est égal; attendez-la un peu. Madame vous aime tant; il est vrai que vous êtes si bonne!

MADAME LAROCHE.

Pas plus qu'il ne faut.

NANETTE.

Oh! que si fait. Vous avez quelquefois la parole brusque; mais, dans le fond, je serais ben embarrassée pour choisir entre vous et madame.

MADAME LAROCHE.

Madame Hébert passe la permission; je n'appelle pas cela de la bonté; c'est de la faiblesse.

NANETTE.

Ma fine! tous tant que nous sommes, nous ne nous en plaignons pas. V'là pourquoi nous en voulons tant à ce M. S[t]-Utsunt; chaque fois qu'il vient de Paris, c'est pour la tourmenter.

MADAME LAROCHE.

Apparemment que cela plaît à ta maîtresse.

NANETTE.

Mais non; car elle est toujours à nous dire : « N'faut pas parler de ça à M. S[t]-Utsunt. Si M. S[t]-Utsunt savait ça! » Ce n'est cependant ni son mari, ni son père, ni son amoureux.

MADAME LAROCHE.

Qu'y faire? Quand on manque de volonté, on ne manque jamais de gens qui se chargent de vous faire vouloir.

NANETTE.

Si j'étais riche comme madame, et qu'il vînt des sournois comme M. S[t]-Utsunt me parler à tout bout de champ de sauver mon ame, je les enverrais joliment promener. C'est que c'est toujours de l'argent qu'ils demandent pour sauver c't' ame. Notre curé donne des raisons; on en prend ce qu'on veut, v'là qu'est ben; mais les S[t]-Utsunt! il faudrait un puits d'or, et je ne sais pas si ça suffirait.

MADAME LAROCHE.

Est-ce que tu as quelqu'un qui te parle?

NANETTE.

Non, Madame. Pourquoi ça?

MADAME LAROCHE.

C'est que tu sais bien des choses.

NANETTE.

Est-ce qu'on n'a pas des yeux? Chaque voyage que fait M. St-Utsunt, il s'en va toujours les mains pleines. C'est parce qu'il trouvait que madame dépensait trop à Paris, qu'il l'a fait revenir ici; il s'imaginait qu'il resterait davantage à madame pour lui donner. Que c'est bête! quand on ne dépense son argent qu'en charités, on trouve à le placer partout.

MADAME LAROCHE.

Je ne reviens pas de cette petite Nanette.

NANETTE.

C'est bien à madame de ne pas avoir rougi de s'établir dans un endroit où tout le monde sait que ses parens n'étaient que de pauvres paysans. Nous aimons ça, nous autres. Quoiqu'elle ait à cette heure la plus belle maison du pays, elle a conservé leur cabane; elle y va souvent, et ça nous fait ben autrement d'effet que des fiertés.

MADAME LAROCHE.

Vous avez raison, mes enfans.

NANETTE.

On dit que c'est sa douceur encore plus que sa beauté qui lui a valu le riche mariage qu'elle a fait. C'est ben possible si elle était restée à Paris, tout en regrettant le défunt, que sa douceur lui eût attiré un second mari; car Paris, c'est le pays des épouseux, à ce qu'il paraît. Madame est encore si belle et si fraîche! Mettons qu'elle se soit remariée, les recettes de M. St-Utsunt auraient ben pu diminuer, oui dà.

MADAME LAROCHE.

Qui est-ce qui croirait jamais qu'une petite paysanne en sait si long?

NANETTE.

Tenez, madame Laroche, il y a une vérité: quand on aime ben ses maîtres, on finit toujours par savoir ce qui les regarde.

MADAME LAROCHE.

C'est comme quand on ne les aime pas.

SCÈNE II.

MADAME LAROCHE, NANETTE, M. S^T-UTSUNT.

M. St-UTSUNT.

De la matinée, je n'ai vu madame Hébert. Elle ne reste donc plus à présent chez elle, Nanette?

NANETTE.

Elle n'y reste qu'autant que cela lui plaît, Monsieur.

(Elle sort en courant.)

M. St-UTSUNT.

Ah! bonjour, madame Laroche. Je viens de recevoir des nouvelles du jeune Raymond, le protégé de madame Hébert; je suis très-mécontent de sa conduite.

MADAME LAROCHE.

Qu'est-ce donc?

M. St-UTSUNT.

Je crains qu'il ne réponde pas aux soins qu'on a pris de lui.

MADAME LAROCHE.

Il y a long-temps que vous avez cette crainte-là. Je ne sais pas comment un homme de votre âge

peut s'acharner ainsi contre un enfant. A peine êtes-vous arrivé que vous avez déjà reçu de mauvaises nouvelles sur son compte.

M. St-UTSUNT.

N'allez-vous pas dire que je les ai fait faire exprès? Sans savoir de quoi il est question, vous commencez par me donner tort.

MADAME LAROCHE.

C'est que je n'ai pas besoin de savoir de quoi il est question, monsieur St-Utsunt. J'aime le petit Raymond; c'est le fils d'un brave officier qu'on appelait de fortune, positivement parce qu'il n'avait rien. A la mort de ses parens, madame Hébert s'en est chargée; elle voulait le faire élever près d'elle; vous n'avez pas eu de cesse qu'elle ne l'eût placé dans un séminaire. S'il s'y conduit mal, c'est votre faute; il n'était peut-être pas fait pour être dans un séminaire.

M. St-UTSUNT.

Soyez donc juste. Madame Hébert pouvait-elle garder dans sa maison un jeune homme qui avait déjà quatorze ans, avec mademoiselle Louise, sa nièce, qui n'était qu'un peu plus jeune que lui?

MADAME LAROCHE.

On aurait vu plus tard. Un beau garçon, fort et robuste comme Raymond, élevé jusqu'alors

par une mère remplie de talens et de vertus, n'était certainement pas un sujet embarrassant.

M. St-UTSUNT.

Vous venez de dire vous-même qu'il n'avait rien.

MADAME LAROCHE.

La belle vocation que de ne rien avoir pour entrer dans un séminaire!

M. St-UTSUNT.

Madame Laroche, brisons là-dessus, je vous prie.

MADAME LAROCHE.

Oh! mais, moi, je ne suis pas une madame Hébert; je ne brise que quand je le veux bien. Il y a trois semaines que Raymond est venu nous voir; nous en avons tous été très-contens. Pourquoi arrivez-vous tout exprès pour le brouiller avec sa protectrice?

M. St-UTSUNT.

Si vous aimez madame Hébert, comme je me plais à le supposer, ne devez-vous pas désirer qu'on lui ouvre les yeux sur le compte d'un jeune homme qui peut lui donner un jour beaucoup de chagrin?

MADAME LAROCHE.

Il suffit que madame Hébert montre de la bienveillance à quelqu'un, pour que vous preniez ce quelqu'un-là en déplaisance.

M. St-UTSUNT.

Voulez-vous bien m'écouter ?

MADAME LAROCHE.

J'aime Raymond, je vous le répète ; et quand une fois j'aime quelqu'un, c'est sérieux : il est vrai que quand je déteste.....

M. St-UTSUNT.

Faites-moi la grace de m'entendre. Vous savez qu'à l'âge de seize ans, Jacqueline Grivel n'était encore qu'une simple paysanne.

MADAME LAROCHE.

Un M. Hébert, fournisseur, qui l'avait vue à une fête de village, et qui l'avait trouvée fort jolie, ne lui en avait pas demandé davantage pour l'emmener à Paris. Eh bien ?

M. St-UTSUNT.

Ce ne fut que d'après mes instances qu'il l'épousa.

MADAME LAROCHE.

Je n'ai pas entendu parler de vos instances ; ce que je sais, c'est qu'à sa mort, ce M. Hébert lui a assuré tout son bien par un testament dans lequel il déclarait que sa femme avait fait le bonheur de sa vie, déclaration assez rare pour qu'on la remarque. Mais qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec ce que nous disions ?

M. St-UTSUNT.

Le voici. Avant de faire ce testament auquel je n'ai pas été étranger, je vous prie de le croire, Hébert, qui était mon ami, me fit venir; et, tout en rendant justice aux qualités de sa femme, ne pouvant pourtant pas se dissimuler la faiblesse de son caractère, il me pria de veiller, autant qu'il me serait possible, à ce qu'elle n'en fût pas victime.

MADAME LAROCHE.

Si madame Hébert croit tout cela, je ne peux pas l'empêcher; mais je vous demande toujours grace pour Raymond. Il faut penser que cet enfant n'a que madame Hébert au monde.

M. St-UTSUNT.

Cet enfant! Ne dirait-on pas qu'il sort de nourrice?

MADAME HÉBERT.

Il n'a que vingt et un ans.

M. St-UTSUNT.

C'est un âge où l'on devrait savoir se conduire.

MADAME LAROCHE.

Qu'a-t-il donc fait?

M. St-UTSUNT.

Il était ici il y a trois semaines, n'est-il pas vrai? Eh bien! on m'écrit de son séminaire qu'il vient,

sans permission, de s'en absenter encore, et l'on va jusqu'à croire que son intention est de ne plus y revenir.

MADAME LAROCHE.

Alors nous le verrons, et il s'expliquera.

M. St-UTSUNT.

Il ne vous vient pas à l'idée que mademoiselle Louise, la nièce de madame Hébert, puisse être pour quelque chose dans ces sorties continuelles.

MADAME LAROCHE.

Bast! bast! pas plus mademoiselle Louise, que madame Hébert, que moi. Il nous préfère à vous autres; il a raison.

SCÈNE III.

MADAME LAROCHE, M. St-UTSUNT, NANETTE.

NANETTE, accourant.

Madame! Madame! (Elle s'arrête en voyant M. St-Utsunt.) Je croyais que monsieur était sorti.

MADAME LAROCHE.

Que me voulais-tu?

NANETTE.

C'est que M. Raymond est arrivé.

M. St-UTSUNT.

Vous voyez au moins que mes nouvelles n'étaient pas fausses.

NANETTE.

Oui, Madame, il est arrivé; mais comme il a appris que monsieur (indiquant M. St-Utsunt) était venu de Paris, au lieu de descendre ici comme de coutume, il est descendu à la *Belle Image*. Oui, Madame.

M. St-UTSUNT, levant les yeux au ciel.

Un séminariste dans une auberge!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME LAROCHE, NANETTE.

NANETTE.

Un séminariste dans une auberge! Ne fallait-il pas qu'il restât dans la rue? Le drôle de corps que M. St-Utsunt pour faire les yeux blancs à propos de rien! Avec ça, Madame, j'ai peur pour M. Raymond. M. St-Utsunt a passé toute la journée à dégoiser des mensonges contre lui chez le notaire, chez le chirurgien, chez le percepteur, et partout. Comme il a l'air de n'y pas toucher, ses coups de griffes n'en font que plus de mal; et si, par la suite des temps, M. Raymond doit remplacer not' curé, on n'aura pas tant de confiance en lui; car enfin...

MADAME LAROCHE.

Car enfin, car enfin.... tais-toi. On a déjà fait

tort à Raymond auprès du curé en répandant ce bruit-là; tu ne devrais pas en reparler.

NANETTE.

Mais, Madame, ça n'arriverait que quand ça arriverait; ça ne fait de mal à personne. Monsieur le curé n'est déjà plus si jeune. C'est que M. Raymond serait si joli comme ça.

SCÈNE V.

MADAME LAROCHE, NANETTE, LOUISE.

LOUISE.

Bonjour, madame Laroche.

MADAME LAROCHE.

Bonjour, ma petite Louise. Qu'avez-vous donc? vous me paraissez triste.

LOUISE.

Je viens de parler à Raymond par la fenêtre de la salle à manger; il ne veut pas entrer dans la maison avant de savoir si M. S[t]-Utsunt est sorti.

NANETTE.

Je vais y aller voir.

(Elle sort.)

LOUISE.

Le vilain homme! Chaque fois qu'il vient dans ce pays, nous sommes tous tracassés.

MADAME LAROCHE.

Je vous laisse, mon enfant. Je suis déjà ici depuis long-temps, et j'ai affaire chez moi; mais je ne tarderai pas à revenir; et jusqu'à ce que le St-Utsunt soit reparti, je vous promets de ne vous quitter que le moins possible.

LOUISE.

Oh! oui, Madame, je vous en prie. Vous nous serez bien nécessaire pour combattre son influence sur ma tante.

MADAME LAROCHE, l'embrassant.

Au revoir.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LOUISE, ensuite RAYMOND.

LOUISE.

Il aura beau rendre ma tante dévote, il ne la rendra jamais méchante; voilà ce qui me rassure. (A Raymond, qui entre.) Si vous eussiez attendu quelques jours de plus, Raymond, vous ne nous auriez pas mis dans un aussi grand embarras. Il n'y a pas trois semaines que vous êtes venu.

RAYMOND.

Vous comptez bien, mademoiselle Louise; effectivement, il n'y a pas trois semaines.

LOUISE.

Je ne croyais pas qu'on laissât courir ainsi les séminaristes.

RAYMOND.

Je ne cours pas; je reviens dans l'endroit où je suis né.

LOUISE.

Mon Dieu, Raymond, c'est à cause de M. S'-Utsunt ce que je vous dis.

RAYMOND, la regardant avec expression.

Ah! mademoiselle Louise, si je pouvais vous parler à cœur ouvert!

LOUISE.

Qu'avez-vous, Raymond? Baissez donc les yeux. Je ne suis pas accoutumée à ce que vous me regardiez ainsi.

RAYMOND.

Vous ne m'avez jamais aimé, n'est-il pas vrai?

LOUISE.

Pouvez-vous dire cela, Raymond? Quand ma tante vous a eu, pour ainsi dire, adopté, personne, à coup sûr, n'en a été plus contente que moi; mais l'âge est venu, vous êtes entré au séminaire; il est tout simple que je sois plus sérieuse.

RAYMOND.

Je ne suis point ingrat, Mademoiselle; je suis

seulement bien tourmenté. Si madame Hébert m'eût laissé comme j'étais à la mort de mes parens, j'aurais pris mon parti; je travaillerais, ne fût-ce qu'à la terre, si je n'avais pu faire mieux : ce n'est pas le plus grand des malheurs.

LOUISE.

Allons, allons, Raymond, finissez. Ce n'est pas à vous à vous plaindre de la providence.

RAYMOND.

Qu'en savez-vous, mademoiselle Louise?

LOUISE.

Comme vous me parlez, Raymond!

RAYMOND, avec douceur.

Je vous ai répondu trop brusquement peut-être? C'est vrai. Vous êtes une jeune personne; je ne devais pas oublier cela. Si j'avais été élevé dans le monde, je connaîtrais les expressions dont on peut se servir sans craindre de choquer; mais dans les séminaires, on nous accoutume à avoir un ton si tranchant! Je compte m'expliquer avec madame Hébert.

LOUISE.

Vous expliquer!

RAYMOND.

Oui, Mademoiselle.

LOUISE.

Je ne veux vous faire qu'une question; c'est

avec la permission de vos supérieurs que vous êtes venu?

RAYMOND.

J'avais besoin de respirer l'air natal.

LOUISE.

Vous êtes la santé même; vos yeux surtout sont d'un brillant!

RAYMOND.

Quand on a la fièvre...

LOUISE.

Vous avez la fièvre, Raymond? Que ne parliez-vous? Je vais avertir ma tante.

RAYMOND.

Pas encore, Mademoiselle. (La regardant fixement.) Vous êtes donc bien pressée de me quitter, mademoiselle Louise? Il y a plus de six mois que je suis dans le même état; il n'y a rien à y faire.

LOUISE.

Raymond, vous me regardez toujours de même. Dussé-je vous faire de la peine, je vous dirai que, quand on porte la robe que vous portez, on doit s'observer davantage.

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la robe que je porte? C'est une robe que je puis quitter demain. Je n'ai pas encore prononcé de vœux; non, Mademoi-

selle, par bonheur, je n'ai pas encore prononcé de vœux.

LOUISE.

Par bonheur! dites-vous.

RAYMOND.

Si je pouvais m'expliquer!

LOUISE.

Écoutez, Raymond, vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez; mais je crois devoir vous dire une chose, quoiqu'elle soit encore assez secrète : Julien et moi, nous nous aimons depuis long-temps; nous nous sommes même promis le mariage.

RAYMOND.

Julien Mauduit, le fils du notaire, mon meilleur ami!

LOUISE.

Oui, Raymond. Ses parens ne demandent pas mieux; mais nous sommes convenus de n'en parler à ma tante que le mois prochain, à cause d'arrangemens qu'on veut faire pour Julien.

RAYMOND, soupirant.

Je n'ai rien à dire, Mademoiselle; seulement, j'aurais désiré être prévenu plus tôt.

LOUISE.

Dame! Raymond, je ne savais pas.....

SCÈNE VII.

RAYMOND, LOUISE, JULIEN.

JULIEN.

Ma chère Louise! Serviteur à M. Raymond. (Lui prenant la main.) Tu es sans doute dans la confidence, toi?

LOUISE, à Julien.

Je croyais que vous ne deviez revenir que demain.

JULIEN.

J'ai dépêché ce que j'avais à faire pour vous revoir plus vite; et au lieu d'aller chez nous pour porter à mon père une réponse qu'il attend avec impatience, en passant devant votre porte, je me suis trouvé ici.

LOUISE.

Eh bien! Julien, n'y restez pas davantage.

JULIEN.

Elle est toujours parfaite, cette bonne Louise. Si Raymond n'était pas là, je l'embrasserais.

LOUISE, souriant.

Oui, mais Raymond est là.

JULIEN.

Il faut vous obéir. A bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, RAYMOND.

LOUISE.

Je vous avais bien dit.

RAYMOND.

Je vous prie au moins, Mademoiselle, que l'entretien que nous avons eu ensemble reste entre nous.

LOUISE.

Je vous le promets, Raymond.

RAYMOND.

Je ne vous ai d'ailleurs rien dit de positif.

LOUISE.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Ce n'est pas que ma résolution de quitter le séminaire ne soit toujours la même.

LOUISE.

Je ne saurais vous donner de conseil là-dessus; mais prenez bien garde.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

RAYMOND.

Julien est-il heureux! Il est aimé! aimé d'une femme! Sait-il apprécier toute l'étendue de son bonheur? Pour le chercher, il faudra que je quitte ce village. Quitter Louise, sa tante, toutes deux si douces pour moi, si bienveillantes; cette madame Laroche qui me regarde comme son fils, jusqu'à cette petite Nanette! Mais je ne pourrais pas trouver à me marier ici. O Dieu! si j'avais une femme, une femme à moi, il me semble que tout me deviendrait facile. Je travaillerais pour ma femme! On trouve que j'ai de l'intelligence; mais quand on est seul, on n'a pas de courage, on n'a rien qui vous stimule. C'est donc de vivre? A quoi sert de prolonger une existence qui n'intéresse personne? Pour avoir le loisir de s'appliquer à quelque chose, il faut d'abord être heureux, il faut être tranquille; il faut être marié.

SCÈNE X.

RAYMOND, MADAME HÉBERT.

MADAME HÉBERT.

Je ne suis pas contente, Raymond. J'ai peur que

tu ne tournes mal, et je ne suis pas la seule qui ait cette crainte-là. Tes supérieurs aussi sont fort en colère, et l'on trouve que je suis trop indulgente. J'ai grand plaisir à te voir; mais je sais me faire une raison. Tu as des goûts trop dissipés : je ne crois pas que tu aies envie de faire le libertin; pourtant tes courses continuelles le donneraient à penser. Pourquoi soupires-tu?

RAYMOND.

C'est que je voudrais vous parler.

MADAME HÉBERT.

T'aurait-on fait encore quelque injustice?

RAYMOND.

Non, Madame; mais vous vous rappelez sans doute que quand vous me fîtes entrer au séminaire, pour adoucir le regret que j'avais de vous quitter, vous eûtes la bonté de m'assurer que cela ne m'engagerait à rien.

MADAME HÉBERT.

Eh bien! est-ce que tu voudrais jeter le froc aux orties? Ce n'est pourtant pas un état fatigant. Quand M. St-Utsumt apprendra cela! Consulte-toi bien, mon enfant.

RAYMOND.

Soyez persuadée, Madame, que si je m'étais senti capable.....

MADAME HÉBERT.

Moi qui croyais que ton parti était pris! On parlait, en plaisantant, de te voir un jour curé de ce village; je ne te cache pas que cette idée me flattait.

RAYMOND.

Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose.

MADAME HÉBERT.

Tu sens en toi quelque chose qui s'y oppose! (Elle sourit.) Pauvre enfant! Si ce n'était pas si embarrassant de faire un sort à un jeune homme, je concevrais cela; mais que va dire M. St-Utsunt? Après tout, si c'est plus fort que toi, que veux-tu que j'y fasse. Tu as bien combattu?

RAYMOND.

J'avais si peur de vous déplaire.

MADAME HÉBERT.

Quels sont tes projets?

RAYMOND.

Je n'en ai pas.

MADAME HÉBERT.

C'est singulier. Un grand garçon comme toi ne peut pas s'imaginer qu'il passera sa vie à rien faire.

RAYMOND.

Si je ne puis pas prendre d'autre parti, je serai soldat. C'est ainsi que mon père a commencé.

MADAME HÉBERT.

Est-ce pour m'éprouver que tu dis cela? Soldat! Je ne te fais pas de reproches; mais devrais-tu me menacer de te faire soldat, après tous les soins que j'ai pris de toi? T'ai-je dit que je t'abandonnais? Tu as quelque chose dans la tête, Raymond; si tu ne me le confies pas, tu as tort. Louise le sait peut-être.

RAYMOND.

Mademoiselle Louise ne sait que ce que vous savez.

MADAME HÉBERT.

M. St-Utsunt a des doutes. (Raymond fait un signe d'impatience très-marqué; madame Hébert se hâte de l'apaiser.) Non, non, Raymond, M. St-Utsunt ne se doute de rien.

RAYMOND.

Cet homme ne cherche qu'à nuire.

MADAME HÉBERT.

Paix, Raymond.

RAYMOND.

Non, Madame, je ne puis pas me taire.

MADAME HÉBERT.

Vous allez être cause que je vais vous quitter.

RAYMOND.

Je donnerais cent fois ma vie pour vous; il n'y a pas d'instant où je ne bénisse votre nom; vous

ne pouvez pas vous douter à quel point vous m'êtes chère; mais je suis jeune, mon sang est bouillant; il est possible que je tombe dans quelque faute, et je frémis en pensant qu'on n'attend peut-être que cette occasion pour me peindre à vos yeux comme un criminel qui ne mérite pas de pardon.

MADAME HÉBERT.

Dans quelle faute crois-tu donc que tu tomberas?

RAYMOND.

Le sais-je? à mon âge!

MADAME HÉBERT.

Ne crains rien : je t'aimerai toujours. (Elle lui prend la main.) Entends-tu? toujours. Comme ta main tremble! Cette agitation n'est pas naturelle. Rassure-toi, mon ami; je ne t'ai pas grondé. Tu sais bien ce que c'est que des gens qui vous disent que vous êtes responsable de la conduite d'un jeune homme. On a beau être bien sûr du jeune homme, on ne peut pas s'empêcher d'écouter. Si tu m'aimes, sois persuadé que je t'aime bien aussi, Raymond, et que, quelque chose que tu fasses, tu ne seras jamais un étranger pour moi.

RAYMOND, retenant la main de madame Hébert.

Madame! répétez-moi que je ne serai jamais un étranger pour vous.

MADAME HÉBERT.

Jamais, mon enfant. Mais calme-toi donc. Je crois te deviner ; il ne faut pas beaucoup de finesse pour cela. Songe cependant que tu es bien jeune. Je ne fais pas d'objection sur ta famille ; elle valait mieux que la nôtre ; mais tu n'as pas d'état, on me blâmerait, on me regarderait comme une folle.

RAYMOND.

Madame, Madame ! serait-il possible ? Jamais je n'aurais osé concevoir une pareille espérance ; croyez qu'elle était à cent lieues de ma pensée.

MADAME HÉBERT.

Prends garde que je ne promets rien. Je dois, avant tout, parler à ma nièce.

RAYMOND.

Laissez-moi baiser votre main. (Il baise la main de madame Hébert avec transport.)

MADAME HÉBERT.

Raymond, vraiment, tu es trop exalté. Ce n'est pas ainsi que l'on traite une affaire sérieuse.

RAYMOND.

Comment ne pas perdre la tête, quand vous me donnez une pareille preuve de tendresse ?

MADAME HÉBERT.

Ton costume rend encore cela plus ridicule.

RAYMOND.

Je puis en changer à l'instant même. N'ai-je pas conservé les habits de mon père?

MADAME HÉBERT.

Laisse-moi le temps de réfléchir.

RAYMOND.

Ne réfléchissez qu'à une chose; ma vie est entre vos mains.

MADAME HÉBERT, à part, en s'en allant.

Ce n'est en vérité plus le même Raymond.

(Avant de la laisser sortir, Raymond lui baise encore la main.)

SCENE XI.

RAYMOND.

Quel bonheur inespéré! Une si belle femme! Comment cela s'est-il fait? (Il marche à pas précipités.) Je n'en sais rien. Je ne me rappelle plus ce qui nous a conduits là. Elle m'aimait! Assurément elle m'aimait! Pourvu que mademoiselle Louise ne lui parle pas contre moi. J'en mourrais. Ce sentiment que j'éprouvais pour elle, et que je ne pouvais pas définir, c'était cela. Je voudrais pouvoir penser à autre chose pour ne pas devenir fou.

SCENE XII.

RAYMOND, NANETTE.

NANETTE.

Vous ne voulez donc plus être notre curé, monsieur Raymond? Madame dit que vous sentez en vous quelque chose qui s'y oppose.

RAYMOND, riant.

Quoi! tu sais déjà cela?

NANETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

RAYMOND.

Pauvre petite Nanette!

NANETTE.

Voyez un peu; vous m'aviez si bien promis que je serais votre servante. J'arrangeais déjà tout le presbytère à ma fantaisie. On vient d'acheter le clos du père Guillaume pour agrandir le jardin; la fabrique a fait boiser et peindre toute la salle basse en si belle couleur jaune, qu'on dirait d'un paradis; et pis bernique.

RAYMOND.

Cela m'aurait rendu trop fier.

NANETTE.

Quand je pense que moi, qui n'aime pas la ser-

vante de notre curé, j'avais pourtant pris sur moi d'aller la voir de temps en temps pour apprendre, sans qu'elle s'en doutât, à blanchir les aubes, les surplis; à apprêter les rabats et le linge d'autel : à quoi ça me servira-t-il?

RAYMOND.

A être servante d'un curé.

NANETTE.

Ne badinez donc pas, monsieur Raymond; il n'y a que vous au monde pour qui j'aurais pu me décider à quitter madame, et ça, parce que je vous connais. Est-ce que je connais les autres curés? Est-ce que je me soucie de les connaître? Comment pouvez-vous donc renoncer à un si bel état, surtout depuis que madame a donné à l'église des ornemens comme ceux qu'elle a donnés? Je vous voyais déjà là-dedans; je ne disais rien à personne : je gardais ça pour moi; mais je pensais quelquefois, en me carrant : « Ah! que M. Raymond aura ben une autre tournure que notre curé actuel, lui qui est si beau, qui se tient si droit, qui a une démarche si dégagée! »

RAYMOND.

Voilà ce que tu pensais?

NANETTE.

Et ben d'autres choses encore. Je ne suis pas

causeuse ; jamais vous n'auriez trouvé de commères dans ma cuisine. Je ne les aime pas ; je les ai toujours détestées ; c'est autant d'espions. Je ne me serais occupée que de ma besogne, sans vous rebattre les oreilles comme il y en a qui le font, pour vous donner de l'humeur contre ceux à qui j'en aurais voulu. De cette façon-là, j'aurais eu tout mon temps à moi, et votre ménage s'en serait ressenti. Sans compter que je sais faire toute sorte de douceurs, des nougats, des confitures, des ratafias, ce qui donne la meilleure mine à un curé quand il reçoit ses confrères. Ça fait dire partout : « Ah ! le curé Raymond a-t-il une servante qui vaut son pesant d'or ! »

RAYMOND.

Tais-toi donc, Nanette, car tu vas me donner des regrets.

NANETTE.

Le matin, j'aurais préparé votre déjeuner. Serait donc venue votre messe, pendant laquelle j'aurais fait votre chambre sans déranger vos arrangemens, vos livres, vos écritures ; les curés n'aiment pas ça. Pour arroser le jardin, vous n'auriez eu besoin de personne ; je suis infatigable. C'est comme pour une vache à soigner, ça ne m'aurait pas fait peur non plus. Ah ! toute servante de curé

que j'aurais été, je l'aurais fort bien conduite à la corde le long des chemins et dans les fossés de la route. Et pis, une chose à quoi vous ne pensez pas, est-ce que nous n'aurions pas eu toute l'herbe du cimetière? Y a-t-il un sort comme celui-là? Vous voulez donc être roi? Dites-moi au moins une de vos raisons; quand vous me faites tant de chagrin, vous me devez ben ça. Il ne doit pas y avoir plus de six mois que vous avez changé d'idées; non, il n'y a même pas six mois. Vous rappelez-vous que vous me disiez : « Ah! Nanette, je te promets..... Ah! Nanette, je te jure..... » Les yeux vous sortaient de la tête. Si je m'y étais fiée, hein?

RAYMOND.

Tu ne t'y es pas fiée non plus.

NANETTE.

Pourquoi avez-vous changé d'avis?

RAYMOND.

Parce que.....

NANETTE.

Parce que est une raison; mais vous devez en avoir une autre.

RAYMOND.

Tu la sauras plus tard.

(Il sort.)

SCENE XIII.

NANETTE.

Si j'avais su écrire, j'aurais signé que M. Raymond n'aurait jamais la patience d'aller jusqu'au bout ; il est trop salpêtre. Je vois les autres jeunes gens de séminaire, quand je vas à la ville ; ça porte la tête basse, ça ne regarde que de côté. Ils ressemblent tous à ces petits saints qu'on met dans des niches, au lieu que M. Raymond, avec l'air qu'il a, on dirait plutôt d'un évêque que d'un saint. Ce n'est peut-être pas sa faute ; mais c'est toujours ben malheureux pour moi.

SCENE XIV.

NANETTE, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE.

Tu rêves, Nanette?

NANETTE.

Avez-vous vu madame ?

MADAME LAROCHE.

Oui.

NANETTE.

Vous a-t-elle parlé de M. Raymond ? Vous savez

qu'il faut renoncer à l'avoir pour notre curé? Il sent en lui quelque chose qui s'y oppose.

MADAME LAROCHE.

Il n'y a rien à répondre à cela.

NANETTE.

Vous trouvez donc qu'il a raison, Madame?

MADAME LAROCHE.

Il agit en galant homme.

NANETTE.

Bon, vous voilà aussi de son parti.

MADAME LAROCHE.

Je croyais le trouver dans ce salon.

NANETTE.

Pardine! oui. Est-ce qu'il reste jamais deux minutes de suite dans le même endroit?

(Elle sort.)

SCENE XV

MADAME LAROCHE, ensuite MADAME HÉBERT et M. S[t]-UTSUNT.

MADAME LAROCHE.

Ce diable de Raymond met toutes les têtes à l'envers dans cette maison. Je ne sais pas ce qu'il a dit à madame Hébert; mais elle en parle avec une chaleur, avec une exaltation.....

M. S[t]-UTSUNT, entrant avec madame Hébert.

On se mortifie, Madame, et l'on finit par triompher.

MADAME HÉBERT.

Mais si on ne triomphe pas? Madame Laroche, M. S[t]-Utsunt prétend que Raymond doit persévérer.

MADAME LAROCHE.

Dans quoi?

MADAME HÉBERT.

Qu'il doit prendre les ordres.

MADAME LAROCHE.

De qui?

M. S[t]-UTSUNT, à madame Hébert.

Il me semble, Madame, qu'en pareille matière, mes conseils devraient vous suffire.

MADAME HÉBERT.

Je voudrais aussi en demander à madame Laroche.

M. S[t]-UTSUNT.

Vous êtes-vous jamais repentie de ceux que je vous ai donnés?

MADAME HÉBERT.

Je ne me les rappelle pas tous.

MADAME LAROCHE.

Moi, je ne me souviens que d'une chose, c'est

l'insistance de M. S[t]-Utsunt auprès de vous, pour vous engager à mettre mademoiselle Louise en religion, comme ils disent, à l'époque où le petit Raymond entrait malgré lui au séminaire. Vous n'aviez qu'à l'écouter, vous seriez aujourd'hui toute seule.

MADAME HÉBERT.

Aussi ai-je tenu bon.

M. S[t]-UTSUNT.

Avez-vous mieux fait ? Vous avez agi pour vous, dans votre intérêt, pour votre agrément.

MADAME LAROCHE.

Cela arrive à bien d'autres.

M. S[t]-UTSUNT.

Savez-vous ce qui est réservé à votre nièce au milieu d'un monde corrompu?

MADAME LAROCHE.

Il faut espérer qu'elle saura se garantir des hypocrites; c'est la grande corruption du siècle.

M. S[t]-UTSUNT.

Hypocrite est un mot de parti.

MADAME LAROCHE.

Je ne sais pas pourquoi tous les dévots disent de même; ils ne veulent pas qu'il y ait d'hypocrites; ils ont pourtant des yeux comme nous. Y a-t-il rien de plus commun que de voir des gens

affecter des dehors pieux, pour s'emparer du bien des familles au détriment des héritiers légitimes? Vous avez dû en rencontrer comme tout le monde, monsieur St-Utsunt ?

MADAME HÉBERT.

Je n'ai pas de crainte pour ma petite Louise ; elle sera heureuse, bien heureuse ! (Elle soupire.)

MADAME LAROCHE.

Mais Raymond ?

M. St-UTSUNT.

Je me suis chargé de lui parler, Madame.

MADAME LAROCHE.

Tant pis. Madame Hébert a cru s'apercevoir que sa tête était dans une grande fermentation.

MADAME HÉBERT.

Une fermentation extraordinaire. Il faut penser que c'est un homme à présent. Nous voulons toujours voir en lui le petit Raymond. Il a pris une assurance..... et puis cette figure noble et spirituelle.... Il a bien des avantages.

M. St-UTSUNT.

Femmes, vous serez donc toujours les mêmes ! Quelques larmes traîtresses, une pantomime plus ou moins bien jouée, des grimaces, et vous voilà séduites.

MADAME LAROCHE.

A notre âge, et pour d'honnêtes femmes comme nous, monsieur St-Utsunt, ce ne sont pas les grimaces des jeunes gens dont nous devons le plus nous méfier.

MADAME HÉBERT.

Raymond a toujours été franc; Raymond est incapable de la moindre dissimulation ; c'est ce qui le perdra, j'en ai peur. Enfin, je sais ce qu'il désire. Si vous ne pouvez pas le ramener dans ce que vous appelez le droit chemin, nous verrons ce que j'aurai à faire. Mais le voici. Ah! qu'il est bien comme cela !

SCENE XVI.

MADAME HÉBERT, M. St-UTSUNT, MADAME LAROCHE, RAYMOND.

RAYMOND, en redingotte et en pantalon.

Je vous avais bien dit, Madame, qu'il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour ma transformation.

MADAME LAROCHE, le tirant par le bras.

Il ne me regarde seulement pas.

RAYMOND.

Oh ! pardon, madame Laroche. Comment me trouvez-vous ?

MADAME LAROCHE.

Il est à merveille. Il a l'air du bonheur.

RAYMOND, regardant madame Hébert.

Cela doit être.

M. St-UTSUNT.

Êtes-vous fou, jeune homme?

RAYMOND.

Plaît-il, Monsieur ?

M. St-UTSUNT.

Que signifie ce travestissement ?

RAYMOND.

On n'est travesti que quand on n'est pas mis comme tout le monde.

MADAME HÉBERT.

J'étais prévenue, monsieur St-Utsunt, j'étais prévenue. C'est un enfantillage; c'est pour me faire plaisir qu'il s'est habillé comme cela. (Elle attire Raymond à un coin du théâtre.) Vous auriez dû attendre, Raymond. Mais écoutez-moi bien, mon ami; je n'ai pas pu refuser à M. St-Utsunt de vous parler en particulier. Si vous m'aimez....

RAYMOND, avec expression.

Si je vous aime!

MADAME HÉBERT.

Vous serez calme.

RAYMOND.

Oui, Madame.

MADAME HÉBERT.

Vous ne vous emporterez pas.

RAYMOND.

Non, Madame.

MADAME HÉBERT.

Pour vous tranquilliser, je vous avertis qu'il ne sait rien. Ainsi cela reste entre nous.

RAYMOND, transporté de joie.

Oui, oui, entre vous et moi. Qu'ai-je à redouter de lui à présent? Quand on est aussi heureux que je le suis, on peut tout supporter.

MADAME HÉBERT,

J'ai votre parole.

RAYMOND.

Comptez sur moi.

MADAME HÉBERT, bas à madame Laroche.

Venez. Laissons-les; je n'ai plus d'inquiétude.

SCENE XVII.

M. St-UTSUNT, RAYMOND.

M. St-UTSUNT.

Vous êtes bien content de vous, monsieur Raymond?

RAYMOND, *d'un air cavalier.*

Très-content, Monsieur.

M. St-UTSUNT.

Vous trouvez votre conduite admirable ?

RAYMOND.

Pas admirable, mais naturelle. Je ne me sens pas les vertus nécessaires à la profession qu'on voulait me faire embrasser, j'y renonce.

M. St-UTSUNT.

Qui avez-vous consulté pour savoir si vous n'aviez pas les vertus nécessaires?

RAYMOND.

L'indépendance de mon caractère, la vivacité de mon sang, puisqu'il faut vous le dire.

M. St-UTSUNT.

Eh! Monsieur, sont-ce là des obstacles? Qui vous demandait ces aveux? Est-il de rigueur qu'un prêtre soit valétudinaire? Beaucoup sont gras et bien portans; leur sang circule plus ou moins rapidement sans qu'ils se soient jamais crus obligés d'en faire confidence à personne. Tout ici retentit du bruit de vos feux; c'est d'un scandale, d'une inconvenance inouie.

RAYMOND.

Pourquoi, Monsieur, cacherais-je plus long-

temps que je suis un homme comme un autre, que j'ai le cœur sensible?

M. St-UTSUNT.

C'est sans doute à ces précieuses qualités que vous devez le redoublement d'intérêt que vous témoigne madame Hébert.

RAYMOND.

Tenez, monsieur St-Utsunt, renoncez aux sermons; laissez de côté les remontrances, et confondons nos louanges sur cette femme adorable.

M. St-UTSUNT.

Adorable!

RAYMOND.

Si vous l'aimez véritablement, je vous jure que vous serez content de moi.

M. St-UTSUNT.

Que voulez-vous dire?

RAYMOND, avec embarras.

Sans porter de robe, ne peut-on pas avoir une conduite régulière, exempte de blâme? Vous n'en portez pas, vous.

M. St-UTSUNT.

Ah! jeune homme, jeune homme, que vous vous repentirez bientôt d'avoir cédé à cet entraînement passager des sens, et de vous être fermé une carrière immense!

RAYMOND.

Je ne veux pas vous fâcher, monsieur St-Utsunt; mais je vous demanderai qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne m'avez jamais aimé, c'est une chose convenue.

M. St-UTSUNT.

Pas convenue du tout.

RAYMOND.

Quoi! tout ce que vous avez fait contre moi, c'était par amitié?

M. St-UTSUNT.

J'aurais eu un fils, que je n'aurais pas agi autrement pour lui.

RAYMOND.

Je suis bien coupable alors, car la vérité m'oblige à vous dire que je ne vous en ai jamais eu la moindre obligation. Dans ce moment-ci, que me voulez-vous?

M. St-UTSUNT.

Vous avez l'esprit élevé, une grande facilité de conception; c'est une justice que vos supérieurs se plaisent à vous rendre. Ce sont de bons protecteurs, avec lesquels il serait peut-être dangereux de rompre trop brusquement. L'incertitude de votre position dans le monde leur avait fait espérer que vous continueriez à marcher dans la

route qu'ils avaient tracée devant vous; elle est infinie. Quelque ambition que vous puissiez avoir, en restant fidèle aux engagemens que l'on vous ferait contracter, vous êtes assuré d'arriver un jour à la position la plus brillante. Répudierez-vous un pareil avenir pour une folie, une amourette, un mariage?

RAYMOND.

Quel mariage?

M. St-UTSUNT.

Une vie obscure passée auprès d'une femme aussi simple, aussi nulle que la nièce de madame Hébert.

RAYMOND.

La nièce de madame Hébert, sa nièce, dites-vous? Vous ne savez rien, monsieur St-Utsunt.

M. St-UTSUNT.

Je ne sais rien! Ce seul mot m'éclaire; je sais tout.

RAYMOND, avec chaleur.

Non, Monsieur; encore une fois, non : vous ne savez rien. Gardez-vous, Monsieur, de donner à vos soupçons un éclat dont vous pourriez vous repentir.

M. St-UTSUNT.

Vous le prenez sur un singulier ton avec moi, monsieur Raymond!

RAYMOND.

Je ne dois pas souffrir que vous interprétiez des paroles que je n'ai pas dites. (D'un tou plus doux.) Quc vous ai-je fait, Monsieur, pour que vous ne me laissiez pas un instant de repos?

M. S[t]-UTSUNT.

Ne suis-je pas responsable de votre conduite? Si, dans l'effervescence de vos penchans mondains, vous me trouvez trop sévère, quels reproches ne m'adresseriez-vous pas un jour d'avoir fermé les yeux sur l'affreuse apostasie dans laquelle vous êtes prêt à tomber! J'en appelle à votre conscience; ne sentez-vous aucun remords d'abandonner le troupeau dont vous faites partie, de vous soustraire à la houlette de vos pasteurs, quand la persécution prépare ses bûchers, quand l'épiscopat tout entier est dans les larmes et dans la détresse? Jeune homme, rentrez au bercail; ne vous mêlez pas à une nation perverse que votre devoir est de combattre et de maudire.

RAYMOND.

On m'a ordonné de vous écouter, je vous écouterai; mais pourquoi me parler comme à un mouton? Vous devez bien penser que nous sommes blasés sur ce langage d'idylle. Je veux voir le monde, afin de le connaître; s'il est aussi mauvais que vous

le dites, il sera toujours temps pour moi de rentrer au bercail; je n'en serai même que mieux disposé à rendre justice à la piété, au désintéressement et à l'humilité de ces bons pères, que je n'ai pas encore pu juger par comparaison.

M. St-UTSUNT.

Je vois qu'il faut nous placer sur un autre terrain.

RAYMOND.

Je le crois aussi.

M. St-UTSUNT.

Ne vous mariez pas du moins, mon cher Raymond. Quel sort une femme pourrait-elle vous faire, que vous ne puissiez obtenir en vous consacrant à nous? Je veux bien que la direction de vos idées vous éloigne des détails de la vie monastique; mais qui vous empêche de ne faire que des vœux simples? Cela n'engage à rien, n'impose aucune privation. Vous vivrez de la vie du siècle; seulement nous saurons que nous pourrons compter sur vous.

RAYMOND.

Je suis donc un être bien important?

M. St-UTSUNT.

Les sujets distingués sont fort rares. Si vous pouviez prendre l'esprit de corps, faire abnégation

complète de tout ce qui n'est pas les intérêts de notre société, je vous le répète, mon cher Raymond, rien ne vous serait impossible. Ces bons pères, dont vous affectez de parler si légèrement, me sont plus connus qu'à vous. Vous vous êtes arrêté aux prestiges quelquefois bizarres dont ils cherchent à fasciner les yeux du vulgaire ; vous aurez remarqué dans leur conduite les irrégularités que l'on trouve dans la conduite de tous les hommes ; gardez cela pour vous. La tourbe stupide n'est que trop empressée à crier haro sur des réformateurs dont pourtant elle a si grand besoin.

RAYMOND.

Je crois que les réformateurs ont encore plus besoin de la tourbe stupide. Au surplus, monsieur St-Utsunt, je suis dans une disposition d'esprit à ne rien blâmer.

M. St-UTSUNT.

Soyons de bonne foi, il faut tromper les hommes pour les conduire ; ce n'est pas là ce qu'on peut appeler faire des dupes, c'est servir de guide à des aveugles. Il n'y a rien en France ; vous en conviendrez avec moi ; tout y est d'une faiblesse extrême ; nous avons senti qu'il fallait que quelqu'un se mît à la tête de quelque chose, nous nous y sommes mis.

RAYMOND.

Il est bien cruel pour moi, la première fois que vous me parlez avec confiance, de ne pouvoir me rendre à vos désirs. Je vois bien que ce que vous m'offrez, c'est de partager le gouvernement du royaume avec vous.

M. St-UTSUNT.

Ne plaisantez donc pas.

RAYMOND, avec gaîté.

En vérité, je trouve mieux que cela.

M. St-UTSUNT.

Nous verrons, Monsieur; vous n'en êtes pas encore où vous croyez. Votre feinte douceur, cette joie que vous cherchez à rendre enfantine ne m'en ont point imposé; elles me font frémir dans un homme de votre âge. Que madame Hébert s'y laisse prendre, c'est ce que j'empêcherai. Mon expérience doit suppléer à ce qui manque à la sienne; et si c'est sur la faiblesse de son caractère que vous comptez pour l'accomplissement de vos vœux, vous pourriez bien vous tromper.

(Il va pour sortir, Raymond l'arrête.)

RAYMOND.

Monsieur!

M. St-UTSUNT.

Que me voulez-vous?

RAYMOND, après un moment d'hésitation.

Non, non, quittez-moi; je n'ai rien à vous dire.

(M. St-Utsunt sort.)

SCENE XVIII.

RAYMOND seul, dans une grande agitation.

Il en sera ce que le ciel voudra. J'aime mieux renoncer au bonheur que de m'humilier vis-à-vis de cet homme. Et quand bien même je me serais humilié, aurais-je pu le fléchir? Pourquoi madame Hébert m'a-t-elle condamné à cet entretien? Elle n'a jamais voulu croire à la haine que me porte M. St-Utsunt. Je frémis en pensant que c'est l'enfer tout entier que j'ai déchaîné contre moi.

SCENE XIX

RAYMOND, JULIEN.

JULIEN entre avec vivacité, et regarde Raymond fixement.

Je viens d'apprendre à te connaître, Raymond. Madame Hébert a fait tes propositions à sa nièce.

RAYMOND.

Mes propositions!

JULIEN.

Tu n'ignorais pourtant pas notre amour; Louise te l'avait confié ce matin.

RAYMOND.

Je l'avoue.

JULIEN.

Et cela ne t'empêchait pas de la demander en mariage?

RAYMOND.

Je n'ai pas demandé mademoiselle Louise en mariage.

JULIEN.

C'est trop fort.

RAYMOND.

Laisse-moi, Julien, je suis assez malheureux. Je ne te cache pas que j'aurais pu aimer mademoiselle Louise; mais d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais plus conserver d'espoir, et ce n'est pas d'elle que j'avais parlé à madame Hébert. Es-tu content?

JULIEN.

De qui lui avais-tu parlé?

RAYMOND.

Ne me questionne pas. Je croyais qu'elle m'avait compris. Il était si difficile de m'expliquer! Je me rappelle bien qu'elle a prononcé le nom de made-

moiselle Louise; mais comme cette idée ne répondait pas à la mienne....

JULIEN.

Je ne vois pourtant pas dans le village d'autre personne qui puisse te convenir.

RAYMOND.

Je ne sais pas comment j'avais pu me faire cette illusion. Dis-moi la conversation qu'elles ont eue ensemble. O mon Dieu! étais-je digne d'un tel bonheur? Sans doute, elle aura voulu savoir quelle était la personne que j'avais en vue.

JULIEN.

Elle n'est pas curieuse.

RAYMOND.

De qui me parles-tu?

JULIEN.

Et toi?

SCÈNE XX.

RAYMOND, JULIEN, NANETTE.

NANETTE.

C'est bien, monsieur Raymond; vous en avez tant fait, que voilà madame aussi contre vous à présent.

RAYMOND.

Comment sais-tu cela, Nanette?

NANETTE.

Parce que j'ai écouté à la porte. N'allez pas croire au moins que ce fût par curiosité; c'était seulement pour savoir. De vous marier, je ne trouvais déjà pas ça trop beau, avec l'état que vous avez; quand j'ai cru que c'était avec mademoiselle Louise, j'ai dit : « Allons, c'est de plus fort en plus fort. » Mais, ma fine, ce que je viens d'entendre est le pire de tout.

JULIEN.

Nanette, vous avez déjà fait une indiscrétion en écoutant aux portes; n'en faites pas une seconde.

NANETTE.

Soyez tranquille, monsieur Julien. D'ailleurs, ce ne peut pas être vrai; c'est une invention de M. St-Utsunt; n'est-ce pas, monsieur Raymond?

JULIEN.

Renvoie-la donc, mon ami. Elle va me révéler tes secrets, et ce n'est pas d'elle que je dois les apprendre.

RAYMOND, dans l'abattement.

Qu'elle parle, qu'elle se taise, tout m'est indifférent à cette heure. Le coup est porté. J'étais

trop présomptueux. Que vais-je devenir ! Cet espoir s'était emparé de moi avec une violence qui me fait trembler.

NANETTE, pleurant.

Monsieur Raymond, monsieur Raymond, je vous demande excuse. Monsieur Julien, je vous assure que ce n'est pas ma faute. Depuis ce matin, il y a tant de propos que je suis toujours en alerte. On va jusqu'à dire que M. Raymond est sorcier, qu'il portera malheur au village, s'il y reste. Ce n'est pas que ça me fasse peur à moi ; M. Raymond est incapable de ces choses-là, si incapable, que je le rencontrerais la nuit auprès des grottes Saint-Ouen qui sont pourtant bien dangereuses, que je ne ferais seulement pas le signe de la croix. C'est une preuve, j'espère. Mais les autres ne sont pas si raisonnables que moi.

RAYMOND.

Je veux savoir ce que pense madame Hébert. (Allant au-devant de madame Laroche, qui entre sur le théâtre.) Je sais qu'on cherche à me perdre ; a-t-on réussi ?

NANETTE, à part.

Il faut que je m'en aille, parce que j'écouterais encore.

(Elle sort.)

SCENE XXI.

RAYMOND, JULIEN, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE.

Raymond, allez chez moi; je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

RAYMOND.

Que j'aille chez vous! Comment! ne m'est-il plus permis de rester dans cette maison?

MADAME LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

RAYMOND.

Eh bien! Madame, pourquoi n'attendrais-je pas ici madame Hébert? Il faut que je connaisse mon sort. Je vois que je me suis trahi sans le vouloir; M. St-Utsunt ne m'a que trop compris. Puisque vous avez été témoin de l'entretien qu'il vient d'avoir avec elle, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez à présent quelle était l'illusion que je me faisais. Les expressions de bonté dont madame Hébert s'était servie avec moi, m'avaient paru des expressions de tendresse, je m'étais trompé. Cette erreur me causera peut-être la mort; mais M. St-Utsunt lui a dit la vérité.

JULIEN, en riant.

C'est donc madame Hébert que tu aimes.

RAYMOND.

Ne ris pas, Julien; je t'en prie, ne ris pas. Peux-tu seulement me comprendre? Tu as toujours joui de ta liberté; j'ai toujours été reclus. Une femme, c'était pour moi madame Hébert ou mademoiselle Louise; je ne connaissais qu'elles; et si mademoiselle Louise se rapprochait plus de mon âge, madame Hébert tenait cependant plus de place dans mes pensées. Cette douceur si continue, cette bienveillance qu'elle porte sur tout ce qui l'entoure, mais que je me plaisais à croire plus marquée pour moi que pour les autres..... Oui, je ne le cache pas, tantôt, lorsqu'elle m'a dit que je ne serais jamais un étranger pour elle, j'ai perdu la tête.

MADAME LAROCHE, le regardant avec intérêt.

Pauvre jeune homme!

RAYMOND.

Est-ce qu'elle est fort en colère contre moi?

MADAME LAROCHE.

Non.

RAYMOND.

Elle aurait bien tort. Je veux me marier, parce que je suis un honnête garçon, que je suis né pour

être marié. Une femme qui m'aimera, sera si heureuse avec moi ! Je lui consacrerai ma vie; elle sera mon idole, l'arbitre de ma destinée... Mais cette femme quelle est-elle? car je pense encore à madame Hébert.

MADAME LAROCHE.

C'est pour cela qu'il faut que vous alliez chez moi, Raymond; vous ne pouvez pas lui parler dans la situation d'esprit où vous êtes. M. Julien va vous accompagner; il vous accoutumera à des idées plus sages; il vous fera entendre, mon cher ami, que madame Hébert n'est pas obligée de vous épouser, parce qu'il y a eu entre vous un quiproquo. Que vous l'aimiez, rien n'est plus naturel; elle vous aime beaucoup aussi; mais j'ai peine à croire que ce soit de la façon que vous le désirez. Laissez-moi lui parler. Je l'ai trouvée tout à l'heure plus rêveuse qu'attentive aux longs sermons de M St-Utsunt; il serait possible qu'elle commençât à s'en fatiguer. Prenez patience et ne bravez rien, croyez-moi.

RAYMOND.

Je n'ose pas vous faire une question.

MADAME LAROCHE.

Laquelle?

RAYMOND.

Vous connaissez madame Hébert encore mieux

que je ne la connais; si vous étiez à ma place, conserveriez-vous quelque espoir?

MADAME LAROCHE.

Comment voulez-vous que je réponde à cela, innocent que vous êtes? Il serait même question de moi, que je ne saurais que vous dire. Une femme qui ne pense à rien, et qui se trouve tout à coup pour adversaire un jeune homme possédé d'une vocation de mariage à faire trembler, c'est très-étourdissant.

RAYMOND.

Mais ce jeune homme n'est pas un étranger pour elle; elle le connaît; elle sait combien il a de raisons pour la chérir, pour l'adorer. D'ailleurs, madame Hébert n'est-elle pas charmante? Si Julien n'avait pas un autre amour dans le cœur, je suis sûr qu'il l'aimerait comme je l'aime; et Julien n'est pas beaucoup plus âgé que moi.

MADAME LAROCHE.

Pourtant sans ce malentendu, où elle croyait que vous lui parliez de Louise, et où vous avez cru qu'elle vous parlait d'elle-même, votre tête n'aurait pas fait tout le chemin qu'elle a fait.

RAYMOND.

Il est bien sûr que c'est elle que j'aime. Dans tous les romans que je lis (car on a beau faire;

nous lisons des romans), pour peu que l'héroïne soit douce, bonne, tendre, sensible, c'est toujours sous les traits de madame Hébert que je me la représente. Il n'y a pas un de mes camarades, au séminaire, auquel je n'en aie parlé comme je vous en parle; tous voudraient la connaître.

JULIEN.

Voilà une singulière envie pour des séminaristes.

RAYMOND.

Des séminaristes sont des jeunes gens comme d'autres. Ne vas-tu pas t'imaginer qu'ils sont pétris d'un levain particulier? Il n'y en a pas un qui ne soit à se raisonner, depuis le matin jusqu'au soir, pour persévérer dans l'état qu'on lui a fait prendre. Ainsi, à tes yeux, je serais le seul qui aurais les idées que j'ai. Madame Laroche, c'est encore une chose sur laquelle il faut appuyer auprès de madame Hébert. M. S[t]-Utsunt n'aura pas manqué de me peindre comme un homme à part; il n'en est pas moins vrai cependant que tous ceux de mes camarades qui ne sont pas des brutes, ou des ambitieux à qui on a persuadé qu'ils ont une crosse d'évêque dans leur bréviaire, comme on disait aux soldats qu'ils avaient un bâton de maréchal de France dans leur giberne, préféreraient

une position franche à celle où on cherche à les mettre.

MADAME LAROCHE.

Je n'ai pas absolument besoin de savoir cela.

RAYMOND.

Puisque vous ne voulez pas que je m'explique avec madame Hébert, il faut bien que je vous mette en garde contre les calomnies que je redoute. Tout ce que je vous dis dans ce moment-ci, c'est comme une confession; je ne le répéterais à personne, mais à vous, à Julien..... Quand il y va de l'opinion que madame Hébert peut se former de moi, ne dois-je pas prévoir toutes les fausses impressions qu'on aurait pu lui donner?

MADAME LAROCHE.

Vous qui parlez si peu ordinairement, je ne vous reconnais pas. Et toujours madame Hébert! Il semblerait que quand j'aurai répété à madame Hébert tout ce que vous venez de me dire, elle n'aura plus qu'à vous épouser. Rien ne va aussi vite que cela, mon enfant.

JULIEN, cherchant à entraîner Raymond.

Viens. Laissons faire madame Laroche.

RAYMOND.

C'est que madame Laroche ne m'a pas dit pourquoi je ne pouvais pas rester.

MADAME LAROCHE.

Parce que vous diriez quelque folie, et que si madame Hébert consentait à se remarier, ce ne serait assurément pas avec un fou.

RAYMOND.

Je vous obéis. Aussi bien je sens que je suis trop ému, et que, comme vous le dites, madame Hébert s'y méprendrait peut-être. Mais, de grace, n'oubliez rien, Madame. Que madame Hébert ne voie plus en moi un enfant dont elle a pris soin, mais un homme dont l'expérience a été avancée par la réflexion, un homme que ses supérieurs estimaient assez pour lui faire faire encore ici, tout à l'heure, par l'entremise de M. St-Utsunt lui-même, les offres les plus avantageuses. Elle peut le lui demander; à moins qu'il n'ait abjuré tout sentiment d'honneur, il sera forcé d'en convenir. On ne me reproche que d'avoir trop de chaleur d'ame, des idées trop arrêtées, de n'être pas assez flexible à des combinaisons qui me paraissent funestes. Sont-ce là des reproches que l'on ferait à un enfant? Il y a des maris à barbe grise qui ne seraient pas si sûrs que moi. (*Il s'arrête et ne peut pas s'empêcher de rire.*) Qu'il faut être ensorcelé comme je le suis pour oser parler de soi avec autant d'assurance! Mais j'ai vingt et un ans, il faut bien

que je prouve que je vaux mieux que cela. Je vais chez vous, Madame ; songez avec quelle anxiété je vous y attendrai.

JULIEN.

As-tu fini ?

RAYMOND, toujours à madame Laroche.

Ce n'est ni comme philosophe, ni comme esprit fort, que je quitte le séminaire ; mais il me serait impossible de faire des vœux avec la certitude de ne pas pouvoir les accomplir.

(Il prend le bras de Julien et sort avec lui.)

SCÈNE XXII.

MADAME LAROCHE, ensuite MADAME HÉBERT.

MADAME LAROCHE.

En conscience, je trouve que ce garçon-là a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Mais, mon Dieu ! que le sentiment est bavard ! Je ne plaindrais pas beaucoup madame Hébert ; elle ne tient à personne ; sa nièce mariée peut s'en aller bien loin : à qui s'intéressera-t-elle ? Madame Hébert a besoin d'aimer. Elle ne s'en apercevait pas, parce qu'elle avait ces deux enfans ; mais seule, que deviendra-t-elle ? Raymond la conduira beau-

coup mieux que ce méchant apôtre dont elle finirait par être la victime. Il y a du cœur dans ce jeune homme-là, du moins. Pauvre petit diable! Je l'ai vu assez attentif auprès de Nanette, il y a quelque temps. Il a fait, ce matin, une déclaration d'amour à Louise; il est persuadé à présent qu'il n'a jamais aimé que madame Hébert, et tout cela de très-bonne foi. (Madame Hébert entre d'un air inquiet, en regardant de tous côtés.) Vous cherchez quelqu'un?

MADAME HÉBERT.

Est-ce qu'il n'est pas ici?

MADAME LAROCHE.

Qui?

MADAME HÉBERT.

Raymond.

MADAME LAROCHE.

Non, je l'ai envoyé chez moi.

MADAME HÉBERT.

Pourquoi faire?

MADAME LAROCHE.

Pour vous sauver le premier moment à tous les deux. Si M. S[t]-Utsunt a continué avec vous comme je l'ai entendu commencer, vous devez croire que Raymond est un homme à pendre.

MADAME HÉBERT.

M. St-Utsunt pense très-bien, vous ne pouvez pas dire le contraire.

MADAME LAROCHE.

Il ne s'agit pas de penser. Croit-il un mot de ce qu'il pense ?

MADAME HÉBERT.

Madame Laroche, nous ne valons rien ni l'une ni l'autre pour nous mêler du sort d'un jeune homme; moi, parce que je suis trop faible; vous, parce que vous avez l'esprit trop gai. Nous avons gâté Raymond. Je riais des plaisanteries que vous faisiez sur sa robe; nous avions tort toutes les deux. Il s'est accoutumé à croire que nous ne mettions pas d'importance à l'état qu'il apprenait, de sorte qu'il a tourné ses idées tout de travers. Il s'est mis à aimer les femmes; il n'a pas rougi de s'en vanter à ses camarades et chez les personnes les plus recommandables de ce village. J'ai vu ce matin deux dames que je ne vous nommerai pas, et qui en étaient scandalisées.

MADAME LAROCHE.

C'est la femme du notaire et celle du percepteur, chez qui M. St-Utsunt a passé hier toute la journée.

MADAME HÉBERT.

On assure que mon devoir est d'exiger qu'il

retourne à son séminaire, et de lui défendre de remettre les pieds chez moi, jusqu'à ce qu'il se soit engagé par des vœux; autrement je serais blâmée par tout le monde.

(Elle s'essuie les yeux.)

MADAME LAROCHE.

Voilà ce qu'on vous a dit. Je suis sûre que vous ne me le répétez avec tant de vivacité que parce que vous n'avez pas voulu prendre la peine d'y réfléchir.

MADAME HÉBERT.

Je sais que j'y mets un peu de vivacité; mais c'est que cela me coûte tant! Il va s'imaginer que, parce que je lui ai rendu quelques services, je me crois en droit de lui commander. Commander! Je n'ai jamais su commander à personne. Cependant, lorsqu'il s'agit de choses aussi sérieuses, on est bien embarrassé. Qu'est-ce que j'ai voulu? Empêcher qu'il ne devînt ce que malheureusement il est devenu.

MADAME LAROCHE.

Mais qu'est-ce donc qu'il est devenu? et s'il est si perverti qu'on veut vous le faire croire, pourquoi, au lieu d'être ravi d'en être débarrassé, montre-t-on tant d'empressement à le faire rentrer au séminaire? En le tourmentant, a-t-on l'espoir de le faire changer? Prenez-y garde, madame Hébert,

prenez-y bien garde. Pour vous complaire, il est possible qu'il se soumette à tout dans ce moment-ci; mais l'avenir!

MADAME HÉBERT.

Qu'en faire? Le garder avec moi; je ne le puis plus. Lui-même n'y a-t-il pas mis obstacle par les enfantillages qu'il a débités à qui a voulu l'entendre?

MADAME LAROCHE.

A qui a voulu l'entendre! quelle exagération!

MADAME HÉBERT.

Enfin M. St-Utsunt me l'a dit positivement. Certes ils ne sont pas assez amis ensemble pour qu'il ait cru devoir lui faire cette confidence, de préférence à tout autre. Il est amoureux de moi! Comme c'est croyable! je serais sa mère.

MADAME LAROCHE.

Ah! pas tout-à-fait.

MADAME HÉBERT.

C'est égal, madame Laroche, un jeune garçon comme cela ne peut pas être amoureux d'une femme de mon âge.

MADAME LAROCHE.

Cela paraît pourtant bien vrai.

MADAME HÉBERT.

Il vous en a donc parlé aussi?

MADAME LAROCHE.

D'après ce que M. St-Utsunt vous avait débité devant moi, j'ai voulu savoir....

MADAME HÉBERT.

Et il vous a recommencé ses extravagances?

MADAME LAROCHE.

Il ne m'a pas paru extravagant du tout; il m'a parlé de très-bon sens; il était ému : c'est tout simple; je l'étais bien, moi.

MADAME HÉBERT.

Effectivement, je lui ai trouvé ce matin un autre air que de coutume. Mais M. St-Utsunt prétend qu'il sait déjà jouer toute sorte de rôles, et qu'il est bien plus avancé que nous ne nous le figurons.

MADAME LAROCHE.

C'est donc alors que M. St-Utsunt a besoin de quelqu'un qui sache jouer toutes sortes de rôles, qu'il tient tant à ne pas le laisser échapper.

MADAME HÉBERT, souriant.

Votre remarque est assez juste.

MADAME LAROCHE.

Je ne vous dis pas de consentir à ce qu'il demande; mais ne le forcez pas à faire ce qu'en conscience il ne peut pas faire. Il trouvera toujours bien par ses talens l'équivalent d'une cure comme

celle-ci. Quand un pauvre pasteur de village a empêché ses paysans de danser, il a fait la seule chose qui pouvait l'amuser ; le reste est fort ennuyeux. Est-ce un sort pour un jeune homme qui se sent du mérite?

MADAME HÉBERT.

Du mérite, c'est bientôt dit, madame Laroche. M. St-Utsunt est loin de trouver que Raymond ait le mérite qu'il devrait avoir.

MADAME LAROCHE.

Est-ce qu'à nous deux nous ne suffisons pas pour connaître Raymond aussi bien que M. St-Utsunt prétend le connaître ? Tant qu'il n'a été qu'un enfant, il n'y a pas d'éloges qu'on ne vous en ait faits; il est devenu homme, ce n'est pas sa faute. On lui mettrait à présent dix robes de séminariste l'une sur l'autre, que cela n'y ferait rien. Sortez-le de l'état qu'on veut lui faire prendre de force, il n'y aura plus un mot à dire ; ce sera un jeune homme qui veut se marier un peu plus tôt que les autres : cela prouve qu'il est bien innocent.

MADAME HÉBERT.

Quand Louise, tantôt, m'a avoué qu'elle avait une autre inclination, et que Raymond le savait, je me suis demandé : « Mais alors que me voulait-il ? » Il était tremblant comme une feuille; il me

serrait les mains d'une manière extraordinaire. J'étais si loin de m'imaginer que cela me regardait, que je cherchais à lui donner du courage; je croyais devoir lui parler avec plus de douceur encore qu'à l'ordinaire.

MADAME LAROCHE.

C'était tout bonnement de l'huile que vous jetiez sur le feu.

MADAME HÉBERT.

Pouvais-je m'en douter?

MADAME LAROCHE.

Parce que vous n'êtes pas coquette. Vous êtes d'une candeur à cet égard, qui est perfide pour un jeune homme comme Raymond. J'ai été vingt fois au moment de vous avertir de le traiter avec plus de réserve, à cause de lui, et pour éviter ce qui est arrivé.

MADAME HÉBERT.

Il fallait m'avertir, madame Laroche.

MADAME LAROCHE.

Je vous demande ce qu'un jeune homme peut désirer de mieux qu'une femme charmante, toujours occupée de lui, prévenant ses moindres fantaisies, entrant dans tous ses petits chagrins comme lui-même, ne lui disant pas un mot qui ne soit de bonté, d'intérêt, prête à faire tous les sacrifices

pour assurer son bonheur? Vous me direz que vous le regardiez comme votre fils; mais vous ne pouviez pas faire qu'il vous regardât comme sa mère. Je ne vous donne pas de conseils; mais je vous réponds que si j'avais vos avantages, et que je pusse me croire aimée comme je suis sûre que vous l'êtes, j'essaierais.

MADAME HÉBERT.

Vous essaieriez?

MADAME LAROCHE.

Oui; que risquez-vous? Raymond a le caractère décidé; vous avouez vous-même que vous êtes parfois trop faible; il pourra vous être avantageux d'avoir un mari qui supplée à ce qui vous manque en résolution, et qui veille à des intérêts que nous autres femmes, il faut être juste, nous ne savons jamais bien défendre.

MADAME HÉBERT.

De sorte qu'il ne tiendrait qu'à moi de regarder cela comme une affaire de raison.

MADAME LAROCHE.

Parlons sérieusement. Comment le trouvez-vous de sa personne?

MADAME HÉBERT.

Depuis quelque temps, je m'apercevais qu'il changeait beaucoup à son avantage, mais sans y

prendre autrement garde. Je sentais pourtant bien que je ne devais plus le tutoyer; si je continuais, c'était par la crainte de lui faire de la peine..... mais ce grand jeune homme! cela me paraissait ridicule.

MADAME LAROCHE.

Il est certain qu'à vous voir tous les deux, des gens qui ne sauraient rien ne devineraient pas à quel titre vous le traitez aussi familièrement. Grace à ce que vous n'avez jamais eu ni humeur, ni colère, ni violence, vos traits se sont conservés fort jeunes; les siens ont pris de la gravité, je vous assure que vous êtes du même âge.

MADAME HÉBERT.

M. St-Utsunt m'avait bien dit de ne pas entrer en explication avec vous, avant d'avoir renvoyé ce pauvre jeune homme.

MADAME LAROCHE.

Bon hypocrite!

MADAME HÉBERT.

Quel plaisir auriez-vous donc à me voir faire la folie d'épouser Raymond?

MADAME LAROCHE.

Si je trouvais que ce fût une folie, à coup sûr cela ne me ferait aucun plaisir; mais vous êtes peut-être la seule femme pour laquelle je ne voie

pas d'inconvénient à un pareil mariage. N'importe comment, vous l'aimez beaucoup?

MADAME HÉBERT.

Ai-je tort? Ce petit Raymond!

MADAME LAROCHE.

Vous l'appelez petit?

MADAME HÉBERT.

Je l'ai élevé.

MADAME LAROCHE.

On ne peut pas dire qu'on a élevé un jeune homme qui avait déjà quatorze ans quand on a commencé à se charger de lui, et qu'on a placé presque aussitôt dans un séminaire.

MADAME HÉBERT.

De penser qu'il serait mon mari! Non, madame Laroche, cela ne se peut pas. Ce n'est pas l'embarras, je crois le connaître assez pour être persuadée qu'il se conduirait toujours en galant homme.

MADAME LAROCHE.

Moi aussi.

MADAME HÉBERT.

Vu sa jeunesse, cependant, il serait possible qu'il se laissât aller à quelques légèretés; il faudrait même m'y attendre, n'est-il pas vrai?

MADAME LAROCHE.

Il faut s'y attendre avec tous les hommes.

MADAME HÉBERT.

Mais Raymond a le cœur trop bien placé pour me donner jamais de chagrins sérieux ; qu'en pensez-vous ?

MADAME LAROCHE.

Une femme qui ne s'exagère rien, qui ne se tourmente pas sur des sottises que les hommes oublient aussitôt qu'ils les ont faites ; une femme comme vous, enfin, calme, pleine d'attentions, d'une humeur égale, est toujours sûre d'être aimée, à moins de tomber dans les mains d'un diable incarné ou d'un sauvage.

MADAME HÉBERT.

Je ne sais auquel entendre. Vous avez de l'amitié pour moi, je ne puis pas en douter ; d'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre de M. S[t]-Utsunt ; que dois-je faire ? Renvoyer Raymond au séminaire, je vois bien que c'est impossible ; l'épouser....

MADAME LAROCHE.

E[illegible] plus facile.

MADAME HÉBERT.

Oui ; mais que ne va-t-on pas dire !

MADAME LAROCHE.

On dira que c'est un mari que vous vous êtes élevé à la brochette ; que vous êtes une femme de

précaution; que vous voyez de loin: mais comme il n'y a que la vérité qui offense, et qu'il n'y aura pas un mot de vrai dans tout cela, vous laisserez dire.

MADAME HÉBERT.

Vous êtes un esprit tentateur.

MADAME LAROCHE.

Bien désintéressé, au moins. Il m'est tellement démontré que si vous ne prenez pas un défenseur, M. St-Utsunt finira par s'emparer de votre fortune; qu'il ne cherche depuis si long-temps à vous isoler de tous ceux qui vous aiment, que dans ce seul but; qu'il vous prépare l'existence la plus malheureuse....

MADAME HÉBERT.

S'emparer de ma fortune! il a deux fois mon âge.

MADAME LAROCHE.

Si ce n'est pas pour lui, ce serait pour les siens, pour sa compagnie, pour sa troupe. Ruiner les familles, enrichir ses complices, c'est pour ces messieurs une action doublement méritoire. Quelle folie de livrer son bien à de vieux renards comme ceux-là, plutôt que de se donner un joli petit mari, qui ne vous fatiguera que de sa reconnaissance!

MADAME HÉBERT.

Madame Laroche, faites-moi le plaisir de m'envoyer Raymond. Il faut que je lui parle. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans tout ce qu'on dit de ses sentimens pour moi, et je tâcherai de lui faire entendre raison.

MADAME LAROCHE.

C'est juste; en l'évitant, vous auriez l'air de le craindre; et les choses en sont au point qu'il faudra bien que l'un de vous deux cède à la volonté de l'autre.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIII.

MADAME HÉBERT.

Me voilà presque engagée; je vais réfléchir à présent. C'est toujours comme cela que je fais; je m'engage d'abord, et je réfléchis ensuite. Laissons aller les choses. Il y a peut-être bien des femmes qui voudraient être à ma place. Être aimée d'un beau jeune homme sans avoir rien fait pour cela; l'épouser, s'il le veut absolument; je ne puis pas m'empêcher de sourire. Louise est ma nièce, je la regarde comme ma fille; mais, sans trop vou-

loir m'interroger, je crois que j'ai toujours eu un peu de préférence pour Raymond. Il est certain que j'avais plus de plaisir à lui faire de petits présens; sa reconnaissance me flattait davantage. Apparemment cela s'apercevait, car madame Laroche semble l'avoir deviné. Que va-t-il me dire? Sans doute il sera bien agité; mais moi, suis-je plus tranquille?

SCÈNE XXIV.

MADAME HÉBERT, RAYMOND.

MADAME HÉBERT, à Raymond qui reste à la porte.

Approchez donc, Raymond, que je sache au moins ce que vous voulez de moi.

RAYMOND, s'avançant d'un air timide.

Ne le savez-vous pas?

MADAME HÉBERT.

Quoi! c'est bien sérieusement que vous avez parlé à madame Laroche?

RAYMOND.

Oui, Madame.

MADAME HÉBERT.

Hé bien, mon ami, supposez que je vous consulte; oubliez qu'il est question de vous; vous

avez de l'esprit, de l'instruction; vous pouvez distinguer ce qui est convenable de ce qui est ridicule : que penseriez-vous de moi, si je vous disais que je suis au moment de contracter.... (Elle s'arrête.) Je n'ose pas prononcer le mot de mariage, tant cela me paraît peu raisonnable.

RAYMOND.

Prononcez-le, puisqu'il n'y en a pas d'autre pour rendre votre idée.

MADAME HÉBERT.

A la bonne heure; il est prononcé. Le jeune homme serait de votre âge; je ne l'aurais jamais regardé que comme un fils; je l'aimerais beaucoup, mais comme je devrais l'aimer, pas autrement; et pourtant il aurait formé des projets que vous connaissez, puisque ce sont les vôtres. Que répondriez-vous?

RAYMOND.

Que voulez-vous que je vous réponde? Je croyais, en venant vous trouver, n'avoir que des remercîmens à vous faire; mais l'embarras où je vous vois m'anéantit.

MADAME HÉBERT.

Tu n'as pas pu t'imaginer qu'une chose aussi extraordinaire se ferait sans que nous ayons eu une espèce de conversation ensemble.

RAYMOND.

Pardonnez-moi. Je comptais assez sur votre bonté pour espérer que vous m'épargneriez cette conversation, qui, je l'avoue, me paraît très-difficile à soutenir.

MADAME HÉBERT.

Tu vois bien.

RAYMOND.

S'il m'était permis de vous faire lire dans mon cœur; si je pouvais vous entretenir de la vivacité de mes sentimens.... mais on me l'a défendu. On m'a recommandé d'avoir du calme, de la réserve; je dois vous cacher ma tendresse, et ne vous faire entendre que le langage de la raison; voilà en quoi je trouve cette conversation difficile.

MADAME HÉBERT.

Pense aussi à une chose; à ton âge, tout est à craindre pour moi; tes goûts peuvent changer; ce qui te paraît le bonheur aujourd'hui, dans bien peu de temps te paraîtra peut-être un fardeau. Je m'en apercevrai, j'en gémirai; mais il faudra que je cache ma douleur, avec d'autant plus de soin qu'elle ne toucherait personne. Quand je n'aurais cédé à tes vœux que parce que je ne sais rien te refuser, et pour pouvoir fixer auprès de moi un des deux êtres qui me sont le plus chers au monde,

on m'accuserait d'avoir mérité mes chagrins, comme si je les eusse provoqués par une conduite légère et inconséquente. De nous deux, je paraîtrais seule coupable; vois à quoi tu m'exposes.

RAYMOND.

Me connaissez-vous si peu que vous puissiez me soupçonner d'un tel excès d'ingratitude?

MADAME HÉBERT.

Tu ne serais pas ingrat, car je suis persuadée que tu ferais tous tes efforts pour prolonger ma sécurité; mais, mon cher Raymond, quoique je sois une femme d'un caractère assez simple, tu ne pourrais pas me tromper long-temps. Songe à cela; interroge-toi bien. Nous pouvons être très-malheureux ensemble, toi par délicatesse, pour ne pas affliger une personne qui n'aura fait que ce que tu auras voulu; moi, parce que je me regarderai comme un obstacle à ce que tu sois aussi heureux que je voudrais que tu le fusses.

RAYMOND.

Vous ne voulez pas que je puisse répondre de moi. Je suis jeune, tout le monde me le répète, et quand on est jeune, apparemment il faut s'attendre à devenir je ne sais quoi. Quelles sont donc les sûretés que je puis vous donner? J'aurais beau

vous jurer en ce moment qu'un mot de votre bouche, le son de votre voix suffisent pour commander à tous mes sens, vous ne seriez pas rassurée, parce que je suis jeune. Que croyez-vous donc que je cherche dans une femme ? Oui, je le confesse, j'avais songé à mademoiselle Louise, mais parce que je n'osais pas dire toute ma pensée.

MADAME HÉBERT.

Tu avais songé à Louise, parce que tu veux te marier; je ne trouve pas cela mal; votre âge, vos goûts auraient été les mêmes.

RAYMOND.

Pas du tout. Mademoiselle Louise, tout aimable qu'elle est, annonce cependant quelque penchant pour le monde ; moi, c'est la retraite qui me convient; c'est le bonheur qu'on trouve chez soi, auprès d'une personne qui est comme un autre vous-même; c'est d'aimer, de servir cette personne, de ne penser, de n'exister que par elle. Ce que je lui demanderais, ce serait de ne jamais se fatiguer des soins que je lui rendrais. Vous ne pouvez pas vous imaginer, avec un cœur aussi aimant, combien tous mes goûts sont tranquilles. Madame, croyez-moi, je vous en supplie. J'ai toujours été de même; jamais je n'ai pu comprendre ces tourmens d'ambition que je voyais à tous mes

camarades. Le séminaire m'était devenu odieux par les projets de fortune et de domination qui les occupaient tous. Demandez, recherchez si personne n'a entendu former une seule fois de pareils vœux.

MADAME HÉBERT.

Si ce n'était que la fortune, je puis disposer d'une somme assez considérable, sans qu'il m'en coûte la moindre privation. En t'adressant à un ami de M. Hébert, qui a bien voulu me conserver de l'intérêt, il pourrait t'associer pour cette somme dans une entreprise....

RAYMOND.

Ne continuez pas, Madame. Je ne me sens d'intelligence pour aucune espèce d'entreprise. J'ai de l'instruction; je veux en acquérir davantage : je serais si fier d'illustrer un nom qui serait devenu le vôtre! N'ayez pas d'inquiétude pour moi; l'avenir me sera favorable. Ce n'est pas pour me vanter que je parle ainsi; c'est pour que vous soyez bien assurée que je n'ai fait aucun calcul sur ce mariage.

MADAME HÉBERT.

Tu n'es pas assez raisonnable pour cela.

RAYMOND.

Cette somme qui vous est inutile, donnez-la à

mademoiselle Louise ; ce sera à ses yeux, à ceux de Julien, la preuve que je ne veux nuire en rien aux intérêts de votre famille. Que notre union soit bénie de tous ceux qui nous entourent, qu'ils se réjouissent de notre bonheur, voilà ce qui nous importe; le reste doit vous être indifférent.

MADAME HÉBERT.

Je voudrais savoir ce qu'une femme prudente ferait à ma place. Mais il faudrait qu'elle t'aimât comme je t'aime, qu'elle eût de toi l'opinion que j'en ai; car ce n'est pas ce que tu es à présent qui m'effraie. Jusqu'ici tu as toujours été ce que tu devais être; mais l'avenir! Raymond, l'avenir! personne ne le connaît.

RAYMOND.

Pourquoi ne vouloir l'envisager qu'avec terreur, au lieu de s'y confier?

MADAME HÉBERT.

Voyage; soyons six mois, un an, séparés l'un de l'autre; tu verras. A ton retour, si tu as changé d'idées, je ne t'en voudrai pas; si tu persistes, ce sera ta faute, je n'aurai rien à me reprocher. Le monde ne pourra pas dire que je n'aurai pas fait tout ce que je pouvais faire. Réponds. Que penses-tu de ce que je te propose? Ce n'est pas pour t'é-

prouver; mais il me semble qu'un an passé loin de moi te rendra un autre homme; tu ne seras plus ce Raymond que j'ai élevé; tu auras parcouru du pays; tu auras vu plus de choses que je n'en ai vu; tu connaîtras le monde; la préférence que tu me donneras alors en aura plus de mérite. Conçois-tu?

RAYMOND, très-ému.

Ordonnez, Madame, et j'obéirai, c'est mon devoir. Je ne sais pas l'effet que ce voyage produira sur vous; quant à moi, je suis sûr d'avance qu'il ne me sera que pénible. L'imagination préoccupée sans cesse de l'idée de mon retour, loin de retirer aucun fruit de ce cruel exil, je ne verrai rien; je ne m'intéresserai à rien; je compterai les jours qui se seront écoulés; je calculerai ceux qui me resteront encore à passer pour arriver au terme de mon ennui. Mais vous aurez la satisfaction de revoir en moi un autre que moi; je ne serai plus à vos yeux ce Raymond que vous avez élevé; j'aurai connu le chagrin, le malheur! J'ai peine à croire que ce soit cela que vous vouliez; cependant dites un mot, et je vous fais mes adieux.

MADAME HÉBERT, le regardant avec le plus grand intérêt, lui tend la main.

J'ai trente-six ans, tu le veux; embrasse-moi.

RAYMOND.

Qu'ai-je entendu? Vraiment! J'aurai une femme, et ce sera vous!

(Il lui prend les mains, qu'il baise avec une espèce de délire.)

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

MME HÉBERT, RAYMOND, MME LAROCHE, LOUISE, JULIEN, NANETTE.

MADAME HÉBERT.

Mais M. St-Utsunt?

MADAME LAROCHE, en riant.

Il est parti.

MADAME HÉBERT.

Parti!

MADAME LAROCHE.

En menaçant d'attirer le feu du ciel sur le village, parce que la plus aimable des femmes allait épouser le meilleur des garçons.

NANETTE.

Le feu du ciel!

RAYMOND, gaîment.

Sois tranquille, Nanette; s'il a des moyens pour

attirer le feu du ciel, j'en ai, moi, pour l'empêcher de tomber.

MADAME HÉBERT.

Mais comment a-t-il su?....

LOUISE.

Nous le souhaitions tous, ma tante.

JULIEN.

Cela ne pouvait pas manquer d'arriver.

NANETTE.

C'est peut-être mieux pour madame que si M. Raymond s'était fait curé; mais pour les autres, ça n'est pas la même chose.

RAYMOND.

Mes amis, mes chers amis, nous ne faisons plus qu'une même famille. Madame Laroche, que je vous remercie! (Il l'embrasse.) Soyez tous témoins du serment que je fais.....

MADAME HÉBERT.

Ne fais pas de sermens, Raymond; je m'en rapporte à toi. Mais que vas-tu répondre à ceux qui te diront: « Pourquoi avez-vous quitté l'état que vous aviez embrassé? »

MADAME LAROCHE.

Vous êtes toujours inquiète de ce qu'il faudra

répondre ; il répondra : « Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose. »

JULIEN.

Non possumus.

RAYMOND.

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

LA PREMIÈRE

REPRÉSENTATION,

OU

IL FAUT VOIR POUR SAVOIR.

PERSONNAGES.

M. DE MÉRIGNY.
MADAME DE MÉRIGNY.
M. LIÉVEN.
MADAME HERFORT.
M. DE LORMON.
MADAME DE LORMON.
SAINT-PAUL.
M. DE THÉMINES.
MADAME MORIN, marchande de modes.
MADEMOISELLE FÉLICITÉ, fille de boutique.
GATIEN, domestique.

La scène se passe à Paris, chez M. de Mérigny.

(Le théâtre représente un salon.)

LA PREMIÈRE

REPRÉSENTATION.

SCÈNE I.

MADAME MORIN, MADEMOISELLE FÉLICITÉ, GATIEN.

GATIEN.

Je vous assure, madame Morin, que vous feriez mieux de laisser votre carton, et de ne pas voir Madame.

MADAME MORIN.

Mais pourquoi cela?

GATIEN.

Parce qu'elle est furieuse contre vous.

MADAME MORIN.

Elle n'est pas encore partie pour le bal?

GATIEN.

Quel bal?

MADAME MORIN.

N'est-ce pas pour un bal qu'elle a commandé ce chapeau?

GATIEN.

Eh! non; c'était pour la première représentation de ce soir.

MADAME MORIN.

Au Théâtre-Français ?

GATIEN.

Sans doute.

MADAME MORIN, à mademoiselle Félicité.

Vous voyez bien, Mademoiselle, que j'avais raison. J'étais sûre que c'était pour la représentation de ce soir. Vous entendez toujours tout de travers, parce que vous pensez toujours à je ne sais quoi.

MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

Je croyais.....

MADAME MORIN.

Je me soucie bien de votre crédulité; elle ne vous fait faire que des sottises. (A Gatien.) De sorte que madame de Mérigny est restée toute la soirée ici ?

GATIEN.

Oui, Madame. Elle avait une loge qu'elle a été obligée de céder, quand elle a vu qu'à six heures passées vous ne lui aviez pas envoyé ce qu'elle vous avait commandé.

MADAME MORIN.

Vous me désolez. (A mademoiselle Félicité.) Mademoiselle, je ne suis pas rigoriste; mais je veux que mes affaires se fassent avant tout. Voilà la der-

nière étourderie que je vous passe. Je parlerai aussi à l'avoué d'en face, pour qu'il défende à ses clercs de rester aussi long-temps à la croisée de leur étude après le dîner.

MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

Madame, ce n'est pas cela.

MADAME MORIN.

Vous allez m'en remontrer là-dessus! (A Gatien.) Il faut absolument que je voie madame de Mérigny.

GATIEN.

Croyez-moi, Madame, laissez passer son humeur.

MADAME MORIN.

Je ne veux pas m'excuser; mais il est de mon devoir d'atténuer mes torts dans cette affaire. Je me mets à sa place: il est si humiliant de rester chez soi faute d'un chapeau.

GATIEN.

Madame en avait tant d'autres.

MADAME MORIN.

Une femme qui sait le monde ne va pas à des représentations comme celle de ce soir avec des modes qu'on lui connaît. Ça ne se fait pas.

GATIEN.

Je l'entends qui vient. Nous avons du monde à

souper; je me sauve. Tâchez de vous arranger avec elle.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME DE MÉRIGNY, MADAME MORIN, MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

MADAME MORIN.

Madame, vous me voyez désespérée.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est vous, Madame. Que me voulez-vous à cette heure-ci?

MADAME MORIN.

J'apportais ce carton.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous pouvez le faire remporter.

MADAME MORIN.

Je sais la bévue que l'on a faite chez moi. Malheureusement vous ne m'aviez pas parlé; j'ai été obligée de m'en rapporter à ces demoiselles. On avait entendu que vous n'aviez commandé ce chapeau que pour un bal.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est bon.

MADAME MORIN.

Madame doit voir l'intérêt que je porte à ce qui la regarde, puisque mon premier soin, en sortant des Français.....

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous venez donc des Français?

MADAME MORIN.

Hélas! oui, Madame.

MADAME DE MÉRIGNY.

Je ne m'étonne plus. Vous voulez être marchande et aller au spectacle!

MADAME MORIN.

Ce n'est certainement pas pour mou plaisir; mais nous devons nous tenir au courant. Les premières représentations donnent assez une idée de ce qui se porte.

MADAME DE MÉRIGNY.

Et moi, à cause de cela, je me suis vue forcée de céder une loge que j'avais eu toutes les peines du monde à me procurer, et, qui pis est, pour ne pas faire de confidences, de prétexter une migraine, ce qui ne m'est peut-être jamais arrivé.

MADAME MORIN à mademoiselle Félicité.

Vous voyez, Mademoiselle, à quoi vous exposez une personne comme madame.

MADAME DE MÉRIGNY.

Je ne donne à souper ce soir que pour entendre parler de cette représentation, car encore faut-il que j'en sache quelque chose. Quelles sont les étoffes qui dominent?

MADAME MORIN.

Madame sait comme moi qu'en général les commencemens de printemps sont assez une époque d'anarchie; cependant je croirais pouvoir affirmer que le velours a encore la majorité.

MADAME DE MÉRIGNY.

Voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut s'en rapporter qu'à soi. Ah! madame Morin, vous m'avez fait bien du tort en me privant du spectacle.

MADAME MORIN.

Madame veut-elle que je lui laisse ce carton?

MADAME DE MÉRIGNY.

Non assurément. Je ne dis pas que je vous quitte; mais il me serait impossible de porter un chapeau qui m'a fait faire autant de mauvais sang.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, MADAME HERFORT.

MADAME HERFORT.

Bonsoir, Madame, comment va la santé?

MADAME DE MÉRIGNY, souriant.

Si vous saviez de quoi j'étais malade..... Mais n'en parlons plus..... Madame Morin, si je passe demain matin chez vous, tâchez de pouvoir me parler.

MADAME MORIN.

Madame doit être assurée que je quitterai tout pour elle.

(Elle sort avec mademoiselle Félicité qui emporte le carton.)

MADAME HERFORT.

Est-ce que c'est une marchande de modes?

MADAME DE MÉRIGNY.

Oui.

MADAME HERFORT.

Je ne la connais pas.

MADAME DE MÉRIGNY.

Une merveilleuse comme vous ne doit pas connaître madame Morin.

MADAME HERFORT.

Ce n'est pas que je sois merveilleuse; mais depuis que j'ai pris la toilette en dégoût, je ne vais que dans les premiers magasins. On paie trois fois plus cher; mais au moins on est sûr d'avoir des modes convenables, sans être obligé de s'expliquer. C'est beaucoup.

MADAME DE MÉRIGNY.

Eh bien! la pièce nouvelle?

MADAME HERFORT.

Détestable.

MADAME DE MÉRIGNY.

Elle est tombée?

MADAME HERFORT.

Au contraire, un succès fou; on a demandé l'auteur. Je me suis en allée pour ne pas l'entendre nommer; c'était si ridicule!

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous n'êtes guère curieuse.

MADAME HERFORT.

Qu'est-ce que cela m'aurait appris? Il était clair que c'était un triomphe arrangé d'avance, un mot donné. M. Liéven, qui était dans une loge en face de moi, applaudissait à se faire remarquer. M. Liéven enthousiaste! S'il n'y avait pas quelque chose là-dessous, est-ce que ce serait croyable?

MADAME DE MÉRIGNY.

Les personnes avec lesquelles vous étiez paraissaient-elles contentes aussi?

MADAME HERFORT.

Ce sont des personnes qui ont une loge à l'année, et qui sont toujours contentes pour peu

qu'on leur donne quelque chose qu'elles n'aient pas vue cent fois.

MADAME DE MÉRIGNY.

J'ai pourtant peine à croire que M. Liéven, qui ne manque pas de goût, se soit mis en avant....

MADAME HERFORT.

C'était peut-être pour plaire à une dame avec laquelle je le voyais en grande conversation, et que j'ai supposé être une amie de l'auteur. Je n'en sais rien; je ne veux pas le savoir.

MADAME DE MÉRIGNY.

Connaissez-vous cette dame?

MADAME HERFORT.

Non, Dieu merci! Une femme qui souffre qu'un homme avec lequel elle est se donne tout le mouvement que se donnait M. Liéven, n'est pas une femme à connaître.

MADAME DE MÉRIGNY.

Comment aurait-elle pu l'empêcher?

MADAME HERFORT.

S'il eût été question d'un chef-d'œuvre encore; mais pour un amas de niaiseries, de platitudes, c'est de la dernière inconvenance. Vous verrez cette pièce, et vous jugerez alors le prétendu goût de M. Liéven.



SCÈNE IV.

MADAME DE MÉRIGNY, MADAME HERFORT, M. LIÉVEN.

GATIEN, annonçant.

Monsieur Liéven.

(Il sort.)

M. LIÉVEN, à madame de Mérigny.

Madame, j'ai été au moment de vous présenter ma sœur qui est de retour de son grand voyage, et que j'ai été assez heureux pour pouvoir conduire ce soir aux Français.

MADAME HERFORT, d'un ton très-doux.

Est-ce que c'était cette jolie dame que j'ai vue dans votre loge ?

M. LIÉVEN.

Oui. Je voulais aller vous en prévenir; mais je ne pouvais pas la laisser seule avec des personnes qu'elle ne connaissait pas.

MADAME DE MÉRIGNY.

Monsieur votre beau-frère n'était donc pas avec vous ?

M. LIÉVEN.

Mon beau-frère s'est couché en arrivant; mais pour elle, depuis quatre ans qu'elle n'entend que

de l'allemand, c'était une trop grande fête pour qu'elle pût résister. Elle était ravie.

MADAME DE MÉRIGNY.

On dit pourtant que cette pièce n'est pas bonne.

M. LIÉVEN.

Qui est-ce qui dit cela ?

MADAME HERFORT, un peu embarrassée.

Sous le rapport de la versification.

M. LIÉVEN.

Elle est en prose.

MADAME HERFORT.

En vérité ? La plupart des vers que l'on fait aujourd'hui sont si singuliers, que souvent, à moins de les lire, je m'y trompe. Eh bien ! une tragédie en prose, c'est un mélodrame.

M. LIÉVEN.

Si vous voulez. Je ne mets pas d'importance aux dénominations. C'est intéressant ; c'est naturel.

MADAME HERFORT.

Allons, allons, il faut en convenir, monsieur Liéven, un peu trop naturel. Il y a là dedans des rois, des princes, des gens de cour qui parlent comme tout le monde.

M. LIÉVEN.

Est-ce que vous seriez fâchée d'entendre des rois parler comme tout le monde ?

MADAME DE MÉRIGNY.

L'art du poète consiste pourtant à embellir un peu la nature.

M. LIÉVEN.

D'embellissemens en embellissemens, nous avons été conduits à ne plus voir que des personnages de fantaisie. Certainement les trônes de l'Europe n'ont jamais été occupés par des souverains plus éclairés, plus spirituels que ceux qui existent aujourd'hui ; eh bien ! je parierais qu'il n'y en a pas quatre qui parleraient comme ceux que Corneille et Racine font parler dans leurs pièces.

MADAME DE MÉRIGNY.

Il se tire toujours de tout par des plaisanteries.

M. LIÉVEN.

Mais non. Les acteurs eux-mêmes ont perdu la tradition de ces enflures de voix, de ces airs gourmés qui faisaient pâmer nos pères ; ils sont plus à l'aise dans les rôles qu'on leur fait à présent, parce qu'ils sont plus vrais ; et que, pour les bien rendre, on n'est pas obligé de se jeter dans des combinaisons idéales.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous avez beau jeu avec des femmes pour soutenir la thèse que vous soutenez ; mais, sans pouvoir vous répondre, je sens bien que je ne suis pas convaincue du tout.

MADAME HERFORT.

Moi, je commence à comprendre. Je vous avoue, monsieur Liéven, qu'avant de savoir tout cela, vous m'aviez paru presque exagéré dans vos applaudissemens; mais dès que vous étiez avec madame votre sœur....

MADAME DE MÉRIGNY.

Contez-moi donc au moins quelque chose; je ne vous donne à souper qu'à cette condition-là.

M. LIÉVEN.

Je n'ai jamais su raconter une pièce.

MADAME HERFORT.

Ni moi.

MADAME DE MÉRIGNY.

Comment! de tout cet enchantement il ne vous reste rien à dire? C'est de la folie.

M. LIÉVEN.

N'appelez pas cela de la folie; c'est de la franchise. Vous voulez que je me mette au pis-faire pour ne rien oublier d'une représentation aussi longue; que je vous la fasse voir, pour ainsi dire, comme si vous y eussiez été vous-même.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous êtes insupportable. Qui est-ce qui vous parle de me faire voir la représentation sans en rien oublier? Y avait-il beaucoup de toilettes?

Quelles étaient les femmes de ma connaissance qui étaient là ? Avec qui étaient-elles? Vous pouvez bien me répondre là-dessus au moins.

M. LIÉVEN.

S'il ne s'agit que de cela, il est aisé de vous satisfaire. Il y avait déjà St-Paul, que voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, St-PAUL.

St-PAUL, avec un air de componction.

Ah ! Madame, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

MADAME DE MÉRIGNY.

De quel ton me dit-il cela !

St-PAUL.

Pardon. Je suis si rempli d'émotions....

M. LIÉVEN.

A qui en avez-vous, mon cher?

St-PAUL.

Vous y étiez aussi, je crois?

M. LIÉVEN.

Quelle foule, n'est-ce pas ?

St-PAUL.

Y avait-il de la foule?

M. LIÉVEN, riant.

Ah! ah! ah!

St-PAUL.

De quoi riez-vous?

M. LIÉVEN.

Eh! parbleu, de votre question.

St-PAUL.

Elle est déplacée. Je vous avoue que je n'ai vu que la scène.

MADAME DE MÉRIGNY.

Enfin, moi, j'apprends qu'il y avait de la foule.

St-PAUL.

Il y en aura à cent représentations, Madame. Pour mon compte, je promets bien de n'en pas manquer une.

M. LIÉVEN.

C'est du fanatisme.

St-PAUL.

C'est tout ce qu'il vous plaira; mais l'engouement du public ne m'a jamais paru mieux justifié. J'aurais voulu que vous eussiez été au balcon; imaginez-vous des convulsions, des trépignemens.

M. LIÉVEN.

Et la contagion vous a gagné?

St-PAUL.

Je ne trépigne jamais; mais ça aide beaucoup

d'être avec des gens qui sentent vivement. Il y a quantité de beautés qu'on n'apercevrait peut-être pas soi-même, et qui vous frappent d'autant plus qu'on vous les fait remarquer.

M. LIÉVEN.

Vous êtes justement la personne que cherche madame. Voyons, faites-nous un récit dans les règles.

MADAME HERFORT.

Quoique j'aie vu la pièce, je ne serais pas fâchée de l'entendre analyser avec suite.

M. LIÉVEN.

Surtout par quelqu'un qui l'a écoutée en conscience, à ce qu'il paraît.

St-PAUL.

D'abord les costumes sont magnifiques.

M. LIÉVEN.

C'est vrai. Ensuite.

St-PAUL.

Ensuite?

M. LIÉVEN.

Oui, ensuite.

St-PAUL.

Faut-il vous dire le nom de tous les acteurs, et de quel rôle chacun était chargé?

M. LIÉVEN.

Passez.

Sᵗ-PAUL.

Au fait, c'est inutile. Eh bien ! qu'est-ce donc que vous voulez savoir ?

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous n'avez pas vu autre chose ?

Sᵗ-PAUL.

J'ai tout vu, puisque je suis arrivé au lever du rideau.

M. LIÉVEN.

Bon. Voilà le rideau levé.

Sᵗ-PAUL.

Je ne vous dissimulerai pas qu'un monsieur qui était auprès de moi a été très-content de l'exposition.

MADAME DE MÉRIGNY.

Et vous ?

Sᵗ-PAUL.

Moi ?

M. LIÉVEN.

Oui. Avez-vous été satisfait aussi ?

Sᵗ-PAUL.

Dans ce moment-là, j'avais prêté ma lorgnette.

M. LIÉVEN.

Ah ! diable, c'est triste pour une exposition.

Sᵗ-PAUL.

Je m'en suis bien repenti. La première fois, j'en

emporterai deux; de cette façon-là, du moins, il faut espérer qu'il m'en restera une. Mais c'est la catastrophe qui m'a enlevé. Dieu! qu'on fait bien les catastrophes à présent! Il y a plus de vingt femmes qui n'ont pas pu rester dans leurs loges.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est donc bien terrible.

St-PAUL.

Ce n'est pas parce que j'étais entouré de gens qui frémissaient; mais je tremblais comme une feuille. Malgré cela, j'ai tenu bon.

MADAME DE MÉRIGNY.

Ce sont de ces occasions où il faut qu'un homme sache montrer du courage.

St-PAUL.

Vous voulez plaisanter; mais quand on se livre à son imagination, qu'on s'identifie avec ce qui se passe sous vos yeux, et que ce qui se passe sous vos yeux est touché si fortement, si vigoureusement qu'on n'a pas le temps de reprendre haleine, ma foi! il est difficile de conserver son à-plomb.

MADAME HERFORT.

J'étais préoccupée, moi; c'est ce qui m'aura sauvée.

St-PAUL.

Il fallait que vous le fussiez terriblement, Ma-

dame. Il n'y a qu'une voix sur le dénouement. A-t-on idée qu'il se soit trouvé au foyer quelqu'un d'assez insensible pour dire que toute cette pièce n'était rien, parce qu'elle n'était pas en vers? Heureusement, un monsieur de beaucoup d'esprit lui a répondu : « Monsieur, la poésie est le langage des dieux; nous ne sommes pas des dieux. »

M. LIÉVEN, avec une légère teinte d'ironie.

C'était piquant.

St-PAUL.

Il n'avait que ce qu'il méritait. Oh! d'abord je le déclare, les envieux ne me feront jamais pitié.

M. LIÉVEN.

Tant qu'il y aura des gens d'esprit comme ce monsieur pour leur répondre, ils ne seront pas à craindre, soyez tranquille. (A madame de Mérigny.) Vous voilà bien au courant de la pièce, j'espère, Madame. Vous savez les sensations qu'elle produit, les jugemens qu'on en porte; il ne vous manque rien.

MADAME DE MÉRIGNY.

Monsieur St-Paul fait toucher les choses au doigt.

St-PAUL.

C'est comme cela qu'on doit faire, ce me semble, ou il ne faut pas s'en mêler.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. ET MADAME DE LORMON.

GATIEN, annonçant.

Monsieur et madame de Lormon.

M. LIÉVEN, bas à madame de Mérigny.

Quelles sont ces personnes-là ?

MADAME DE MÉRIGNY.

Ce sont des parens de mon mari qui vivent toute l'année dans leur terre. C'est à eux que j'avais cédé mon coupon de loge.

MADAME DE LORMON.

Je vais donc respirer. Ma chère dame, que je vous félicite d'avoir eu la migraine! vous avez évité un furieux cauchemar.

M. DE LORMON.

Cauchemar est le mot propre.

MADAME DE LORMON.

Il n'y en a pas d'autre pour peindre la situation pénible dans laquelle vous mettent de pareilles pauvretés.

St-PAUL.

Pauvretés, Madame! On ne voit que des habits couverts d'or.

M. LIÉVEN.

Ne faut-il pas de la variété, d'ailleurs?

MADAME DE LORMON.

C'est ce que je nie, Monsieur. Quand on possède les richesses littéraires que nous possédons, on doit s'en tenir là.

MADAME DE MÉRIGNY.

Moi qui ne connais pas la pièce qu'on donnait, j'en demande des nouvelles à tout le monde. Qu'est-ce qui vous a donc tant choquée?

MADAME DE LORMON.

Tout, Madame, tout. Une absence de dignité qui révolte. Si l'on ne trouve plus de dignité au Théâtre-Français, où en trouvera-t-on, je vous prie? Dans le chaos de nos nouvelles institutions, il n'y avait que là où, du moins, on devait espérer d'en conserver.

St-PAUL.

Que voulez-vous de plus digne que des rois, des reines, des princes, des princesses qui ne font pas un seul pas sans être escortés par des légions de pages?

MADAME DE LORMON.

Ah! fort bien. Si vous vous contentez à cette heure, à Paris, de valeurs nominales, je n'ai rien à répondre. Ainsi du moment qu'on vous dit :

« Cet homme-là est un roi, » vous n'en demandez pas davantage; c'est un roi?

St-PAUL.

Mais dame, oui.

MADAME DE LORMON.

Quelles que soient ses actions, quel que soit son langage, vous n'en démordez pas?

S[t]-PAUL.

Mais dame, non.

MADAME DE LORMON.

C'est commode pour les auteurs.

MADAME DE MÉRIGNY.

Ne nous prêchez pas la révolte; nous consentons à nous soumettre.

M. DE LORMON.

Eh bien! je n'hésite pas à vous le dire, Madame, on a grand tort, on a le plus grand tort. Même dans les jeux de l'esprit, il n'est jamais permis de toucher à l'auréole sacrée qui doit toujours environner les personnages augustes. Voyez nos grands maîtres et M. de Voltaire lui-même, avec quel art ils savent ennoblir jusqu'aux crimes les plus odieux, quand les coupables ont des droits à nos respects.

MADAME DE LORMON.

Vous avez affaire à forte partie; M. de Lormon est littéraire jusqu'au bout des ongles.

M. DE LORMON.

Ce serait peu de n'être que littéraire ; je suis noble, et par conséquent intéressé au maintien de tout ce qui est noble.

M. LIÉVEN.

On prend peut-être de mauvais chemins; mais aujourd'hui la prétention est de courir après le vrai.

MADAME DE LORMON.

Nous avons plus de tact chez nous ; nous ne courons qu'après le beau. Aussi aucune de vos productions nouvelles n'a-t-elle pu s'acclimater parmi nous. Nous voulons du vieux, de l'ancien, du rebattu ; nous ne nous en lassons pas, et nous en faisons gloire. Si toutes les villes ressemblaient à la nôtre, vos auteurs nouveaux pourraient se tenir bien tranquilles.

MADAME DE MÉRIGNY.

Vous les proscrivez tous ?

MADAME DE LORMON.

Tous.

M. LIÉVEN.

Il y en a, ce me semble, qui devraient vous satisfaire, Madame.

MADAME DE LORMON.

En connaissez-vous qui consentiraient à appe-

ler leurs personnages Dorante ou Cidalise? Pourquoi exclure Dorante? J'aime Dorante, je connais Dorante; Dorante est tout ce qu'on veut. Dorante est comte, chevalier ou marquis; c'est égal, c'est Dorante. On est toujours sûr que c'est un homme de bonne compagnie. Cidalise est coquette, à la bonne heure; mais c'est d'une coquetterie décente, d'une coquetterie d'esprit; on recevrait Cidalise. Éraste est un peu froid, j'en conviens; mais quel sens! quelle raison! Il n'y a pas jusqu'au bonhomme Oronte qui n'ait son mérite; sa présence tranquillise pour le dénouement; on prévoit qu'il arrangera tout à la satisfaction générale. Ces gens-là sont de mon temps; que voulez-vous que je vous dise? ce sont d'anciennes connaissances; j'ai toujours du plaisir à les voir.

M. DE LORMON.

Madame de Lormon se laisse un peu aller à sa verve; nous ne parlions pas de comédie; mais il est certain qu'il faut des caractères dans une comédie, et de certains caractères. Car que nous importe de savoir ce que pensent des marchands? quels sont leurs habitudes, leurs tracasseries, leurs chagrins, leurs malheurs? Est-ce pour peindre des bourgeois que l'art dramatique a été inventé? Peignez des gens comme il faut; mais pei-

gnez-les d'une manière convenable. Ménagez leurs faiblesses, adoucissez leurs ridicules; et si vous voulez que nous applaudissions vos personnages, donnez-leur de l'esprit, de la délicatesse, du désintéressement; qu'avec cela, vos acteurs aient bonne mine; qu'ils mettent de la grace et de la finesse dans leur jeu, nous dirons: Nous voilà.

MADAME DE LORMON.

Mais des caricatures comme celles qu'on se permet! Le Théâtre-Français devrait rougir.

MADAME DE MÉRIGNY.

Blâmez plutôt le public. Le Théâtre-Français est bien obligé de le servir à son goût.

M. LIÉVEN.

Pourquoi ne donne-t-on plus la Comtesse d'Escarbagnas? C'est une comtesse, et une comtesse du temps de la dignité du Théâtre-Français. Le Roi de Cocagne ne dérogerait pas non plus, je crois.

M. DE LORMON.

Monsieur, Monsieur, vous voulez nous dérouter; mais je trancherai la question, et je dirai que, dans des temps comme ceux-ci, il est très-malheureux qu'il y ait des théâtres. Si j'étais le maître, je défendrais au moins qu'on y représentât des pièces nouvelles. Peut-être de loin à loin daignerais-je

octroyer la permission de jouer quelques tragédies; mais ce serait à condition qu'elles seraient taillées sur de bons patrons, qu'elles ne remueraient aucune idée, qu'elles ne réveilleraient aucun souvenir. Ah ! que je voudrais être gouvernement !

MADAME DE LORMON.

C'est la seule ambition de M. de Lormon.

M. DE LORMON.

Rien que pour châtier le premier auteur qui s'aviserait de traiter pour le théâtre des sujets tirés de l'histoire de France.

MADAME DE LORMON.

Il est certain qu'on ne respecte pas assez notre histoire.

MADAME DE MÉRIGNY.

Que j'étais simple alors ! je trouvais agréable de l'apprendre comme cela, moi.

MADAME HERFORT.

Moi aussi.

St-PAUL.

Il y a trop peu de choses dans les historiens. C'est toujours un roi qui succède à un roi, et puis un autre, et puis un autre, et toujours, toujours, toujours; c'est sans intérêt. Au lieu que de voir passer sous ses yeux les mœurs, les costumes, les

usages, soyons de bonne foi, cela instruit beaucoup mieux.

M. DE LORMON.

Si on le prend ainsi; si l'on croit que des parades sont des usages; que nos ancêtres ressemblaient à ce qu'on nous montre sur les tréteaux; que nous n'étions que des baladins; qu'il n'y avait dans nos sentimens rien qui fût au-dessus de ceux du vulgaire; qu'en un mot, nous étions des hommes comme d'autres; que nos femmes n'étaient ni plus chastes, ni plus fidèles que celles des classes moyennes; l'esprit public a fait de grands progrès, il faut l'avouer.

MADAME DE MÉRIGNY.

Messieurs, de grace, un peu moins d'érudition, et revenons à la représentation de ce soir. (Apercevant M. de Mérigny.) Allons, voici mon mari; il ne va jamais au spectacle; on va parler d'autre chose, et je ne saurai rien.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE MÉRIGNY.

M. DE MÉRIGNY.

Vous n'êtes donc pas restés pour la petite pièce, vous autres?

MADAME DE LORMON.

Madame de Mérigny nous ayant invités à souper, nous aurions eu peur de la faire attendre.

St-PAUL.

A une première représentation, d'ailleurs, on ne reste jamais pour la petite pièce.

M. DE MÉRIGNY.

Moi, je veux toujours en avoir pour mon argent.

MADAME DE MÉRIGNY.

Est-ce que vous étiez aux Français, Monsieur ?

M. DE MÉRIGNY.

Cela vous étonne. Oui, j'y étais. Je ne vous en avais pas parlé, parce qu'il aurait fallu faire cette partie avec vous; voyez comme cela m'aurait réussi, vous n'avez pas pu y aller. Je m'étais assuré d'une place à l'orchestre pour être bien tranquille, sans distraction, n'entendre que ce qui se dirait sur le théatre, et n'avoir pas sans cesse devant les yeux un rideau mouvant de plumes et de chapeaux de femmes, qui me mettent à la torture.

M. DE LORMON.

De sorte, mon cousin, que vous avez eu une jouissance complète ?

M. DE MÉRIGNY.

A notre âge, mon cousin, on n'a plus guère

de jouissances complètes ; mais je me suis amusé.

M. DE LORMON.

Je vous en fais mon compliment.

M. DE MÉRIGNY.

Je me laisse assez séduire par le succès. Nous aurions couru voir cela aux boulevards ; on le rapproche de nous en le mettant dans la rue de Richelieu, de quoi peut-on se plaindre ?

M. DE LORMON.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'aujourd'hui, en littérature, on reconnaît deux écoles ?

M. DE MÉRIGNY.

Moi, je n'en connais qu'une, l'école amusante. Je ne vous dis pas que cette pièce traversera les siècles ; mais comme j'aime assez à m'amuser de mon vivant, je voudrais que, sans tirer à conséquence, on en mît de temps en temps de semblables dans la circulation.

MADAME DE LORMON.

Et les chefs-d'œuvre, s'il vous plaît, que deviendront-ils ?

M. DE MÉRIGNY.

Les chefs-d'œuvre resteront toujours des chefs-d'œuvre.

M. LIÉVEN.

Ne dirait-on pas qu'on enterre un chef-d'œu-

vre chaque fois qu'il paraît une pièce nouvelle ?

St-PAUL.

Je me suis laissé dire qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours dans l'année.

M. LIÉVEN.

Et trois cent soixante-six quand elle est bissextile.

St-PAUL.

Par conséquent, chacun peut avoir son tour.

MADAME HERFORT.

Il y a encore une grande vérité ; c'est qu'il se trouve plus d'amateurs que de connaisseurs.

MADAME DE MÉRIGNY.

De toute la soirée, je n'aurai pas pu sortir d'un cours de littérature.

M. LIÉVEN.

C'est instructif.

MADAME DE MÉRIGNY.

Oui, on a parlé de tout, excepté de ce que je voulais savoir. Dieu soit loué ! M. de Thémines aura peut-être pitié de moi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE THÉMINES.

MADAME DE MÉRIGNY.

Monsieur de Thémines, je ne vous permets pas

un mot, à moins que ce ne soit sur la représentation de ce soir.

M. DE THÉMINES.

Je sais que vous n'avez pas pu y aller; vous aviez la migraine. J'ai reçu votre invitation comme je partais pour le spectacle.

M. LIÉVEN, à madame de Mérigny.

Eh! Madame, puisque vous vous étiez assurée de lui, qu'est-ce que vous nous demandiez donc? Thémines n'est-il pas le narrateur par excellence!

M. DE THÉMINES.

Si j'avais le talent que vous dites, il ne tiendrait qu'à moi de l'exercer, car je viens d'être témoin d'une scène qui pourra avoir les suites les plus funestes.

M. LIÉVEN.

Qu'est-ce que c'est donc?

M. DE THÉMINES.

C'est que deux hommes peuvent se couper la gorge demain matin.

MADAME DE MÉRIGNY.

A propos de cette pièce?

S[t]-PAUL.

Oh! oh! je commence à croire, comme le disait tout à l'heure M. de Lormon, que ces sortes d'ouvrages ne sont pas sans danger.

M. DE THÉMINES.

Quelles sortes d'ouvrages?

St-PAUL.

Ce que nous venons de voir.

M. DE THÉMINES.

Vous l'avez donc vu?

St-PAUL.

J'y étais.

M. DE THÉMINES.

Dans le corridor des secondes?

St-PAUL.

Non, au balcon.

M. DE THÉMINES.

Il ne s'est rien passé au balcon.

M. LIÉVEN.

Ce qui se passe sur la scène se passe pour toutes les places.

M. DE THÉMINES.

Il est bien question de places.

MADAME DE MÉRIGNY.

Ah! çà, quel jeu jouons-nous?

M. DE THÉMINES.

Je parle de ce qui s'est passé dans le corridor des secondes, d'une dispute.

MADAME DE MÉRIGNY.

Mais encore, à quel sujet?

M. DE THÉMINES.

Vous n'en avez connaissance ni les uns ni les autres ? Oh! bien, asseyez-vous, asseyez-vous. Personne ne peut vous raconter cela comme moi ; je n'en ai rien perdu. (Tout le monde s'assied.)

MADAME HERFORT.

Je ne sais pas comment fait M. de Thémines, mais il est toujours partout où il se passe quelque chose.

M. DE THÉMINES.

J'ai du bonheur. Imaginez-vous que j'étais dans le corridor des secondes, ou des troisièmes; car je crois bien.... enfin, c'est égal; j'étais dans un corridor. Une loge s'ouvre, une dame en sort, jette un petit cri à propos de je ne sais quoi. Une femme qui trouve l'occasion de jeter un petit cri ne la laisse guère échapper, comme vous savez.

MADAME DE MÉRIGNY.

Pas de réflexions.

M. DE MÉRIGNY.

Si fait, si fait, Thémines, ne vous gênez pas.

M. DE THÉMINES.

Un monsieur qui marchait devant moi s'empresse d'offrir la main à cette dame, croyant apparemment qu'elle s'était blessée, ou pour la voir de plus près, ou, ce qui est encore probable, pour essayer si.... dans le fait, je ne sais pas. Au même

moment, un monsieur qui était dans la loge d'où sortait cette dame, et qui, vraisemblablement, était ou un frère, ou un mari, ou quelque chose d'approchant, adresse à l'autre monsieur quelques mots que je n'ai pas entendus, mais qui avaient l'air de signifier : « Monsieur, de quoi vous mêlez-vous ? » L'autre répond à peu près ce qu'il devait répondre, je crois; sur quoi l'autre, qui paraissait un homme sanguin, prend tout à coup la mouche. L'autre, au lieu de s'émouvoir, regarde l'autre avec un grand sang-froid, ce qui ne fait qu'animer l'autre davantage; parce que, il faut tout dire, l'autre avait dans la physionomie quelque chose d'un tant soit peu goguenard. Plus l'autre élevait la voix, plus l'autre mettait de modération dans ses paroles; mais de cette modération, vous savez? La pauvre dame ne savait que devenir. Elle avait beau prier l'autre de se calmer, il n'en faisait rien; l'autre, de son côté, ne voulait pas s'éloigner, de peur d'avoir l'air de fuir devant l'autre. Cela se comprend.

MADAME DE MÉRIGNY, riant de toutes ses forces.

Eh bien! est-ce l'autre qui a cédé?

M. DE THÉMINES.

Il se serait plutôt fait hacher sur la place.

M. LIÉVEN, riant aussi.

C'est donc l'autre?

M. DE THÉMINES.

Non plus. (Tous les personnages éclatent de rire à la fois.) Cela paraît plaisant à entendre raconter; mais quand on en a été témoin !

MADAME DE MÉRIGNY.

Auquel des deux vous intéressiez-vous ?

M. DE THÉMINES.

A l'autre. (Les rires recommencent; M. de Thémines reprend avec humeur.) Sans doute, parce qu'il me paraissait de meilleure compagnie que l'autre : non pas que l'autre fût un homme commun; mais un genre militaire, brusque, de ces gens dont le visage devient tout de suite cramoisi.

St-PAUL.

J'ai un cousin comme cela.

M. LIÉVEN.

Comment ! mauvais cœur, vous avez un cousin comme cela, et vous avez le courage de rire?

St-PAUL.

Je n'ai ri qu'à cause de la ressemblance; mais vous tous, à moins que vous n'ayez des cousins comme le mien, je ne vous comprenais pas.

M. DE MÉRIGNY.

C'est que nous voulions savoir la fin.

M. DE THÉMINES.

Voilà positivement ce que je ne puis pas vous dire. C'est encore un fait singulier.

GATIEN, une serviette sous le bras.

Madame est servie.

M. DE MÉRIGNY.

Eh bien ! mon cher Thémines, vous nous le conterez à table.

M. DE THÉMINES.

Pas à table. Je vous prie, au contraire, qu'il ne soit question de rien devant les domestiques, absolument de rien. Je ne veux pas être cité le moins du monde. Si cette affaire ne s'arrangeait pas, voyez un peu.

M. DE MÉRIGNY.

Je vous comprends. Donnez la main à madame Herfort. (Il offre la sienne à madame de Lormon.)

MADAME DE LORMON, bas à M. de Mérigny.

Que vous êtes frivoles, vous autres Parisiens !

MADAME DE MÉRIGNY, à St-Paul.

Passez, passez, monsieur St-Paul. (St-Paul suit les personnes qui sont entrées dans la salle à manger.)

M. LIÉVEN, à madame de Mérigny.

Vous avez l'air de faire la moue.

MADAME DE MÉRIGNY.

En vérité, je regrette presque mon souper ; il m'aura servi à grand' chose.

M. LIÉVEN.

Vous aurez les journaux.

MADAME DE MÉRIGNY.

Je n'en lis aucun.

M. LIÉVEN.

M. de Mérigny.

MADAME DE MÉRIGNY.

Mon mari est si causeur ! surtout avec moi.

M. LIÉVEN.

On redonnera cette pièce après-demain ; vous la verrez, et vous serez aussi avancée que nous.

MADAME DE MÉRIGNY.

C'est le seul moyen qui me reste. En effet,

POUR SAVOIR, IL FAUT VOIR.

LA BONNE MAMAN,

OU

IL FAUT CASSER LE NOYAU POUR EN AVOIR L'AMANDE.

PERSONNAGES.

MADAME CARRÉ.
MADAME DUBREUIL, fille de madame Carré.
VICTORINE, fille de madame Dubreuil.
M. LE COMTE DU ROSNAY, ami de madame Carré.
LA BARONNE DE CRÉDICOURT.
LE COMTE DE BRETIGNAC.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Dubreuil.

(Le théâtre représente un salon.)

LA BONNE MAMAN.

SCÈNE I.

MADAME CARRÉ, VICTORINE.

MADAME CARRÉ.

Ta mère a donc changé son jour, ma chère Victorine?

VICTORINE.

Non, ma bonne maman; nous recevons toujours le mardi, mais maman vous a priée de venir ce soir.....

MADAME CARRÉ.

Parce que vous avez quelque chose d'extraordinaire; de la musique peut-être? Tout cela est fort joli, mon enfant; mais les grandes réunions commencent terriblement à me fatiguer.

VICTORINE.

Aussi, maman, ne resterez-vous dans le salon que le temps que vous voudrez. Vous savez bien que cette pièce-ci est votre refuge.

MADAME CARRÉ, lui donnant une boîte.

Tiens, petite, vois si ces bracelets sont aussi jolis que ceux dont tu me parlais l'autre jour.

VICTORINE, ouvrant la boîte.

Oh ! vraiment, ils sont bien plus jolis.

MADAME CARRÉ.

Tant mieux. Cela prouve que j'ai encore du goût.

VICTORINE, baisant la main de madame Carré.

Vous savez qu'il est convenu que je ne dois plus vous remercier.

MADAME CARRÉ, embrassant Victorine.

Comme tu voudras.

VICTORINE, baissant la voix.

Bonne maman (elle regarde de tous côtés), j'aurais quelque chose à vous dire; mais c'est que j'ai peur que maman, qui doit avoir fini sa toilette, ne vienne pendant ce temps-là.

MADAME CARRÉ.

Alors dépêche-toi.

VICTORINE.

On doit vous présenter ce soir un monsieur.....

MADAME CARRÉ.

A moi ! Pourquoi faire ?

VICTORINE.

C'est un comte qui me recherche en mariage.

MADAME CARRÉ.

Est-ce que vous avez rompu avec M. Édouard Latour ?

VICTORINE.

Non, ma bonne maman.

MADAME CARRÉ.

Eh bien ?

VICTORINE.

Maman assure que cela ne fait rien et que l'on peut toujours recevoir ce monsieur, pourvu que ce ne soit pas un mardi, parce que M. Édouard vient tous les mardis.

MADAME CARRÉ.

Vraiment, ma chère enfant, ta mère est quelquefois..... Enfin ta mère est ta mère; ce n'est pas cela que je veux dire. Il ne me paraît pourtant pas bien, quand on a accueilli un jeune homme, de chercher à en attirer un autre. Lequel des deux préfères-tu ?

VICTORINE.

Vous sentez bien, ma bonne maman, qu'après la manière dont je vous ai parlé de M. Édouard, je ne pourrais pas vous dire que j'aime mieux monsieur le comte. Je suis seulement fâchée que monsieur le comte, qui jusqu'ici avait refusé tant de mariages, se soit décidé si promptement pour moi.

MADAME CARRÉ, prenant le menton de Victorine.

Je crois sans peine qu'il s'est décidé pour toi;

tu es si gentille! Mais sois sûre qu'il sait aussi que tu seras bien riche un jour.

VICTORINE.

Il paraît que cela lui est égal.

MADAME CARRÉ.

Vous allez donc donner congé à M. Édouard?

VICTORINE.

O Dieu! pauvre M. Édouard!

MADAME CARRÉ.

Il n'y a pas de milieu, ce me semble.

VICTORINE.

Lui qui est si gai, si bon, si aimable; lui qui a tant de confiance en moi! Je ne consentirais jamais à lui faire ce chagrin-là; il serait capable d'en mourir.

MADAME CARRÉ.

Que comptes-tu faire?

VICTORINE.

Je suis encore bien jeune, bonne maman; rien ne presse, on peut voir.

MADAME CARRÉ.

Non, ma bonne amie, on ne peut pas voir; c'est de la coquetterie. De mon temps on n'aurait pas su ce que cela signifiait. Il est vrai que vous vivez dans un autre monde que celui où j'ai été élevée; mais quand il a été convenu que j'épouserais M.

Carré, quoique ce ne fût qu'un marchand de bois, mes parens n'auraient pas retiré leur parole pour un duc et pair.

VICTORINE.

Voici maman. Je vous en prie, ne paraissez instruite de rien.

MADAME CARRÉ.

N'aie pas d'inquiétude.

SCÈNE II.

MADAME CARRÉ, VICTORINE, MADAME DUBREUIL.

MADAME CARRÉ.

Dis-moi donc, ma fille, qu'est-ce que c'est que ce nouveau mariage que tu veux faire faire à Victorine?

MADAME DUBREUIL.

Comment? elle n'a pas pu attendre que je vous en parlasse moi-même?

MADAME CARRÉ.

Ce n'est pas par elle que je le sais. Et puis écoute donc, madame Dubreuil, quand ce serait par elle que je le saurais, ce ne serait pas un crime. Il faut toujours bien que je le sache.

MADAME DUBREUIL.

Oui, maman; mais si elle a commencé par vous donner des préventions?...

MADAME CARRÉ.

Quelles préventions veux-tu qu'elle m'ait données? Je trouve seulement singulier, puisque vous aviez trouvé un petit jeune homme qui était charmant, que vous ne vous en soyez pas tenues là. Après cela je puis me tromper.

MADAME DUBREUIL.

La personne que vous verrez ce soir est dans une position beaucoup plus avantageuse que M. Édouard Delatour. C'est un officier bien né qui va être nommé chef d'escadron au premier jour.

MADAME CARRÉ.

A-t-il de la fortune?

MADAME DUBREUIL.

Maman, ce n'est pas la première question à faire pour une alliance comme celle-là.

MADAME CARRÉ.

Dans toutes les alliances, quand il y a de l'argent d'un côté, il n'est pas mal qu'il y en ait de l'autre, à moins qu'une inclination mutuelle....

MADAME DUBREUIL.

Si vous ne regardez pas comme une valeur un

titre, l'état que Victorine tiendra dans le monde, la facilité d'obtenir des graces....

MADAME CARRÉ.

Tout cela est bel et bon. Aussitôt que Victorine m'a dit que c'était un comte, je me suis douté que c'était à notre fortune qu'on en voulait. D'où le connaissez-vous ?

MADAME DUBREUIL.

Il est déjà venu ici plusieurs fois.

MADAME CARRÉ.

Il faut prendre un parti. Te plaît-il à toi, Victorine ? (Victorine baisse les yeux.) Elle ne dit rien ; tu vois bien qu'il ne lui plaît pas. (A Victorine.) Tu aimes mieux M. Édouard ? (Victorine baisse encore les yeux.) Elle ne répond pas ; c'est clair comme le jour. (A madame Dubreuil.) Ainsi, tu forcerais son choix ; et pourquoi, je te le demande ?

MADAME DUBREUIL.

Mais, maman, je ne veux rien forcer du tout. Les choses n'ont été amenées au point où elles sont qu'après que nous en avons eu causé ensemble, nous deux Victorine ; et vous me voyez tout étonnée du rôle de victime qu'elle cherche à jouer ce soir.

VICTORINE.

La vérité est que je ne croyais pas que cela

irait si vite. Il n'a d'abord été question que du désir que ce monsieur avait de venir ici ; ensuite vous m'avez dit qu'il serait possible qu'il pensât à moi, mais sans m'en demander davantage.

MADAME DUBREUIL.

Je ne m'amuserai pas, vous croyez bien, Victorine, à plaider contre vous devant maman ; mais il est certain que vous avez souri à l'idée de devenir comtesse de Bretignac.

MADAME CARRÉ.

Juste ciel ! je parierais que c'est encore un Gascon. Ils envahiront tout, jusqu'à ma petite-fille.

MADAME DUBREUIL.

Songez, maman, que monsieur de Bretignac dont je vous parle tient réellement à une vraie famille de Gascogne.

MADAME CARRÉ.

Est-ce qu'il y a quelque chose de vrai dans ce pays-là, madame Dubreuil ? Ah ! si ton pauvre père vivait encore et qu'on lui parlât d'avoir un petit-gendre gascon ! Ce n'est pas qu'il ne trouvât les Gascons fort amusans ; mais il n'avait pas la moindre confiance en eux. Malheureusement je tiens de lui pour cela.

MADAME DUBREUIL.

C'est bon pour plaisanter.

MADAME CARRÉ.

Donne-toi au moins le temps de réfléchir.

MADAME DUBREUIL.

Vous aimez beaucoup qu'on réfléchisse.

MADAME CARRÉ.

Tu as peut-être le défaut contraire. Ah çà! nous pourrons parler de ce monsieur *gnàb* devant M. du Rosnay?

MADAME DUBREUIL.

M. du Rosnay est comme de la famille. Donnez-nous donc de ses nouvelles. Comment se porte-t-il?

MADAME CARRÉ, avec intérêt.

Pas bien, cela m'inquiète. Il est pourtant allé dîner aujourd'hui chez un de ses vieux compagnons d'armes, et je viens de lui envoyer ma voiture pour l'amener ici. Il aurait besoin de plus de distraction qu'il n'en prend.

MADAME DUBREUIL.

Il y a long-temps que je suis de cet avis-là.

MADAME CARRÉ.

Sais-tu quelle est sa manie à présent? C'est d'aller loger autre part que dans ma maison. Comme, depuis vingt ans qu'il y est, les loyers sont augmentés, et que je n'ai jamais voulu entendre ce qu'il m'a dit là-dessus, il a chargé son domestique de lui chercher en cachette un autre logement.

VICTORINE.

Quoi! ma bonne maman, M. du Rosnay quitterait votre maison?

MADAME CARRÉ.

Ah! ah! ma chère enfant, il y a des petites délicatesses de fortune, de fierté.... C'est un si digne, un si brave homme!

MADAME DUBREUIL.

M. du Rosnay d'un côté, ma mère de l'autre! vous mourriez tous les deux.

MADAME CARRÉ.

Il serait bien avancé dans une maison étrangère. Quoique son domestique soit dans mes intérêts, on ne se fait pas une idée de tout ce qu'il faut inventer pour le tromper, tant il craint d'avoir des obligations à qui que ce soit. Je l'ai pourtant apprivoisé depuis quelque temps avec M. Dutheil, mon médecin; il consent à lui parler un peu de sa santé. Mais que de peines pour en venir là!

MADAME DUBREUIL.

A-t-on enfin augmenté sa pension de retraite?

MADAME CARRÉ.

Oh bien oui! Tu connais M. du Rosnay, jamais il ne saura faire de démarches pour lui.

MADAME DUBREUIL.

Il doit être cependant serré de près dans sa fortune.

MADAME CARRÉ.

Il ne s'en doute pas. C'est mon secret.

SCENE III.

MADAME CARRÉ, MADAME DUBREUIL, VICTORINE, M. DU ROSNAY.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte du Rosnay.

(Il sort.)

M. DU ROSNAY.

Bonsoir, Mesdames. Bonsoir, mademoiselle Victorine.

MADAME CARRÉ.

Regardez-moi donc, monsieur du Rosnay. Il me semble que vous êtes bien rouge.

M. DU ROSNAY, à madame Dubreuil.

Est-ce que je suis rouge?

MADAME DUBREUIL.

Mais non, maman.

MADAME CARRÉ.

Vous avez peut-être eu trop chaud chez M. de Mordon?

M. DU ROSNAY.

On a eu soin de moi comme si vous eussiez été

là. Que c'est bon de vieux amis, madame Carré!

MADAME CARRÉ.

A qui le dites-vous, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY.

Nous avons ri comme des jeunes gens.

MADAME CARRÉ, d'un air de satisfaction.

C'est vrai que je vous trouve bon visage. De quoi donc avez-vous ri?

VICTORINE, avançant un siège.

Monsieur du Rosnay, voici un fauteuil.

M. DU ROSNAY.

Ah çà, mademoiselle Victorine, est-ce que vous allez recommencer votre bonne maman et me gâter comme elle le fait?

MADAME CARRÉ.

Effectivement vous êtes bien facile à gâter. Asseyez-vous, asseyez-vous.

M. DU ROSNAY.

De grace, laissez-moi comme je suis.

MADAME CARRÉ.

C'est que j'ai à vous consulter, et je voudrais vous voir à votre aise. Supposons, monsieur du Rosnay, qu'une dame qui a une fille à marier ait trouvé pour Victorine.....

(Tout le monde rit.)

MADAME DUBREUIL.

Maman ne sait pas supposer.

MADAME CARRÉ.

C'est vrai. Je suis plus libre quand je dis les choses comme elles sont. J'avoue que j'aime M. Édouard, et que je serais fâchée qu'on le sacrifiât pour M. de Bretignac, que je n'ai jamais vu. Et vous, monsieur du Rosnay ?

M. DU ROSNAY.

Je ne suis pas encore très au fait.

MADAME DUBREUIL.

Il doit venir ce soir ici un jeune homme qui se nomme le comte de Bretignac. Il est possible qu'il ait des vues sur Victorine, nous n'en savons rien... Mais comme on ne peut pas compter sur M. Édouard Delatour avant que son père, qui avait pris des engagemens dans une autre famille, ait trouvé moyen de les rompre.....

VICTORINE.

Je crois bien qu'ils doivent être rompus à l'heure qu'il est maman.

MADAME CARRÉ.

Tu vois, cette petite est plus au courant que toi. M. Delatour le père a connu M. Carré; il sait que c'était une des plus belles réputations dans le commerce des bois...

MADAME DUBREUIL.

Maman, ne parlez pas si souvent de votre commerce.

MADAME CARRÉ.

Laisse-m'en parler au moins devant M. du Rosnay. Il n'y a pas non plus de quoi être si honteuse d'avoir fait un commerce qui nous a valu quarante mille livres de rentes. Voilà ce que je crains : si ta fille épousait M. de Bretignac et qu'elle devînt comtesse, ce serait encore pis, je n'oserais plus dire un mot. Qui donc vous a mis dans la tête votre M. de Bretignac?

MADAME DUBREUIL.

Sa famille est de la connaissance de madame de Crédicourt.

MADAME CARRÉ.

Il ne manquait plus que cela. Monsieur du Rosnay, vous ne venez pas assez souvent ici pour avoir rencontré madame de Crédicourt, j'en suis fâchée; vous m'auriez dit ce que vous en pensiez. Quant à moi, elle ne me plaît guère.

MADAME DUBREUIL.

Vous ne pourriez pas dire pourquoi, maman.

MADAME CARRÉ.

Tu as raison; mais on a un instinct qui fait qu'on se sent de l'éloignement pour certaines personnes.

Madame de Crédicourt est trop légère pour son âge.

MADAME DUBREUIL, en riant.

Je n'ai jamais vu maman aussi frondeuse qu'aujourd'hui.

M. DU ROSNAY.

Allons, allons, madame Carré, vous me reprochez quelquefois d'être maussade.

MADAME CARRÉ, à M. du Rosnay et à madame Dubreuil, tandis que Victorine s'arrange devant une glace.

Je ne suis pas maussade. Si je pouvais croire que M. de Bretignac fût véritablement amoureux de Victorine...

MADAME DUBREUIL.

C'est une chose à peu près sûre.

MADAME CARRÉ.

Il faudrait encore que Victorine n'eût pas d'éloignement pour lui.

MADAME DUBREUIL, lui montrant Victorine, qui est toujours devant la glace.

Regardez-la donc. Pour qui prend-elle tant de soin ?

MADAME CARRÉ.

Pauvre petite! c'est tout naturel. Une entrevue a beau déplaire, on ne veut pas faire peur.

UN DOMESTIQUE, à madame Dubreuil.

Madame, voici plusieurs personnes qui arrivent.

(Il sort.)

MADAME DUBREUIL.

Maman, vous permettez que je vous laisse dans votre salon? (*A Victorine.*) Avez-vous fini, Victorine? Venez avec moi.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ.

Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY.

Je pense que vous vous tourmentez trop.

MADAME CARRÉ.

Mais cependant quand je vois ma fille sur le chemin de ressembler à madame Abraham de *l'Ecole des Bourgeois*, et toute prête à donner Victorine à un comte qui n'a rien, sur la recommandation de madame de Crédicourt qui est une singulière caution, ce n'est pas agréable.

M. DU ROSNAY.

Alors expliquez-vous avec madame Dubreuil; dites-lui que ce mariage ne vous convient pas.

MADAME CARRÉ.

Vous savez le mal que nous nous sommes donné, M. Carré et moi, pour amasser notre fortune;

n'est-il pas cruel de penser qu'elle ne servira qu'à enrichir des petits Bretignac, qui ne sauront seulement pas où était situé notre chantier.

M. DU ROSNAY.

Vous voyez de trop loin. Quand on fait sa fortune, est-ce bien à ses arrière-petits-enfans que l'on pense?

MADAME CARRÉ.

A la bonne heure; mais je suis certaine que M. Édouard ne rougirait pas de nous; au lieu que votre comte de Bretignac, qui est accoutumé à vivre de l'air du temps, ça doit mépriser le travail et ceux qui ont travaillé.

M. DU ROSNAY.

Je vous le répète, refusez votre consentement.

MADAME CARRÉ.

Oui; et puis ce mariage avec M. Édouard n'a qu'à mal tourner, j'en serai responsable.

M. DU ROSNAY.

Pour n'être responsable de rien, ne vous mêlez de rien.

MADAME CARRÉ.

On peut bien demander des conseils.

M. DU ROSNAY.

Sans doute; mais je voudrais avant tout vous voir plus tranquille. Vous voulez arranger un ave-

nir à perte de vue; cela n'est pas raisonnable. Votre fortune vous a déjà servi à marier madame votre fille d'une manière avantageuse; elle aidera encore à l'établissement de mademoiselle Victorine. Voilà une fortune qui vous aura servi à tout ce qu'elle pouvait vous servir. Le reste n'est que du tourment en pure perte.

MADAME CARRÉ.

Je me tais, je me tais; vous m'accuseriez de trop de prévoyance, et vous blâmeriez encore ce que je pourrais vous dire. Laissons aller les choses; Victorine en décidera. Vous ne m'en voulez plus?

M. DU ROSNAY.

De quoi vous en voudrais-je, mon Dieu?

SCÈNE V.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY, MADAME DE CRÉDICOURT.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Puisque madame Carré ne veut pas paraître dans le salon, il faut bien venir la chercher ici.

MADAME CARRÉ.

Monsieur du Rosnay, Madame est madame de Crédicourt.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Monsieur s'appelle du Rosnay? Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Du Rosnay! Eh! mon Dieu, c'était le nom d'une de mes amies intimes à Bruxelles. (*Madame Carré tousse pour couvrir la voix de madame de Crédicourt, qui n'y fait pas attention.*) Une petite femme charmante, qui nous donnait des soupers délicieux.

(*M. du Rosnay montre une très-grande impatience.*)

MADAME CARRÉ.

Madame la baronne, il fait bien humide ce soir.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Très-humide. Cette petite madame du Rosnay... (*M. du Rosnay sort après avoir fait un geste d'impatience.*) Qu'est-ce donc qu'il a ce monsieur?

MADAME CARRÉ, *avec émotion.*

C'est de sa femme que vous parliez.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Ah! c'est drôle.

MADAME CARRÉ.

Une femme qu'il idolâtrait. Il n'a émigré qu'à cause d'elle, parce qu'elle voulait à toute force émigrer.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Je me rappelle. Il y avait un chevalier d'Espérat qui avait émigré aussi à la même époque.

(*Elle rit.*)

MADAME CARRÉ.

Ce qui vous paraît si gai a fait le malheur de sa vie. C'est ce qui l'a engagé à passer en Russie, où il est resté jusqu'à ce qu'il ait pu revenir en France.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Pauvre homme! Mais quelle folie aussi de s'aviser d'être jaloux de sa femme dans un temps où rien ne vous y obligeait. C'est donc un original?

MADAME CARRÉ.

Madame, je vous demande la permission d'aller voir ce qu'il est devenu. Je le connais; il serait possible que le peu de mots que vous avez prononcés devant lui eussent fait beaucoup de mal.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Après plus de trente ans! (*Elle va au fond du théâtre.*) Tranquillisez-vous, Madame; je le vois établi sur un bon canapé, où il peut se livrer en pleine liberté à toute l'amertume de ses regrets. Parlons de quelque chose de plus nouveau. Madame Dubreuil a dû vous instruire de nos projets pour Victorine.

MADAME CARRÉ, *d'un air de distraction.*

Madame, cela ne me regarde pas.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Depuis quand le mariage d'une petite-fille ne

regarde-t-il plus sa grand'mère? Dites plutôt que vous pencheriez pour M. Édouard Delatour. Je le sais ; et vraiment, madame Carré, il y a assez d'argent dans votre famille pour que vous cherchiez à présent à y faire entrer quelque chose de mieux.

MADAME CARRÉ.

Qu'est-ce qu'il y a de mieux, Madame, qu'une fortune bien acquise ?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Un titre.

MADAME CARRÉ.

Un titre! quelle plaisanterie! Un titre est joli pour se faire annoncer dans un salon ; mais, passé cela, je n'y vois pas d'autre avantage.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Cependant, pour les personnes raisonnables, un sang transmis pur et sans tache depuis plusieurs générations....

MADAME CARRÉ.

Par des Lucrèces, n'est-il pas vrai? Et encore, voyez ce qui est arrivé à Lucrèce. Entre femmes, tenez, il ne faut pas parler de cela, madame de Crédicourt. D'ailleurs, si vous mettez tant de prix à l'illustration de M. de Bretignac, pourquoi voulez-vous le marier à la petite-fille d'anciens marchands de bois?

MADAME DE CRÉDICOURT.

C'est vous qui savez que vous avez été marchande de bois. Qui est-ce qui se le rappelle? Vous avez quarante mille livres de rentes, il n'y a rien de plus noble. Madame votre fille est veuve d'un magistrat; je ne connais personne qu'on puisse comparer à Victorine pour les graces et le caractère. Qu'y a-t-il donc de si étonnant à ce que M. le comte de Bretignac en soit devenu éperdument amoureux?

MADAME CARRÉ.

Malgré mon âge, ce mot d'amour me fait encore sourire. Vous me répondez que M. de Bretignac est réellement amoureux?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous croyez bien que je m'y connais.

MADAME CARRÉ.

Oh! oui, oui.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Eh bien! madame Carré, si vous voulez le bonheur de votre petite-fille, vous ne pouvez pas mieux choisir. J'ai vu Alfred venir au monde. Sa grand'mère, madame du Rosnay et moi en émigration, nous étions les trois inséparables. Comment donc, on nous appelait les trois Graces. C'était un temps affreux; c'est souvent celui que je regrette le plus.

MADAME CARRÉ.

A-t-il encore un père, une mère?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Personne que des cousins, des alliés.

MADAME CARRÉ.

Et sa fortune?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Rien. Son grade, des espérances.

SCENE VI

MADAME CARRÉ, MADAME DE CRÉDICOURT, MADAME DUBREUIL, M. DE BRETIGNAC, VICTORINE.

MADAME DUBREUIL.

Maman, je vous présente M. le comte de Bretignac.

(Madame Carré et M. de Bretignac se saluent.)

MADAME CARRÉ, à madame Dubreuil.

Ma bonne amie, que fait M. du Rosnay?

MADAME DUBREUIL.

Il cause avec différentes personnes, maman.

MADAME CARRÉ.

Il cause; ah! tant mieux.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Monsieur le comte, ne m'avez-vous pas dit que

vous aviez rencontré ces jours derniers quelqu'un qui vous avait parlé de madame Carré?

M. DE BRETIGNAC.

C'est madame la marquise de Valigny.

MADAME CARRÉ.

Je suis très-reconnaissante de son souvenir. C'est une des personnes à qui mon mari aimait le mieux avoir affaire. A-t-elle toujours ses beaux bois du Morvand?

M. DE BRETIGNAC.

Je ne pourrais pas vous le dire, madame.

MADAME CARRÉ.

Pendant vingt ans, M. Carré en a acheté presque toutes les coupes.

MADAME DUBREUIL, riant d'un air contraint.

Vous saurez, monsieur de Bretignac, que maman est très-fière d'avoir été marchande de bois.

MADAME CARRÉ.

Il faut bien être fier de quelque chose. D'ailleurs, ma fille, entre madame de Valigny et nous, c'était elle qui était la marchande.

M. DE BRETIGNAC.

Madame a raison. Le commerce des bois doit être.....

MADAME CARRÉ.

Fort désagréable, Monsieur, surtout dans les

commencemens, quand on veut tout voir par soi-même et qu'on reste depuis huit heures du matin jusqu'à la chute du jour...

MADAME DUBREUIL.

Maman, ce sont des détails...

M. DE BRETIGNAC.

Qui sont très-intéressans pour moi, je vous assure.

MADAME CARRÉ.

Non, ce n'est pas fort intéressant; mais, quand on ne se connaît pas, c'est une conversation comme une autre.

MADAME DUBREUIL.

Maman, monsieur le comte m'a priée de vous demander pour lui la permission de vous rendre une visite.

MADAME CARRÉ, *avec embarras.*

Monsieur, assurément... Est-ce que M. du Rosnay ne viendra pas par ici, madame Dubreuil?

MADAME DUBREUIL, *bas à sa mère.*

Maman, vous n'avez pas besoin de M. du Rosnay pour répondre à monsieur le comte.

MADAME CARRÉ.

Madame de Valigny doit avoir une fille mariée, ce me semble, une demoiselle Clara? A-t-elle fait un bon mariage?

M. DE BRETIGNAC.

Vous avez une mémoire excellente, Madame. Quoique fort riche, elle a épousé un homme sans fortune.

MADAME CARRÉ.

C'est extraordinaire. Madame de Valigny est pourtant une personne raisonnable.

(Madame Dubreuil tire madame Carré par sa robe d'un côté, Victorine la tire de l'autre.)

MADAME DE CRÉDICOURT.

Et c'est parce qu'elle est raisonnable qu'elle n'a pas voulu faire le malheur de sa fille, qui aimait beaucoup le jeune homme qu'elle a épousé.

MADAME CARRÉ.

Il faut que je parle à Victorine.

(Elle attire Victorine à un coin du théâtre.)

MADAME DUBREUIL, bas à M. de Bretignac.

Maman n'y entend pas plus de finesse, il faut vous y accoutumer.

MADAME CARRÉ, à Victorine.

Tu me fais faire le plus sot métier du monde. Je ne veux pas m'engager que tu ne m'aies dit ton dernier mot. Qu'en penses-tu?

VICTORINE.

Dame! maman, ne vous paraît-il pas aimable?

MADAME CARRÉ.

Il faudrait qu'il fût bien maladroit pour ne pas

le paraître au moins aujourd'hui. Mais enfin renonces-tu à M. Édouard?

VICTORINE.

Bonne maman, que feriez-vous à ma place?

MADAME CARRÉ.

C'est impatientant, ma chère amie. J'ai peur que tu ne sois indécise comme moi, et légère comme ta mère. (Haut.) Je vais au salon.

SCENE VII.

Mme DUBREUIL, Mme DE CRÉDICOURT, M. DE BRETIGNAC, VICTORINE.

M. DE BRETIGNAC, à madame Dubreuil.

Madame votre mère ne me voit pas d'un œil favorable.

MADAME DUBREUIL.

Que cela ne vous effarouche pas, monsieur le comte.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Elle nous a quittés sans doute pour aller consulter son oracle. Cet ascendant de M. du Rosnay sur elle me paraît une chose bien singulière. (En riant.) Si Victorine n'était pas là, je vous ferais une question.

MADAME DUBREUIL, *très-sérieusement.*

Ma mère a transporté à M. du Rosnay tout le respect qu'elle avait pour mon père, dont il était le meilleur et le plus ancien ami.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Prenez donc garde que je ne blâme jamais rien. D'ailleurs, à l'âge qu'ils ont! Mais M. du Rosnay a été militaire puisqu'il a servi en Russie, pourquoi n'est-il pas employé quelque part? ça ferait encore un excellent lieutenant de roi.

M. DE BRETIGNAC.

Il est certain qu'après les espérances flatteuses que madame a bien voulu me permettre, il est cruel de voir mon bonheur à la merci d'une influence étrangère. Je suis dans une position fort délicate. Les ménagemens que demandent les convenances vis-à-vis de madame Carré, pour les personnes qui ne me connaissent pas, auront l'air d'être dictés par l'intérêt.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Quelle folie! qui est-ce qui pourrait penser cela?

M. DE BRETIGNAC.

Je puis affirmer cependant que si, en renonçant à tout ce qu'elle aurait l'intention de faire

pour mademoiselle Victorine, j'étais sûr d'obtenir son consentement.....

MADAME DUBREUIL.

Mais non, mais non. Ma mère ne permettra jamais qu'on marie sa petite-fille sans lui faire des avantages; M. du Rosnay serait le premier à s'y opposer. Elle s'était accoutumée à d'autres idées; il faut lui laisser le temps d'en adopter de nouvelles; elle les adoptera.

M. DE BRETIGNAC.

Vous sentez bien, Madame, que, n'ayant pas de fortune positive, je dois craindre toutes les interprétations. A peine osé-je parler des sentimens que m'a inspirés mademoiselle votre fille. Je ne me fais pas meilleur qu'un autre. Peut-être si j'apprenais qu'un officier qui n'a qu'un nom et son grade recherche en mariage une jeune personne d'une famille riche, et qu'on me dît qu'il ne la recherche que parce qu'il la trouve adorable, je ne pourrais pas m'empêcher de sourire. Pourquoi ne craindrais-je pas que le monde eût la même pensée à mon égard?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous êtes d'une ingénuité puérile, mon cher comte. Il ne faut pas jouer son bonheur sur ce qu'on dira ou ce qu'on ne dira pas.

M. DE BRETIGNAC.

Je le sais bien, et pourtant cela m'a toujours gêné dans le peu de conversations que j'ai eues avec mademoiselle Victorine. Elle ne peut pas se douter du charme que je trouve en elle; elle a pu croire que je ne rendais pas assez de justice au naturel et à la délicatesse de son esprit; que sa beauté me paraissait vulgaire. Pourquoi? parce qu'une maudite barrière d'argent se trouvait entre nous deux.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Que ce langage est vrai!

M. DE BRETIGNAC.

Je suppose même que mademoiselle Victorine ne m'eût pas inspiré des sentimens aussi vifs que ceux que j'éprouve pour elle, je vous demande pardon, Mademoiselle, de parler ainsi devant vous (c'est la première fois); ne serait-ce pas encore le comble de la félicité pour moi que de devenir le fils d'une personne aussi distinguée que madame Dubreuil? Je n'ai jamais eu de famille; c'est tout au plus si j'ai connu ma mère.... et j'en retrouverais une telle que mon cœur l'a rêvée tant de fois.....

MADAME DUBREUIL, avec affection.

Monsieur de Bretignac, il faut que vous alliez parler vous-même à M. du Rosnay.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous connaissez tant de monde au ministère de la guerre ; faites-lui des offres de service.

MADAME DUBREUIL.

Il a une pension qu'on devait augmenter.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Promettez-lui de la faire doubler, de la faire quadrupler; que nous importe?

M. DE BRETIGNAC.

Il est peut-être désintéressé.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Qui est-ce qui est désintéressé? (M. de Bretignac lui fait un signe; elle s'approche de lui.) Elles n'ont pas fait attention.

MADAME DUBREUIL, à M. de Bretignac.

Plus j'y pense et plus je trouve essentiel que vous voyiez M. du Rosnay. Je vais vous le présenter.

M. DE BRETIGNAC.

Je ferai là-dessus tout ce qui vous plaira.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Puis-je garder la petite comtesse?

MADAME DUBREUIL.

Mais certainement.

(Elle sort avec M. de Bretignac.)

SCENE VIII.

MADAME DE CRÉDICOURT, VICTORINE.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Ce pauvre comte est bien tourmenté.

VICTORINE.

Et moi aussi.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous l'aimez donc un peu?

VICTORINE.

Ce n'est pas cela; mais je ne croyais pas que ce mariage dût se décider ce soir.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Tant mieux, si cela se peut. (Victorine soupire.) Je n'ai pas encore pu vous deviner, ma chère enfant. Avez-vous besoin de conseils comme votre grand'maman? Prenez-moi pour votre M. du Rosnay, donnez-moi votre confiance, vous verrez que vous vous en trouverez bien.

VICTORINE.

Aller si vite lorsque le père de M. Édouard rompt des engagemens qu'il avait contractés pour son fils. On aurait dû au moins le prévenir.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Il recevra un billet de part comme les autres.

(Victorine la regarde avec un léger frémissement.) Ne faut-il pas aussi lui demander son consentement? Je sais bien qu'en prolongeant cette incertitude, vous pourriez avoir encore quelques soirées agréables. Tenir des rivaux en présence, c'est assez amusant; mais où cela vous mènerait-il? Il faudrait toujours en finir. Sachez prendre une résolution une fois pour toutes. Je ne vois pas ce qu'il y a de si tentant à s'appeler madame Delatour. Il me semble qu'il faut être grosse et commune pour s'appeler madame Delatour.

VICTORINE.

La mère de M. Édouard, qui s'appelle madame Delatour, est mince et a l'air très-distingué.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Épousez M. Édouard. Il est certain qu'il mettra bien de l'argent par-dessus celui que vous lui aurez apporté; vous aurez des voitures, des chevaux; vous pourrez vous faire faire des toilettes bien chères pour aller où tout le monde va; mais la cour deviendra un pays étranger pour vous. Le salon de madame votre mère est rempli ce soir de tous les nôtres; est-ce que cela ne vous paraît pas mieux que la société que vous recevez d'habitude?

VICTORINE.

Comme je n'y suis pas encore faite....

MADAME DE CRÉDICOURT.

Vous vous y ferez bien vite, comme on se fait à tout ce qui est bon. Vous êtes née comtesse; n'allez pas contre le vœu de la nature. Un habit de cour vous siéra à merveille. Je voudrais déjà être au jour de votre présentation, vous voir avec du rouge, beaucoup de rouge.

VICTORINE.

C'est bien laid.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Il faut cela, c'est l'étiquette. Vous aurez les diamans de madame votre mère.

VICTORINE.

Ma bonne maman m'a aussi promis les siens.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Monsieur le comte ne manquera pas d'en mettre dans votre corbeille. Ce sera quelque chose d'assez rare qu'une femme présentée sans avoir fait d'emprunt, rien qu'avec des diamans de famille.

VICTORINE, soupirant.

Oui.... mais....

MADAME DE CRÉDICOURT.

Expliquez-vous. Je ne sais pas deviner. Qu'y a-t-il encore de nouveau?

VICTORINE, avec explosion.

Tenez, Madame, si M. Édouard était comte, je ne désirerais plus rien au monde.

MADAME DE CRÉDICOURT.

C'est pitoyable, mon enfant, il faut que je vous le dise. Comment! vous nous laissez convoquer le ban et l'arrière-ban des personnes les plus recommandables, sans vous soucier de l'esclandre que cela peut causer!

VICTORINE, piquée.

Ces personnes seraient encore plus recommandables qu'elles ne le sont, je ne vois pas ce qui pourrait les compromettre d'être venues chez ma mère.

MADAME DE CRÉDICOURT, d'un ton patelin.

Réfléchissez donc qu'elles n'y sont venues qu'à cause de ce mariage.

VICTORINE.

Si l'on a cru m'engager par là, on a eu grand tort. Nous n'avions pas encore parlé, puisque même ma bonne maman n'a rien su que ce soir. On n'avait qu'à imiter notre discrétion.

MADAME DE CRÉDICOURT, lui prenant la main.

Je crois qu'elle se fâcherait.

VICTORINE.

Ce serait avoir une singulière idée de nous que

de penser que nous nous trouvons très-honorées d'avoir reçu telle ou telle personne plutôt que telle ou telle autre.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Qui vous parle d'être très-honorée, ma chère amie?

VICTORINE.

Certainement je n'entrerai jamais par grace dans aucune famille.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Voilà sa petite tête aux champs. Au surplus, j'aime assez qu'on prenne les choses de travers, cela prouve de l'imagination. Où voit-elle que nous croirions lui faire grace, quand au contraire nous n'éprouvons pour elle que de la reconnaissance? Oui, de la reconnaissance. Depuis le temps que nous désirons marier M. de Bretignac sans avoir pu fixer son choix sur aucun des partis que nous lui avons offerts, nous sommes dans le ravissement de ce que l'amour enfin a triomphé de lui.

VICTORINE, secouant la tête.

L'amour!

MADAME DE CRÉDICOURT.

Oh! pour cela, il n'y a pas à en douter, c'est de l'amour et du véritable amour. Si vous éprouviez pour lui ce que vous croyez éprouver pour un au-

tre, vous ne vous y tromperiez pas. Je suis sa confidente, et je puis vous affirmer qu'il en perd la tête. Il y a bien aussi de la vanité dans tout cela. Comme depuis un temps immémorial les comtesses de Bretignac ont toujours passé pour des modèles de perfection, il a à cœur de soutenir cette gloire de famille.

VICTORINE, souriant.

Quelle flatterie!

MADAME DE CRÉDICOURT.

C'est la vérité. Dans une grande partie de la Gascogne c'est encore un dicton reçu en parlant d'une femme qu'on veut faire valoir : « Elle a la grace des dames de Bretignac. »

VICTORINE.

Vous aimez donc beaucoup monsieur le comte, Madame, que vous le défendez avec tant de chaleur ?

MADAME DE CRÉDICOURT.

Je ne le défends pas, il n'a pas besoin d'être défendu ; mais je vous vois hésiter, et cela me fait de la peine. Vous avez assez d'esprit pour qu'on puisse vous parler raison ; mettez-vous bien dans la tête que le mariage ne se compose que de deux choses, l'amour d'abord, ensuite l'estime. Eh bien ! qu'est-ce donc ? Quand on aime un peu moins long-

temps, on estime un peu plus vite, voilà tout. J'ai estimé M. de Crédicourt presque aussitôt mon mariage ; je ne m'en suis pas plus mal trouvée.

VICTORINE.

Voici ma bonne maman avec M. du Rosnay; ils vont me faire des questions. Rentrons au salon, Madame.

MADAME DE CRÉDICOURT.

Rentrons au salon.

(Elle sort avec Victorine après avoir salué madame Carré et M. du Rosnay.)

SCENE IX.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ.

Madame de Crédicourt obsède cette pauvre enfant.

M. DU ROSNAY.

Me voilà ici; que voulez-vous me dire?

MADAME CARRÉ.

J'ai cru voir que vous ne vous amusiez pas des conversations que l'on vous tenait, et j'ai voulu vous en débarrasser.

M. DU ROSNAY.

Vraiment, madame Carré, j'en suis très-recon-

naissant; mais vous vous occupez trop de moi.

MADAME CARRÉ.

Me suis-je trompée? Vous n'êtes pas fort, monsieur du Rosnay, vous avez besoin de ménagement. Je me suis déjà repentie vingt fois de vous avoir fait venir à cette soirée. N'est-ce pas qu'on vous impatientait?

M. DU ROSNAY, riant malgré lui.

Vous êtes bien la femme la plus....

MADAME CARRÉ.

Dites tout ce que vous voudrez, ça m'est égal. Eh! mon Dieu, monsieur du Rosnay, on est trop heureux à notre âge d'avoir quelqu'un qui s'intéresse à nous. Pour peu que j'aie la moindre chose, vous faites une belle figure aussi. Ce pauvre M. Carré s'y entendait mieux que moi; il ne vous tourmentait pas tant; mais chacun a sa manière.

M. DU ROSNAY.

On ne peut pas se fâcher contre vous.

MADAME CARRÉ.

Qu'est-ce qu'ils vous disaient donc?

M. DU ROSNAY.

Je vous conterai cela.

MADAME CARRÉ.

Le salon de ma fille a l'air d'une invasion d'étrangers; des comtes, des marquis, des baronnes,

des vicomtesses.... Elle doit être enchantée, elle a toujours visé à cela.

M. DU ROSNAY.

Il faut la laisser faire.

MADAME CARRÉ.

Oui; mais c'est que je crains qu'elle n'en soit déjà aux confidences avec tous ces nouveau-venus.

M. DU ROSNAY.

J'ai cru m'en apercevoir aussi à quelques petites choses.

MADAME CARRÉ.

Quand je vous le disais. Je parie que c'est cela qui vous aura contrarié. Madame Dubreuil a tout plein d'esprit, mais elle est parfois un peu inconséquente. Un mot jeté en l'air ne lui paraît souvent qu'une gentillesse. Pour ces gens-là qui doivent être aux écoutes par intérêt pour leur M. de Bretignac, on devrait prendre garde à tout.

M. DU ROSNAY.

Ils sont venus me dire que je ne devais pas avoir de quoi vivre.

MADAME CARRÉ.

En vérité!

M. DU ROSNAY.

A peu près. Ils veulent me faire rentrer en activité, à mon âge! Ils veulent faire augmenter ma pension.

MADAME CARRÉ.

Vous avez dû rire. Vous m'avez répété tant de fois que, pour les gens de cour, puiser partout où il y a à prendre leur paraissait une chose si naturelle ! Ils vous parlaient comme ils se parlent entre eux.

M. DU ROSNAY.

Je ne veux pas passer pour un homme à plaindre ; c'est une fausseté, je ne le suis pas. Vous savez mieux que personne que je ne me prive de rien.

MADAME CARRÉ.

Vous avez tant d'ordre !

M. DU ROSNAY.

C'est qu'au contraire je n'en ai pas.

MADAME CARRÉ.

Georges en a pour vous, cela revient au même.

M. DU ROSNAY.

Il est sûr que mon bon Georges est une providence. Je ne devine rien à sa manière d'administrer mes finances ; il trouve moyen de faire face à tout. Vous ne m'en avez jamais paru assez surprise.

MADAME CARRÉ.

Laissons cela. De quoi allez-vous vous embarrasser? Vous avez remarqué sans doute une vieille

dame, presque aussi vieille que nous, qui est si singulièrement mise.

M. DU ROSNAY.

C'est la marquise de Verfeuil.

MADAME CARRÉ.

Eh bien ! cette marquise de Verfeuil s'était imaginée triompher de moi. « Qu'est-ce donc, ma bonne madame Carré ? m'a-t-elle dit en m'abordant de l'air d'une reine qui veut bien s'humaniser ; on prétend que vous ne nous aimez pas ? » Je l'ai regardée comme vous savez que je regarde quelquefois. « Madame Carré, a-t-elle repris alors d'un ton beaucoup plus convenable, est-il vrai que vous n'aimiez pas la noblesse ? — Moi, Madame ! Qui est-ce qui peut dire cela ? Il y a plus de quarante ans que je suis liée avec M. le comte du Rosnay, dont assurément la noblesse en vaut bien une autre. — Sans contredit ; mais M. du Rosnay passe pour être un tant soit peu philosophe. — Philosophe ! » Je l'ai laissée là.

M. DU ROSNAY.

C'est brusque.

MADAME CARRÉ.

Vous appeler philosophe !

M. DU ROSNAY.

Ce n'est point une injure.

MADAME CARRÉ.

Cela n'empêche pas que je voudrais que tout le monde vous ressemblât; la France serait bien plus tranquille.

M. DU ROSNAY.

Je vois que nous allons tomber dans la politique.

MADAME CARRÉ.

Non, monsieur du Rosnay; mais je ne puis pas vous cacher que je suis contrariée de tout ce qui se passe ici. Ma petite Victorine, que l'on éblouit comme un pauvre oiseau qu'on veut faire tomber dans un filet; sa mère, qui devrait avoir plus d'expérience et qui se livre elle-même avec un abandon inconcevable; ce mariage que je vois s'avancer, s'avancer....

SCÈNE X.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY, VICTORINE.

VICTORINE accourt d'un air très-ému et remet une lettre à madame Carré.

Bonne maman, une lettre qu'on vient de me donner de la part de M. Édouard. C'est la première que je reçois de lui, je n'ai pas osé l'ouvrir, et je vous l'apporte.

MADAME CARRÉ.

Bonté divine! comme te voilà, mon enfant! Calme-toi donc. Que crois-tu qu'il y ait dans cette lettre?

VICTORINE.

Je n'en sais rien, bonne maman; mais j'ai peur qu'il ne se doute de toutes nos folies.

(Elle s'assied en pleurant.)

MADAME CARRÉ.

Ne pleure pas; nous allons voir. Tu l'aimes donc encore?

VICTORINE.

Oh! ma bonne maman, délivrez-moi de M. de Bretignac; c'est tout ce que je demande.

MADAME CARRÉ.

Pourquoi ne t'es-tu pas expliquée tantôt?

VICTORINE.

C'est vrai. M. Édouard doit être bien mécontent.

MADAME CARRÉ.

S'il faut être témoin que tu n'as jamais hésité entre lui et M. de Bretignac, j'en suis témoin.

VICTORINE, l'embrassant.

Ma bonne maman, que vous êtes indulgente!

MADAME CARRÉ.

Pourvu que tu ne changes plus.

VICTORINE, avec une émotion toujours croissante.

Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir; mes réflexions sont trop bien faites. J'ai profité d'un instant où ils m'ont laissée libre, pour m'asseoir seule dans un coin du salon. Là, j'ai fermé les yeux, et je me suis vue comtesse avec un habit de cour, beaucoup de rouge, des diamans; j'étais nommée quêteuse; un duc me donnait la main; mon nom était mis dans les journaux. Tous ces messieurs et toutes ces dames que M. de Bretignac et madame de Crédicourt nous ont amenés m'accablaient de ces complimens à bout portant dont ils m'ont donné ce soir un échantillon, et cependant je pleurais.

MADAME CARRÉ.

Tu pleurais!

VICTORINE.

Je pensais que tout cela n'était que de la vanité; qu'il faudrait pour ainsi dire renoncer à vous, à maman....

MADAME CARRÉ.

Et puis à M. Édouard.

VICTORINE.

Et puis à M. Édouard. Que des complimens, des flatteries n'étaient pas de l'amitié, de la confiance; que ma vie n'allait plus dater que du jour

de mon mariage; que tous nos parens, qui ont toujours été si bons pour moi, que M. du Rosnay surtout, ne me regarderaient peut-être que comme une idiote qui s'était laissé prendre à un sot orgueil, et qui méritait d'en être punie; que si j'étais malheureuse personne ne me plaindrait...

MADAME CARRÉ.

Tais-toi donc, tais-toi donc. Personne ne te plaindrait!...

M. DU ROSNAY.

Et cette lettre que vous tenez, vous ne voulez donc pas la lire?

MADAME CARRÉ.

Il n'oublie rien, ce bon monsieur du Rosnay. (Elle lui présente la lettre.) Tenez, la voici, ouvrez-la.

M. DU ROSNAY.

Je ne puis pas ouvrir une lettre qui est adressée à mademoiselle Victorine.

MADAME CARRÉ.

C'est que je n'ai pas mes lunettes.

M. DU ROSNAY.

Voulez-vous les miennes?

(Il lui donne ses lunettes.)

VICTORINE.

Comme le cœur me bat!

MADAME CARRÉ.

Attends un peu, nous allons voir.

(Elle ouvre la lettre et lit.)

« Mademoiselle,

« Enfin je suis libre. » Voilà déjà un bon commencement. « Mon père est dégagé de sa parole. « J'aurais été vous porter moi-même cette heu-« reuse nouvelle si je n'avais craint de rencontrer « chez vous un M. de Bretignac qui y est reçu de-« puis quelque temps. Dans la position incertaine « où j'étais, je n'ai pas l'injustice de blâmer la « conduite de madame votre mère; mais jugez de « ce que j'ai dû souffrir. » (A Victorine.) Il ne t'avait jamais parlé de cela?

VICTORINE.

Jamais.

M. DU ROSNAY, attendri.

C'est un excellent jeune homme.

MADAME CARRÉ, à Victorine.

Entends-tu ce que dit M. du Rosnay, que c'est un excellent jeune homme?

M. DU ROSNAY.

Vous n'avez pas fini.

MADAME CARRÉ.

Non; il y a encore quelque chose. (Elle lit.) « Grace « au ciel, me voilà sauvé; aussi demain, sans plus

« tarder, irons-nous, mon père et moi, demander
« votre main à madame Dubreuil et à votre bonne
« maman avec tout le cérémonial requis en pareille
« circonstance. Depuis long-temps je ne dormais
« guère; mais certainement cette nuit je ne dor-
« mirai pas. A demain matin.

« Le plus heureux des hommes,

« Édouard Delatour. »

Cela a-t-il le sens commun ? Cette lettre n'est pas pour moi; mais cette confiance, cette bonne foi, cette candeur de ce pauvre enfant, me rendent tout je ne sais comment. Va chercher ta mère, Victorine, je veux lui parler tout de suite; n'est-ce pas, monsieur du Rosnay? Il n'y a plus à balancer. Va, ma petite, va.

VICTORINE.

Oui, ma bonne maman.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ.

Vous avez toujours aimé Édouard, c'est une justice que je puis vous rendre. J'avais une frayeur

horrible en ouvrant cette lettre. Voyez donc, au moment où Victorine venait de me prier de la dégager avec M. de Bretignac, si Édouard eût rompu de son côté ! O mon Dieu !

(Elle se laisse tomber sur un siége en mettant ses mains devant sa figure.)

M. DU ROSNAY.

Bien ! faites-vous du mal à plaisir.

MADAME CARRÉ.

C'eût été affreux !

M. DU ROSNAY.

Quand les choses s'arrangent comme vous le désirez, à quoi sert de supposer ce qui serait arrivé si elles eussent tourné autrement ?

MADAME CARRÉ.

On n'est pas maîtresse de cela, monsieur du Rosnay.

M. DU ROSNAY.

Il faudrait pourtant en être maîtresse, madame Carré. Quoique je sois censé le plus calme de nous deux, il n'en est pas moins vrai que vous n'avez pas une agitation sans que je la partage. Épargnez-moi du moins celles qui sont inutiles.

MADAME CARRÉ, se levant.

Serait-il possible, monsieur du Rosnay ? Vous ne m'aviez jamais dit cela. Comment, depuis tant

d'années, vous avez partagé toutes les agitations que j'ai eues? Vous avez dû me trouver bien égoïste.

M. DU ROSNAY.

Je croyais toujours que vous vous corrigeriez.

MADAME CARRÉ.

Mais non; je vous trouvais l'air si impassible que je ne me gênais pas. J'espérais même quelquefois vous amener à fermenter avec moi.

M. DU ROSNAY.

Je fermentais en dedans.

MADAME CARRÉ.

Ah! que j'y prendrai garde à l'avenir! C'est une bonne leçon.

M. DU ROSNAY.

A présent, songez que vous attendez madame votre fille pour une explication sérieuse, que vous devez lui parler avec sang-froid, et que si vous conserviez l'émotion où vous êtes, vous pourriez manquer votre but.

MADAME CARRÉ.

La fâcher peut-être?

M. DU ROSNAY.

Mais certainement.

MADAME CARRÉ.

Comme tout ce que vous dites est juste! Plus j'y

pense et plus cette explication me paraît difficile à cette heure. Vous resterez là au moins.

M. DU ROSNAY.

Ce ne serait pas convenable.

MADAME CARRÉ.

Vous me laisserez seule dans une circonstance aussi embarrassante ?

M. DU ROSNAY.

L'amitié que vous avez pour moi vous fait illusion ; mais je ne suis qu'un étranger pour votre famille.

MADAME CARRÉ.

Vous un étranger !

M. DU ROSNAY.

Entre nous c'est comme un blasphème ; mais pour votre famille c'est la vérité.

MADAME CARRÉ.

Si je m'en rapportais à quelques mots que j'ai entendus ce soir, aux prévenances dont vous avez été l'objet, aux offres de services qu'on vous a faites, je parierais qu'il y a, dans le salon de ma fille plus d'une personne qui jurerait.....

(Elle rit.)

M. DU ROSNAY.

Qui jurerait quoi ?

MADAME CARRÉ, toujours riant.

Que vous ne m'êtes pas si étranger que vous le dites.

M. DU ROSNAY.

Expliquez-vous.

MADAME CARRÉ.

Je mettrais ma main au feu que beaucoup de ces gens-là s'imaginent que nous sommes mariés ensemble, par exemple.

M. DU ROSNAY.

Mariés!

MADAME CARRÉ.

Oui, mariés; et que s'ils en avaient la certitude peut-être seraient-ils moins pressés de conclure. (Elle regarde dans la coulisse.) Monsieur du Rosnay, mon cher monsieur du Rosnay, j'aperçois madame de Crédicourt et son protégé qui viennent par ici. Voulez-vous me laisser faire? Soyez sûr que c'est une inspiration.

M. DU ROSNAY.

Prenez-y garde.

MADAME CARRÉ, à voix basse.

Les voilà qui entrent, ne dites plus rien.

SCÈNE XII.

MADAME CARRÉ ET M. DU ROSNAY, SUR LE DEVANT DU THÉATRE; MME DE CRÉDICOURT ET M. DE BRETIGNAC DANS LE FOND.

MADAME DE CRÉDICOURT, arrêtant M. de Bretignac.

Ils causent ensemble, n'avançons pas.

MADAME CARRÉ, élevant la voix.

Victorine a la fortune de son père; celle de sa mère lui reviendra un jour à elle ou à ses enfans; c'est toujours un très-beau parti.

(M. du Rosnay montre le plus grand étonnement; madame Carré lui fait signe de se taire.)

M. DU ROSNAY.

C'est que vraiment je ne conçois pas...

MADAME CARRÉ.

Mon avis est de ne déclarer notre mariage qu'après le sien.

M. DU ROSNAY.

Ne déclarer notre mariage qu'après celui de mademoiselle Victorine?

MADAME DE CRÉDICOURT, bas à M. de Bretignac.

Qu'est-ce que je vous disais?

M. DE BRETIGNAC.

C'est clair.

MADAME CARRÉ.

Il me semble que ma proposition n'a pas besoin d'autre explication. (Bas.) Pour Dieu, taisez-vous.

MADAME DE CRÉDICOURT, à M. de Bretignac.

Eh bien! que comptez-vous faire?

M. DE BRETIGNAC.

C'est tout fait; je me retire.

(Il sort; madame de Crédicourt le suit.)

SCÈNE XIII.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY.

M. DU ROSNAY.

Ah! madame Carré.

MADAME CARRÉ.

Ne me grondez pas; j'ai fait un chef-d'œuvre. Ils sont partis.

M. DU ROSNAY.

Je suis désolé. Ne crût-on qu'un seul instant à cette folie, c'est encore trop.

MADAME CARRÉ, avec gaieté.

Vous êtes galant.

M. DU ROSNAY.

On ne doutera pas que ce stratagème ne vienne de moi.

MADAME CARRÉ.

Il est vieux comme le temps. Parler haut pour

punir des curieux, on n'a pas fait autre chose depuis le commencement du monde. Je suis étonnée que cela réussisse encore.

M. DU ROSNAY.

Vous qui ne mentez jamais.

MADAME CARRÉ, riant.

Bast!

SCENE XIV.

MADAME CARRÉ, M. DUROSNAY, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL.

Maman, qu'avez-vous fait?

MADAME CARRÉ.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME DUBREUIL.

M. de Bretignac vient de me tenir je ne sais quels discours sans suite; il parle de mystère qu'on lui a fait; vous êtes mêlée là-dedans, M. du Rosnay aussi. Madame de Crédicourt, de son côté, prétend qu'il est humiliant pour elle d'avoir été mise en avant sans qu'on l'ait instruite de choses que tout le monde sait. Que leur avez-vous dit?

MADAME CARRÉ.

Je ne leur ai pas ouvert la bouche.

MADAME DUBREUIL.

C'est cependant par vous qu'ils ont l'air d'avoir appris ce qu'ils savent. Si vous voyiez mon salon, on dirait d'une ruche effrayée. C'est un bourdonnement, des allées, des venues, des mots à l'oreille, des regards que je ne pourrais pas définir. Il faut pourtant bien qu'il y ait un motif.

SCENE XV.

MADAME CARRÉ, M. DUROSNAY, MADAME DUBREUIL ET VICTORINE.

VICTORINE.

Maman, savez-vous que tout le monde s'en va?

MADAME DUBREUIL.

Je n'ose pas retourner là-dedans. Mettez-moi du moins au fait, que j'aie quelque chose à leur dire.

MADAME CARRÉ.

Monsieur du Rosnay, que faut-il faire?

M. DU ROSNAY.

Leur souhaiter le bonsoir.

VICTORINE, après avoir régardé dans la coulisse.

Il n'y a bientôt plus personne.

MADAME DUBREUIL, à Victorine.

C'est pourtant vous, mademoiselle, qui êtes cause de cet affront.

MADAME CARRÉ.

Où vois-tu un affront là-dedans? Ce sont des gens qui sont venus et qui s'en vont. Ils ne disent pas adieu; ce n'est plus la mode.

MADAME DUBREUIL.

Sans les hésitations continuelles de Victorine....

M. DU ROSNAY.

Elle a hésité comme on doit hésiter dans toutes les choses sérieuses.

MADAME DUBREUIL.

Enfin, monsieur du Rosnay, vous ne pouvez pas dire qu'il n'y ait pas de sa faute.

MADAME CARRÉ.

Pas du tout. S'il y a quelqu'un de coupable, c'est moi, ou plutôt c'est M. de Bretignac. Tu parais étonnée; tu vas l'être bien davantage. Tu croyais bonnement que c'était à ta fille qu'il en voulait; c'était à ta mère, ma chère amie.

MADAME DUBREUIL.

A vous!

MADAME CARRÉ.

Je t'en fais juge. Il est entré un moment dans cette pièce, et au lieu d'avancer jusqu'à nous, ce qui était assez naturel, croyant apparemment que nous ne l'avions pas aperçu, il s'est tenu, avec madame de Crédicourt, là, au fond, contre la

porte. Je ne sais pas pourquoi je me suis amusée alors à parler à M. du Rosnay comme s'il était mon mari. Je ne pensais pas que cela dût déplaire à M. de Bretignac; cependant quand j'ai tourné la tête il avait disparu. Donc c'était de moi qu'il était amoureux.

MADAME DUBREUIL.

Je n'ai pas le droit de vous faire de reproches, maman; mais je crois que, quand on veut marier une fille, il est quelquefois dangereux de pousser trop loin les épreuves.

MADAME CARRÉ.

Je suis de ton avis; mais dans ce cas-là il faut prendre un mari tout éprouvé. Tiens, lis cette lettre.

(Elle lui donne la lettre d'Édouard.)

MADAME DUBREUIL, après l'avoir lue.

Elle est bien.

MADAME CARRÉ.

Elle est parfaite. Voilà un amoureux, du moins.

MADAME DUBREUIL.

Comme les autres peut-être.

MADAME CARRÉ, avec enjouement.

Je suis si rassurée sur le compte de celui-là que je ne me dédis pas des propositions que j'ai faites à M. du Rosnay.

M. DU ROSNAY, de même.

Mais moi je les refuse.

MADAME CARRÉ.

J'ai un bon caractère, je ne m'en fâche pas. J'y mets une condition cependant, c'est que vous ne ferez plus chercher de logement en cachette.

M. DU ROSNAY, riant.

Vous saviez cela !

MADAME CARRÉ.

Je suis plus fine que je ne le parais.

MADAME DUBREUIL.

Ne plaisantez pas, maman, c'est très-vrai.

MADAME CARRÉ, avec bonhomie.

Tu dis cela à cause de ma ruse avec M. de Bretignac. Si tu savais ce que c'est que d'être contrariée sans oser s'expliquer ! L'intérêt que je porte à Victorine m'avait rendue clairvoyante; il m'était démontré qu'on ne voulait de ma pauvre enfant qu'avec toutes ses perfections, c'est-à-dire sa fortune, celle de sa mère et la mienne; tu n'en étais pas aussi persuadée que moi. Que faire? J'ai peut-être été un peu vite, mais

IL FAUT CASSER LE NOYAU POUR EN AVOIR L'AMANDE.

L'INSOUCIANT,

OU

LE BOIS SEC BRULE MIEUX QUE LE VERT.

PERSONNAGES.

MADAME GIRAUD, fermière.
MÈRE MÉDARD, ancienne meûnière.
FRANÇOIS, } garçons de ferme.
PIERRE, }

La scène se passe dans un village.

(Le théâtre représente le devant d'une ferme.)

L'INSOUCIANT.

SCÈNE I.

MAÎTRESSE GIRAUD, MÈRE MÉDARD.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tenez, mère Médard, ne me parlez pas pour lui, c'est inutile; une fermière ne peut pas garder chez elle un garçon qui se conduit de cette manière-là. Je lui ai donné son compte; il s'en ira, et je n'y penserai plus.

MÈRE MÉDARD.

Vous n'y penserez plus! ah! comme je crois ça!

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous trouvez donc que je dois lui passer toutes ses sottises.

MÈRE MÉDARD.

Je ne trouve rien, moi, maîtresse Giraud, prenez bien garde que je ne trouve rien; mais je dis que vous y penserez plus que vous ne voudrez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Un garçon de ferme qui, dans cette saison-ci, devrait toujours être sur pieds dès quatre heures du matin, et qu'on est souvent obligé de faire réveiller à six heures.

MÈRE MÉDARD.

C'est un paresseux; il a tort, mais c'est égal.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Qui ne se plaît qu'au cabaret.

MÈRE MÉDARD.

Que voulez-vous?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et je ne sais où, encore.

MÈRE MÉDARD.

C'est possible.

MAÎTRESSE GIRAUD.

L'argent de cet héritage qu'il m'avait donné à garder, ah! bien oui, il m'en reste grand' chose.

MÈRE MÉDARD.

Tant pis pour lui.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Si c'était pour s'acheter du linge, des effets...

MÈRE MÉDARD.

Il n'est peut-être pas glorieux.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Lui! c'est ce qui vous trompe. Allez, allez, il sait bien qu'il est beau garçon. Le dimanche, quand il est requinqué, si vous le voyiez se regarder dans mon miroir; il n'en finit pas.

MÈRE MÉDARD.

Tout ça ne s'appelle pas des crimes.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous le garderiez donc, vous, à ma place?

MÈRE MÉDARD.

Je suis trop vieille pour savoir ce que je ferais; mais il a cinq pieds huit pouces.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Allons, voisine, voilà que vous allez croire comme les autres.

MÈRE MÉDARD.

Enfin, il les a.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Qu'est-ce que ça fait?

MÈRE MÉDARD.

Vous ne pouvez pas dire non plus que ce ne soit pas un honnête homme.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il ne fait que son devoir.

MÈRE MÉDARD.

Comme vous y allez! Peste! un homme de cinq pieds huit pouces qui fait son devoir, c'est deux belles qualités.

MAÎTRESSE GIRAUD.

S'il n'était pas aussi menteur qu'il l'est, je crois que je lui pardonnerais tout le reste; mais il ne peut pas dire deux mots de vérité.

MÈRE MÉDARD.

C'est tout simple. Il fait des sottises ; il vous craint ; il ment.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il me craint !

MÈRE MÉDARD.

Oui, il vous craint, parce qu'il vous aime.

MAÎTRESSE GIRAUD.

En effet, c'est un gaillard bien sensible.

MÈRE MÉDARD.

Il l'est à sa manière. Il n'en est pas moins vrai que depuis hier je l'ai vu deux fois; il m'a paru tout changé.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il était ici mieux qu'il ne sera dans aucune ferme, bien sûr.

MÈRE MÉDARD.

Vous êtes veuve; vous pouvez lui donner tant de douceurs.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Pour un homme qui se conduirait comme il faut, ce serait si naturel.

MÈRE MÉDARD.

Pourquoi, au juste, le renvoyez-vous ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Parce que voilà cent fois qu'il me promet de se

corriger, et qu'il a encore dépensé dix écus ce mois-ci, sans vouloir me dire à quoi. Comment ça finira-t-il? car enfin, il n'aura pas toujours dix écus à dépenser dans un mois.

MÈRE MÉDARD.

Alors il ne les dépensera plus. Jusqu'ici, c'est de son argent.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il fera donc des dettes?

MÈRE MÉDARD.

Il s'arrangera. Du temps que j'étais meûnière, j'avais aussi un garçon qui était un panier percé; tant qu'il ne m'a pas fait de tort, je n'ai rien dit. Vous avez trois autres valets de ferme, savez-vous seulement s'ils ne sont pas dans le même cas?

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est toujours bien dur, ma voisine, après toutes les attentions que j'ai eues pour cet homme-là. Il ne savait où donner de la tête quand je l'ai pris; dans les fermes on n'aime pas à employer des militaires, surtout au moment qu'ils sortent du régiment; ça a perdu l'habitude du travail; on ne sait pas s'ils pourront jamais s'y remettre. Qui est-ce qui a la patience d'attendre? Personne. Je l'ai pourtant eue, moi, cette patience-là; voyez comme j'en suis récompensée.

MÈRE MÉDARD.

Je vous ai connu des querelleurs ; je vous ai connu des fripons ; il n'est ni l'un, ni l'autre.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Fripon, je ne dis pas ; mais pour querelleur, il ne faudrait pas lui chercher noise. Un jour que j'allais à la ville avec lui, il s'est emporté contre un roulier ; si je n'avais pas été là, il le tuait sur la place.

MÈRE MÉDARD.

Vous le garderez ; je vois d'ici que vous le garderez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous voyez mal, mère Médard. Je lui rends justice ; mais je n'en veux plus. Il me tourmente trop ; il me donne trop de chagrins. J'ai d'autres choses à faire que de penser continuellement à un garçon de ferme. Qu'il devienne ce qu'il voudra ; je veux être tranquille. (A Pierre qui entre.) Qu'est-ce que vous voulez, Pierre ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, PIERRE.

PIERRE.

Rien, not' maîtresse. Seulement, comme il pa-

raît que monsieur François va ficher le camp.....

MAÎTRESSE GIRAUD.

Pourquoi dites-vous monsieur François?

PIERRE.

Dame ! je dis monsieur François parce que.... enfin.... j'avons toujours dit comme ça.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Après; parlez; voyons; continuez.

PIERRE.

C'est que je lui ai demandé, et il paraît que ça lui est égal que ce soit moi qui le remplaçe plutôt qu'un autre. Ainsi, not' maîtresse, c'est à vous de voir.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je le remplacerai par qui je voudrai; je n'ai d'ordres à recevoir de personne.

PIERRE.

C'est pas un ordre non plus; c'est la chose de dire.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous, premier garçon de ferme!

PIERRE.

Sans me vanter, j'en vaudrais ben un autre.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous êtes trop brutal avec les chevaux.

PIERRE.

Quand ils me manquent, faut pourtant ben les corriger. C'est ça que monsieur François y allait aussi de main morte, lui.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne vous parle pas de monsieur François.

PIERRE.

Les chevaux ont tant de malice! Si on ne sait pas s'en faire respecter, on ne peut plus en venir à bout. D'ailleurs, gn'y a jamais que moi qui fasse le pansement du matin; et, demandez, tout le monde vous dira que c'est le plus difficile.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ce n'est pas vrai, parce que les mouches piquent moins que dans le reste de la journée. Vous ne dîtes ça que pour me faire entendre que François se lève tard. Je vous vois venir.

PIERRE.

Ma fine! je n'y pensais seulement pas.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je vous connais.

PIERRE.

Si vous me connaissez, not' maîtresse, vous devez savoir que je ne bois pas, au moins; que je ne suis pas dépensier non plus. Tout ce que je ga-

gne, je le mets sur moi ben gentiment. Ça fait de l'honneur dans une ferme.

MAÎTRESSE GIRAUD.

J'ai quelqu'un en vue.

PIERRE.

Ah! c'est autre chose. Si c'est comme ça, prenez que je n'ai rien dit.

(Il sort.)

MAÎTRESSE GIRAUD.

Quel mauvais caractère que cet animal-là!

MÈRE MÉDARD.

Pas du tout. Il sait que vous renvoyez François parce qu'il est buveur, paresseux, sans ordre; il n'a pas ces défauts-là; il croit que ça suffit pour le remplacer. C'est un innocent.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il y a des instans, ma voisine, où, si je m'écoutais, je crois, en vérité, que j'enverrais la ferme à tous les diables. A la mort de mon mari, c'est une grande sottise que j'ai faite de continuer le bail. J'aimerais mieux une maisonnette grande comme la main avec un petit jardin que je cultiverais moi-même, que tout cet attirail de garçons qui ne valent pas mieux les uns que les autres.

MÈRE MÉDARD, riant.

Les garçons, les garçons vous donnent bien du

tintoin, à ce qu'il paraît. Eh bien, voisine, malgré tous vos dépits, je ne vous plains pas. Tâchez de deviner pourquoi. Au revoir.

(Elle sort.)

MAITRESSE GIRAUD, seule.

Elle ne me plaint pas! Qui est-ce qui la prie de me plaindre? Cependant, quand je vas me trouver seule dans cette ferme, je ne vois pas que je serai si heureuse. Je ne peux pas le garder; rien ne lui fait, ni les conseils, ni les reproches, ni la bonne volonté qu'on a pour lui. Il est d'une si grande insouciance!... Insouciance! Si c'est vrai, comme on le dit, qu'il en conte à toutes les filles.... Je voudrais en être bien sûre; je paierais je ne sais quoi pour ça. D'un autre côté, j'étais accoutumée depuis si long-temps à le voir aller et venir, à lui donner des ordres, à lui parler de toutes sortes de choses.... Il aimait à causer avec moi; c'était visible. Il est gai; il n'est pas méchant. Pour moi, en personne, je n'ai rien à lui reprocher. Je le gronde quelquefois, ce pauvre garçon, que j'en ai honte moi-même; il m'écoute sans souffler le mot. Un grand diable comme ça! Enfin, il avait cet héritage; il pouvait le garder, le dépenser sans me rien dire; non, il me l'a apporté tout de suite. Il se craint lui-même. Si on pouvait être sûr qu'il se

corrigera, ce serait une bonne action à faire, cependant, que de le retirer du désordre. Il n'y a que moi qui puisse essayer ça. Quand nous nous serons quittés, je ne devine pas ce qu'il pourra devenir. Ça fait trembler. Ah! mon Dieu, le v'là.

SCENE III.

MAÎTRESSE GIRAUD, FRANÇOIS.

(François s'avance lentement, les yeux fixés sur la maîtresse Giraud.)

FRANÇOIS.

Eh bien, maîtresse, ça tient-il toujours?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Toujours.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas fait d'autres réflexions?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je vous ai dit que pour cette fois c'était très-sérieux.

FRANÇOIS.

Ainsi, il n'y a plus d'espoir.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non.

FRANÇOIS.

C'est dommage.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je crois effectivement que ça vous fait bien de la peine.

FRANÇOIS.

Oui, ça me fait de la peine. Mais enfin, si c'est votre dernier mot....

MAÎTRESSE GIRAUD.

Malgré toute l'envie qu'on en aurait, il est impossible de rien faire de vous; vous le voyez vous-même. Quel air ça a-t-il dans cette ferme quand il est clair comme le jour que je vous passe cent fois plus qu'il ne faudrait pour en faire renvoyer un autre?

FRANÇOIS.

C'est les mauvaises connaissances; il y a trop de mauvaises connaissances.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je le crois bien; vous les choisissez exprès.

FRANÇOIS, souriant.

Non; c'est qu'elles sont plus gaies que les autres. Mais c'est égal; je ne veux plus en voir. Ils me mangent tout.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je suis lasse de vous entendre toujours répéter la même chose.

FRANÇOIS.

Vous ne savez pas comment tout ça se fait. On rencontre un ami; il dit : « Ah! v'là François; il va me payer à boire. » On n'ose pas dire : je ne veux pas. Quand il a bu, il dit : « T'es un brave, toi, François; prête-moi donc cent sous. » Je ne suis pas content; mais que faire? On aurait l'air de ne pas avoir cent sous.

MAÎTRESSE GIRAUD.

La belle raison pour un homme de votre âge!

FRANÇOIS.

C'est comme ça.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Comment ferez-vous quand vous n'aurez plus rien?

FRANÇOIS.

Ah! mais dame...

MAÎTRESSE GIRAUD.

Voilà ce qu'il y a de désolant.

FRANÇOIS.

Je ne sais pas pourquoi ça vous fait plus de peine qu'à moi. N'y prenez pas garde.

MAÎTRESSE GIRAUD.

N'y prenez pas garde! Comme s'il était possible de voir quelqu'un qui se perd à plaisir sans que ça fasse du chagrin.

FRANÇOIS, un peu ému.

Pauvre petite mère! je ne vous accuse pas non plus; il n'y a pas de votre faute; bien au contraire. M'en avez-vous dit! Mais il ne faut pas vous rendre malade. Est-ce que je le mérite?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ne dites donc pas qu'il ne faut pas se rendre malade. Est-on maîtresse de ça? Si vous aviez jamais aimé seulement le quart de.....

FRANÇOIS.

Je ne dis rien, moi; mais je sais bien que, depuis deux jours, je ne suis pas trop à mon aise.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ça devrait pourtant te faire réfléchir, François. Tu serais si heureux si tu voulais.

FRANÇOIS.

Il est sûr que je ne retrouverai jamais ce que je perds.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et pour qui le perds-tu? Là, je te le demande. Pour des misérables qui ne te regarderont pas du moment que tu n'auras plus rien à leur donner.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas faux ce que vous dites là.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il ne te reste que cent quatre-vingt francs sur ton héritage.

FRANÇOIS.

Quoi ! encore tant que ça ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ça te mènera loin. Il n'y aura pas de quoi épouser toutes les filles à qui tu promets le mariage.

FRANÇOIS, un peu déconcerté.

Je promets le mariage ! Qui est-ce qui vous a fait de si beaux contes ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Est-ce vrai, oui ou non ?

FRANÇOIS.

Ah ! je promets le mariage !

MAÎTRESSE GIRAUD.

Puisque je le sais, conviens-en du moins. Tu vois bien ; tu ne veux pas répondre.

FRANÇOIS.

Il paraît que vous connaissez des gens qui sont bien aimables pour moi.

MAÎTRESSE GIRAUD.

As-tu promis le mariage, ou ne l'as-tu pas promis ?

FRANÇOIS.

A qui est-ce que j'ai promis le mariage ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

A Thérèse Blondel, par exemple.

FRANÇOIS.

Si je savais ceux qui vous ont dit ça...

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il ne s'agit pas de savoir ceux qui m'ont dit ; ont-ils fait un mensonge ?

FRANÇOIS.

Comment voulez-vous qu'on puisse garder votre amitié, si vous écoutez tout le monde ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu ne réponds pas. C'est toujours ta même manière de rompre les chiens. Tu voudrais faire une querelle aux autres, et tu ne veux pas me répondre à moi. Voyons; parle puisque je le sais. Avoue donc quelque chose une fois dans ta vie. Je ne te dirai rien ; je serai contente. Tiens, François, c'est ton entêtement qui me fait plus de peine que tous tes autres défauts.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas d'entêtement. Que voulez-vous que je vous dise ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu avoues donc ?

FRANÇOIS.

Puisque vous le savez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Eh ! bien, voilà au moins quelque chose; voilà

de la franchise. Puisque tu es en train, qu'est-ce que tu disais, l'autre soir, à Catherine Perrot au tournant du bois de la Roche ?

FRANÇOIS.

Vous m'avez vu ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Oui, je t'ai vu.

FRANÇOIS.

Je lui disais des bêtises, quoi ! comme on en dit à toutes les filles.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu lui promettais peut-être aussi le mariage ?

FRANÇOIS.

C'est bien possible ; je ne me le rappelle pas ; il faut toujours leur promettre quelque chose. Mais si c'est ça qui vous chagrine, la vérité que je puis jurer devant Dieu, c'est que je ne suis amoureux de personne.

MAITRESSE GIRAUD, d'un ton de reproche.

Comme tu dis ça à pleine voix !

FRANÇOIS, lui prenant les mains.

Ah ! pauvre petite mère ! vous comprenez bien.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne comprends que trop.

FRANÇOIS.

Si je ne vous aimais pas, je serais déjà parti.

Qu'est-ce qui me retiendrait ? Est-ce que je souffrirais qu'un autre me parlât comme vous me parlez, me grondât comme vous me grondez ? Je ne sais pas si je le supporterais de ma mère. Mais vous, c'est vous ; j'y suis accoutumé ; ça ne me fait rien.

MAÎTRESSE GIRAUD.

A la bonne heure. Tu ne m'avais jamais rien dit comme ça.

FRANÇOIS.

Parce que je ne suis pas un flatteur, moi ; je ne sais pas faire d'embarras. Quand il n'y aurait que cette ferme, qui était comme ma maison ; où j'étais choyé comme un prince ; où, quand je n'avais pas fait trop de sottises, je trouvais toujours bon visage, comment voulez-vous que je ne la regrette pas ? Je n'ai jamais été aussi heureux qu'ici ; je ne le serai jamais autant ; parbleu ! je le sais bien ; mais c'est ma faute ; je ne puis pas me plaindre.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Si tu ne t'en allais pas encore ?

FRANÇOIS.

Comme vous voudrez.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu serais bien content ?

FRANÇOIS.

Ça ne se demande pas.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Me promettrais-tu, au moins, de faire ton possible pour être plus sage ?

FRANÇOIS.

Je vous ai promis tant de fois !

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne sais pas ; mais j'ai meilleure espérance.

FRANÇOIS.

Essayez encore. Qui sait ?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Quand tu voudras boire, je te donnerai du vin ; il sera meilleur que celui de tes cabarets, et tu n'en auras du moins que ce qu'il te faudra.

FRANÇOIS.

Qu'elle est gentille ! Elle croit que c'est la même chose. Tant que je le pourrai, je ferai tout ce que vous voudrez ; je ne peux pas mieux dire.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et puis, mon petit François, à cause des autres, tâche aussi d'être plus matinal.

FRANÇOIS.

Je tâcherai ; mais je suis diantrement dormeur.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vois pourtant, quand on y met de la franchise,

comme tout devient facile. Ne mens plus. A quoi que ça sert? Tout ce que tu me diras, je te le pardonnerai; mais il faut me le dire.

FRANÇOIS.

C'est le plus gênant; un homme fait tant de choses.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Puisque tu seras sûr de ne pas être grondé.

FRANÇOIS.

Pas trop sûr.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Veux-tu que je te le signe tout à l'heure?

FRANÇOIS.

Les signatures, ça ne sert de rien. Si j'avais fait une bonne farce et que je vienne vous la conter, mon papier à la main, je voudrais bien vous voir.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu as tort, François; je ne te dirais rien.

FRANÇOIS.

Alors, autant que je ne vous dise rien non plus, moi; ça reviendra au même.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je sais bien à peu près ce que tu peux faire.

FRANÇOIS.

Je suis bambocheur, voilà tout.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu l'as été, François; mais tu ne le seras plus.

FRANÇOIS.

Tant mieux.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Quel est le militaire qui n'a pas fait des siennes?

FRANÇOIS.

N'est-ce pas donc?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il faut bien que jeunesse se passe.

FRANÇOIS.

Si j'osais, je vous embrasserais.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Cajoleur.

FRANÇOIS.

Non, ma foi! je ne cajole pas. Voulez-vous que je vous embrasse?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Pas comme cela, tout de suite; je veux encore attendre.

FRANÇOIS.

Vous avez tort; ça nous remettrait tout à fait comme il faut.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Oui, je t'en souhaite. Nous ne sommes pas plus tôt tout à fait comme il faut, que tu recommences.

FRANÇOIS.

C'est vous qui allez recommencer.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non, non, mon François, n'aie pas peur.

FRANÇOIS.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous embrasse?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Songe donc qu'il n'y a qu'un instant nous étions au moment de nous quitter.

FRANÇOIS.

Puisque cet instant-là est passé.

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est égal.

FRANÇOIS.

Je le vois, vous me gardez encore rancune.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Rancune! joliment. Si tu pouvais lire dans mon cœur.... Que je suis faible! et pour qui? Pour un méchant garnement qui ne mérite pas la moitié de l'intérêt qu'on prend à lui.

FRANÇOIS.

Trouvez-en beaucoup de méchans garnemens comme moi, qui seraient tout prêts à se jeter au feu pour vous.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ça m'avancerait bien. Ne te jette pas au feu; conduis-toi seulement comme tu dois le faire.

FRANÇOIS.

C'est convenu. J'ai envie de prendre votre bouquet.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu es impatientant pour toujours rire. Prends-le, et finis-en.

FRANÇOIS, lui prenant son bouquet.

Pour le coup, je puis vous embrasser. (Il l'embrasse.) Pauvre petite mère!... Ah çà! voilà l'heure de mes chevaux, il n'y a pas à dire, il faut que je m'en aille.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ils attendront un peu; j'ai encore à te parler.

FRANÇOIS.

Je reviendrai; je reviendrai.

(Il sort.)

MAITRESSE GIRAUD, seule.

Certainement on ne peut pas dire que ce ne soit pas là le fonds d'un bien honnête garçon. Il est plus content de rester qu'il ne veut le laisser voir. Il est si glorieux! Ce n'est pas un défaut dans un homme; ça montre du cœur. Cette idée de prendre mon bouquet et de vouloir m'embrasser! Il m'aime; mais il garde ça pour lui; jamais je ne le saurai positivement. (Elle rit.) C'est un scélérat. Connaît-il les femmes!

SCÈNE IV.

MAÎTRESSE GIRAUD, MÈRE MÉDARD.

MÈRE MÉDARD.

C'est encore moi, maîtresse Giraud. Eh bien! ce François, le garde-t-on, ou ne le garde-t-on pas?

MAITRESSE GIRAUD, négligemment.

Définitivement, je crois que je le garde, mère Médard.

MÈRE MÉDARD.

Allons donc, dites-nous donc ça? La maîtresse Cloquet en avait comme envie.

MAÎTRESSE GIRAUD.

La maîtresse Cloquet! Il resterait long-temps chez elle! Il faut nourrir son monde quand on veut avoir de bons sujets.

MÈRE MÉDARD.

Je n'entre pas là-dedans.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non, non, mère Médard, un homme qu'on a eu huit mois chez soi, on a beau le renvoyer, on aime encore à savoir qu'il sera bien là où il ira. Pardine! je crois de reste que la maîtresse Cloquet serait terriblement fière d'avoir un valet de ferme

de cette tournure-là; j'en suis fâchée pour elle, il faudra qu'elle s'en passe. C'est un homme entendu, un fin laboureur, bien meilleur fermier que ne l'a jamais été mon défunt; je ne suis pas assez sotte pour le laisser aller autre part.

MÈRE MÉDARD.

C'est ce que je vous disais.

MAÎTRESSE GIRAUD.

D'ailleurs, nous nous sommes expliqués; il convient qu'il a été jeune; mais c'est fini, bien fini; j'en répondrais à présent comme de moi-même; on ne se trompe pas là-dessus.

MÈRE MÉDARD.

Jamais.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Qu'est-ce qu'il me faut? quelqu'un qui fasse aller ma ferme. J'ai ce quelqu'un-là, et je m'en déferais! Il a été un peu dépensier; c'est-il une raison? Ah! mon Dieu, François chez la maîtresse Cloquet! Ça ne tombe pas sous le sens.

MÈRE MÉDARD.

De sorte qu'il vous a demandé pardon?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Il me l'a demandé sans me le demander; mais c'était encore mieux. Je suis fâchée que vous ne l'ayez pas entendu. Un homme qui a été militaire,

ça ne peut pas s'y prendre comme un paysan, vous comprenez bien.

MÈRE MÉDARD.

Ça fait une grande différence.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la maîtresse Cloquet peut aller chercher ailleurs. Cette vieille folle!

MÈRE MÉDARD.

On n'est pas folle pour avoir besoin d'un garçon de ferme.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Vous êtes trop bonne, vous, mère Médard; vous ne voyez pas qu'elle aurait été enchantée de me jouer ce tour-là. Mais elle se trompait encore; François n'aurait pas été chez elle. On n'a pas François parce qu'on le veut; François n'est pas embarrassé de lui; François sait bien qu'il peut choisir. S'il avait tant de chagrin de quitter d'ici, ce n'était pas de peur de ne pas savoir ce qu'il deviendrait; mais il y a des endroits où on se trouve bien.

MÈRE MÉDARD, avec gaîté.

Des fermières qui plaisent plus que d'autres.

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est tout simple.

MÈRE MÉDARD.

Mais sans doute. Adieu, voisine. J'aime mieux

vous voir comme ça que comme vous étiez tantôt.

(Elle sort.)

MAITRESSE GIRAUD, seule.

Demandez-moi un peu ! Cette maîtresse Cloquet. Est-ce traître ? A présent que je sais ça, François mettrait le feu à la ferme que je ne le laisserais pas s'en aller ; je déteste trop les fermières qui cherchent à enlever les garçons des autres. J'ai eu tort aussi de me plaindre de lui ; je ne devais en parler à personne ; voilà ce qui les encourage toutes à vouloir me l'ôter. C'est une leçon. (à François qui entre.) Arrive donc, François ; arrive donc.

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

MAÎTRESSE GIRAUD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, accourant.

J'arriverai tant que vous voudrez. Je suis si content ! Rien ne m'ennuie comme le chagrin.

MAITRESSE GIRAUD, après l'avoir regardé quelque temps.

Tu serais bien étonné si je te disais quelque chose.

FRANÇOIS.

Il faut savoir quoi.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Mais non ; c'est trop tôt.

FRANÇOIS.

Toujours des méfiances.

MAÎTRESSE GIRAUD.

C'est peut-être une si grande folie.

FRANÇOIS.

Ça m'ira d'autant mieux.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Si je t'épousais?

FRANÇOIS.

Moi?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Oui. Ça te ferait-il plaisir?

FRANÇOIS.

J'ai peur que vous ne me fassiez des reproches un jour.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Voilà comme tu réponds? Si je n'ai pas peur, moi.

FRANÇOIS.

Mon père m'a toujours dit que je ne serais raisonnable qu'à trente ans; je les aurai le 12 juillet de l'année prochaine.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Et tu voudrais attendre?

FRANÇOIS.

Qu'en pensez-vous? Ça ne serait-il pas plus sûr?

Je ne crains rien tant que de passer pour un trompeur.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu ne le seras pas, François; tu ne le seras pas; c'est moi qui t'en réponds.

FRANÇOIS.

En vérité?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Je ne t'ai jamais connu comme aujourd'hui. Tu as un cœur parfait.

FRANÇOIS.

On ne dirait pas ça de tout le monde.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu seras un excellent mari.

FRANÇOIS, la prenant à bras le corps.

Oh! quant à ça....

MAÎTRESSE GIRAUD.

Ce n'est pas comme tu l'entends, François.

FRANÇOIS.

Pourtant, petite mère....

MAÎTRESSE GIRAUD.

Non, François. Si tu ne devais être bon mari que comme tu l'as dans l'idée, je n'aurais seulement pas pensé à toi. Tu seras bon mari parce que tu as jeté ton feu; que te voilà raisonnable; que je n'ai plus de craintes à avoir.

FRANÇOIS.

Quand je disais que je me corrigerais! Vous voyez bien; ça m'arrive au moment que je m'y attendais le moins.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Toi, François, tu serais incapable de rendre une femme malheureuse. Mais bien convenu que tu ne parleras plus aux filles; c'est fini à présent.

FRANÇOIS.

Une fois marié, qu'est-ce que je pourrais leur dire? D'ailleurs, un fermier! Ce sera gentil tout de même que tu sois ma petite femme; je n'en serai pas fâché parce que je pourrai me lever à l'heure que je voudrai. Quand nous marions-nous?

MAÎTRESSE GIRAUD.

Tu as tes papiers?

FRANÇOIS.

Ah! mon Dieu, rien ne nous arrête.

MAÎTRESSE GIRAUD.

Remercie-moi donc, au moins.

FRANÇOIS, avec malice.

Faut-il vraiment que je te remercie? (Il l'embrasse.) Tiens, voilà ton remercîement. Mais nous ferons une noce, une belle noce. Il n'y a pas à dire; je ne veux pas avoir l'air de nous cacher.

MAÎTRESSE GIRAUD.

De quoi donc nous cacher? Ah! n'aie pas peur. Je voudrais bien savoir où sont les fermiers de ce pays-ci qui ont meilleure mine que toi. Vas, vas, je n'ai pas envie de faire les choses à la sourdine. Certainement que nous aurons une noce, et je cours de ce pas chez monsieur le curé, afin qu'il nous mène ça bon train. Au revoir, mon homme.

(Elle sort.)

FRANÇOIS, seul.

Ce matin, je n'étais bon qu'à pendre; elle m'épouse ce soir. Il n'y a rien comme une tête de femme qui a un peu d'expérience. Les jeunes filles ne vont pas si vite:

LE BOIS SEC BRULE MIEUX QUE LE VERT.

L'ORPHELINE,

OU

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

MADAME D'YVARI.
LE COLONEL SINCLAIR.
EMMA, jeune créole.
M. DUFLOS, notaire.
MADEMOISELLE MODESTE, gouvernante.
RENÉ, domestique du colonel.
ROUSSEAU, autre domestique.

La scène se passe dans un château.

(Le théâtre représente un salon.)

L'ORPHELINE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE MODESTE.

On ne dirait jamais que j'ai déjà fait deux fois ce matin moi-même ce salon de campagne. Il y a de la poussière partout. Il fait tant de vent. (*Elle appelle.*) Rousseau !.... Si le nouveau maître arrivait et qu'il vît cette pièce dans l'état où elle est, il s'imaginerait qu'on n'a pas de soin. (*Elle appelle.*) Rousseau !.... Un monsieur de Paris, ça doit être si près regardant. (*Elle appelle plus fort.*) Rousseau !

SCÈNE II.

MADEMOISELLE MODESTE, ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Eh ! bien, le voilà Rousseau. Que lui voulez-vous donc de si pressé ?

MADEMOISELLE MODESTE.

Donne vitement un coup de balai ici.

ROUSSEAU.

Ce n'est que cela. Je croyais que le feu était à la maison.

(Il sort.)

MADEMOISELLE MODESTE.

Je voudrais déjà savoir quelle figure a notre jeune maître. Un colonel! ça doit être beau, ça doit être aimable, ça doit être galant. (A Rousseau, qui rentre avec un balai.) Rousseau, je ne veux plus qu'on m'appelle gouvernante. C'était bon du temps de notre vieux; mais cela ne ressemblerait à rien à présent que ce château appartient à un jeune homme. Je serai concierge, femme de charge, comme on voudra; mais pas gouvernante. (Elle brosse les sièges tandis que Rousseau balaie.) Nous allons voir du changement, mon garçon, un grand changement.

ROUSSEAU.

Tant pis. Je nous trouvais bien comme nous étions.

MADEMOISELLE MODESTE.

Avec le défunt?

ROUSSEAU.

Je ne pense plus au défunt; il y a six mois qu'il

est mort; mais avec mademoiselle Emma qui est une maîtresse si gentille. J'aurais voulu n'en changer jamais.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mademoiselle Emma n'a jamais été notre maîtresse. Le défunt l'a instituée gardienne de ses biens jusqu'à ce que son neveu vînt les réclamer; mais voilà tout. Ce n'est qu'une étrangère.

ROUSSEAU.

Étrangère! une demoiselle que Monsieur aimait comme sa fille, qu'il soignait comme la prunelle de ses yeux, et qui ne lui a jamais rien coûté, oui dà; car je suis témoin que Monsieur a dit plus de vingt fois que le père de mademoiselle Emma, en lui envoyant sa fille pour la faire élever en France, lui avait fait toucher en même temps une très-grosse somme d'argent.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mais il n'y a pas de secret à cela, mon enfant, puisque c'est dans le testament.

ROUSSEAU.

Eh bien donc! pourquoi l'appelez-vous une étrangère? Une étrangère est quelqu'un qui n'a rien, qu'on élève par charité, une personne qui est à charge enfin.

MADEMOISELLE MODESTE.

Une étrangère est une personne qui n'est pas de la famille.

ROUSSEAU.

Une belle raison! Elle aurait été plus riche à elle seule que notre défunt maître et son neveu tout ensemble, si son père ne s'était pas noyé, lui et tout son bien, en revenant d'Amérique.

MADEMOISELLE MODESTE.

Assurément.

ROUSSEAU.

C'est donc la preuve que je dois m'intéresser à elle plus qu'à ce neveu qui va venir prendre sa place, d'autant que je n'ai pas grande idée de lui. Il y a une chose certaine d'abord, c'est que son oncle ne l'aimait pas.

MADEMOISELLE MODESTE.

Le défunt n'aimait personne.

ROUSSEAU.

Il aimait mademoiselle Emma.

MADEMOISELLE MODESTE.

Elle est si patiente!

ROUSSEAU.

Voilà dix ans que vous êtes dans cette maison, et vous ne connaissez pas le colonel! Cependant

Monsieur lui a écrit assez souvent pour l'engager à venir.

MADEMOISELLE MODESTE.

Un militaire a des occupations.

ROUSSEAU.

Dans les petits grades ; mais un colonel ! S'il avait eu un peu d'ame, est-ce qu'il aurait abandonné ainsi un pauvre vieillard?

MADEMOISELLE MODESTE.

Il est vrai que le pauvre vieillard était si aimable !

ROUSSEAU.

Mon Dieu ! mademoiselle Modeste, vous lui en voulez terriblement, et je ne vois pourtant pas qu'il vous ait si mal traitée. Il vous a laissé une assez jolie rente pour l'avoir tourmenté comme vous avez fait ; moi qui étais moins ancien, il ne m'a pas oublié non plus; et quand il avait tant de raisons pour déshériter son neveu, il lui laisse toute sa fortune; ce n'est pas là un monstre.

MADEMOISELLE MODESTE.

Parce que tu ne comptes pour rien le mauvais sang que j'ai fait tout le temps que je l'ai servi. Va, va, j'ai bien gagné ma rente ; s'il t'a donné quelque chose, c'est qu'il ne pouvait pas l'emporter. Reste donc son neveu; pardi ! monsieur le colonel n'attendait pas après cela.

ROUSSEAU.

Il n'a pourtant pas renoncé à la succession.

MADEMOISELLE MODESTE.

Pourquoi y aurait-il renoncé? mais tu vois qu'il ne s'est pas beaucoup pressé pour venir en prendre possession. (Avec un air de satisfaction.) Il va affermer ses terres, à coup sûr; un colonel ne peut pas rester ici; il gardera seulement le château pour venir s'y divertir de loin à loin avec ses amis; et le reste du temps, nous serons comme les maîtres. Le dimanche, nous ferons danser les paysans devant la grille, comme faisait mademoiselle Emma, et je compte bien aller à l'église dans le banc réservé.

ROUSSEAU.

Je n'ai pas l'imagination aussi flatteuse que vous. Aussi ai-je averti Marie, si monsieur le colonel s'avisait de vouloir faire l'agréable avec elle, de ne pas barguigner à lui demander son compte. Je me charge de lui trouver une autre place, moi.

MADEMOISELLE MODESTE.

Quand il ferait l'agréable avec Marie, que t'importe?

ROUSSEAU.

Écoutez, mademoiselle Modeste, Marie est une pauvre fille; elle ne doit pas en savoir davantage.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ah! mais Rousseau, te voilà dans les plus grands

principes. Tu vas peut-être me trouver trop parée, à mon tour.

ROUSSEAU.

Pour vous, il n'y a pas de danger.

MADEMOISELLE MODESTE.

Comment l'entends-tu, Rousseau?

ROUSSEAU.

Vous avez de l'expérience.

MADEMOISELLE MODESTE.

Tu n'en sais rien, Rousseau. Mais j'ai au moins un instinct qui me dit qu'il faut aller selon le vent. Le défunt était triste, maussade; il nous faisait tous damner pour racheter ses vieux péchés; je m'étais faite revêche pour avoir au moins l'avantage de pouvoir crier aussi de temps en temps. A présent ce n'est plus cela; voici un jeune homme, et je reprends mon caractère; je redeviens aimable, gaie, bonne; je me pare. (Elle se promène en se donnant des graces.) Tu aimes mieux cela, j'en suis sûre.

ROUSSEAU.

Ça m'est à peu près égal.

MADEMOISELLE MODESTE, lui donnant un petit soufflet.

Tu mens, Rousseau.

SCÈNE III.

EMMA, ROUSSEAU, MADEMOISELLE MODESTE.

EMMA, des clefs à la main.

Tenez, Rousseau, voici des clefs que vous donnerez à M. Sainclair aussitôt son arrivée. (A mademoiselle Modeste.) En voici d'autres pour vous, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mais, Mademoiselle, il me semble que rien ne pressait ; vous n'allez pas nous quitter tout de suite ?

EMMA.

Pardonnez-moi, j'attends madame d'Yvari, qui doit venir me prendre pour m'emmener chez elle.

MADEMOISELLE MODESTE.

Vous ne verrez pas Monsieur ?

EMMA.

Pas aujourd'hui..... Au surplus, je n'en sais rien. Je ferai ce que madame d'Yvari me dira de faire.

MADEMOISELLE MODESTE.

Je vous prie, Mademoiselle, de croire que cette séparation est un grand chagrin pour nous.

ROUSSEAU.

Pour moi, du moins, Mademoiselle, et pour cette pauvre Marie, qui n'ose pas venir vous faire ses adieux, tant elle a pleuré ce matin.

EMMA.

Elle a tort. Je ne vais qu'à une lieue d'ici.

ROUSSEAU.

C'est égal, Mademoiselle. Nous ne vous entendrons plus chanter; nous ne vous verrons plus ni danser ni courir; nous ne pourrons plus rien faire pour vous. Quelle désolation ! Enfin, j'ai encore plus de courage que Marie, je puis vous parler, au lieu qu'elle ne le pourrait pas. Votre cadeau lui a encore renouvelé son chagrin. Et moi, Mademoiselle, par quoi donc ai-je mérité tout cet argent que vous m'avez donné ? Je l'ai reçu sans savoir ce que je faisais. Il est encore sur mon coffre.

EMMA, riant.

Il faut le mettre dedans, mon pauvre Rousseau; il y sera mieux.

ROUSSEAU.

C'est singulier, ce que c'est que l'attachement; pardon, Mademoiselle; j'ai beau savoir que vous vous en allez, je ne peux pas le croire. Ça va être un autre qui sera notre maître; vous ne nous serez plus de rien ! les jambes m'en tremblent. Nous

étions si bien accoutumés à Mademoiselle, et nous craignons tant qu'il n'en soit pas de même avec M. Sainclair.

MADEMOISELLE MODESTE, d'un ton d'importance.

Rousseau, voilà de ces choses qu'on ne doit jamais dire. On peut regretter Mademoiselle sans qu'il soit besoin pour cela de chercher à déprécier un maître que nous ne connaissons pas encore.

EMMA, gaiement.

Oui, oui, Rousseau, vous n'êtes pas assez savant pour votre position.

MADEMOISELLE MODESTE.

N'est-il pas vrai, Mademoiselle? Au lieu de se permettre des jugemens téméraires sur Monsieur, occupons-nous d'abord de lui plaire.

EMMA, regardant la toilette de mademoiselle Modeste.

Vous prêchez d'exemple, car vous n'avez rien négligé pour cela.

MADEMOISELLE MODESTE.

Mademoiselle plaisante sur ma toilette.

EMMA.

Non, vraiment; elle est de devoir.

ROUSSEAU, à part, en s'en allant.

Elle n'a pas perdu sa gaieté; c'est toujours ça.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EMMA, MADEMOISELLE MODESTE.

MADEMOISELLE MODESTE.

Quoique je n'aurai plus l'honneur de demeurer avec Mademoiselle, je la prie de croire que je serai toujours à son service pour tout ce qui pourra dépendre de moi.

EMMA.

Je vous suis obligée.

MADEMOISELLE MODESTE.

J'ai bien pensé qu'à l'âge de Mademoiselle, il ne serait pas convenable qu'elle demeurât dans la maison d'un jeune homme, puisque moi-même j'ai hésité quelque temps sur ce que j'avais à faire. Mais Mademoiselle peut compter sur un appartement au château toutes les fois que le colonel sera absent. (Emma sourit.) Madame d'Yvari passe pour être très-impérieuse, très-exigeante, et Mademoiselle ne sait pas encore ce que c'est que d'être chez les autres.

EMMA.

Il entre bien dans mes projets de n'être jamais chez personne.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ah! que vous ferez bien. Du temps du défunt, j'aurais souvent payé bien cher la liberté d'aller respirer sous un autre toit que le sien.

EMMA.

J'avais toujours cru que vous lui étiez fort attachée.

MADEMOISELLE MODESTE.

S'il m'eût traitée comme il traitait Mademoiselle, assurément je serais une ingrate de parler ainsi; mais il y avait une grande différence. Enfin, ce qui est passé est passé; après la pluie vient le beau temps, comme on dit.

EMMA, lui donnant une bourse.

Cela me rappelle que j'avais sur moi cette bourse que je vous destinais comme une gratification pour le temps que vous m'avez servie.

MADEMOISELLE MODESTE, prenant la bourse.

Mais, Mademoiselle.....

EMMA.

Vous viendrez m'avertir aussitôt que madame d'Yvari sera arrivée.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE MODESTE; UN PEU APRÈS, ROUSSEAU.

MADEMOISELLE MODESTE, ouvrant la bourse.

C'est de l'or! Elle a toujours été généreuse, c'est une justice qu'on est forcé de lui rendre. Pauvre enfant!.... Elle est en âge de raison..... Lui faire des observations, ce serait l'humilier. Dieu m'en préserve! elle est déjà assez à plaindre.

(Elle met la bourse dans sa poche.)

ROUSSEAU.

Voilà le valet de chambre du colonel qui arrive en courrier, pour avertir que son maître sera ici dans une heure.

MADEMOISELLE MODESTE.

Où est-il? L'as-tu fait rafraîchir? Est-ce un jeune homme? A-t-il l'air aimable? (Elle se met devant une glace.) Rousseau, vois un peu si la pointe de mon fichu est bien dans le milieu de mon dos, et mets-y cette épingle. (Elle lui donne une épingle.) Réponds-moi donc.

ROUSSEAU.

A quoi?

MADEMOISELLE MODESTE.

Quelle figure a ce valet de chambre?

ROUSSEAU.

Il a la figure de quelqu'un qui est las. Mais tenez, le voici.

SCENE VI.

RENÉ, MADEMOISELLE MODESTE, ROUSSEAU.

RENÉ.

Vous êtes sans doute quelque chose dans cette maison, Madame?

MADEMOISELLE MODESTE.

On m'appelle mademoiselle Modeste, Monsieur. J'avais toute la confiance de notre défunt maître.

RENÉ, se tournant vers Rousseau.

Vous lui apparteniez sans doute aussi?

ROUSSEAU.

Oui, Monsieur.

RENÉ.

Eh bien! mon garçon, allez présenter les respects du colonel à mademoiselle Emma, et portez-lui cette lettre dont je suis chargé pour elle.

(Rousseau prend la lettre et sort).

SCENE VII.

RENÉ, MADEMOISELLE EMMA.

RENÉ.

Quel âge a mademoiselle Emma?

MADEMOISELLE MODESTE.

Dix-huit ans à peu près.

RENÉ.

Est-il vrai qu'elle soit jolie?

MADEMOISELLE MODESTE.

On le dit. Moi, je ne la trouve pas mal.

RENÉ.

Et son caractère?

MADEMOISELLE MODESTE.

Est-ce qu'on a du caractère à cet âge-là? Mademoiselle Emma est fière et pas confiante le moins du monde.

RENÉ.

Est-ce qu'elle vous cachait quelque chose?

MADEMOISELLE MODESTE.

Je ne crois pas qu'elle eût rien à cacher.

RENÉ.

Il n'y avait pas quelque soupirant dans les environs?

MADEMOISELLE MODESTE.

Pour cela, pas du tout.

RENÉ.

Mon maître en avait l'idée.

MADEMOISELLE MODESTE.

Il ne connaît pas mademoiselle Emma. Elle a beau être gaie, elle est comme moi, elle est très-difficile. Il ne faut pas croire que, parce qu'on est agréable et d'un abord prévenant, on soit femme à se jeter à la tête. J'étudie les gens d'abord.

RENÉ, à lui-même.

Je crois que mon maître n'en sera pas fâché.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ne sera pas fâché de ce que j'étudie les gens?

RENÉ.

Je vous demande pardon; mais je pense à autre chose.

MADEMOISELLE MODESTE.

C'est fort mal de penser à autre chose quand je vous parle.

RENÉ.

Ainsi mademoiselle Emma n'a pas d'amoureux?

MADEMOISELLE MODESTE.

Pas plus que moi. Ce n'est pas que si on eût voulu les écouter...

RENÉ.

Il s'en était donc présenté quelques-uns?

MADEMOISELLE MODESTE.

Plus de dix, et presque tous régisseurs.

RENÉ.

Des régisseurs pour mademoiselle Emma?

MADEMOISELLE MODESTE.

Qui vous parle de mademoiselle Emma?

RENÉ.

De qui parlez-vous donc?

MADEMOISELLE MODESTE.

C'est moi qui ai refusé des régisseurs.

RENÉ.

A propos de quoi me dites-vous cela?

MADEMOISELLE MODESTE, avec humeur.

C'est afin que vous le sachiez.

RENÉ, la regardant avec étonnement.

A la bonne heure. Je vais faire un tour dans la maison en attendant mon maître. (A part en s'en allant.) Cette demoiselle Modeste ne me paraît pas avoir la tête bien saine.

(Il sort.)

SCENE VIII.

MADEMOISELLE MODESTE, ensuite MADAME D'YVARI et EMMA.

MADEMOISELLE MODESTE.

Qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme-là? Il était fatigué; il faut attendre.

EMMA.

Partirons-nous tout de suite, Madame, ou faut-il faire dételer vos chevaux?

MADAME D'YVARI.

Ne m'aviez-vous pas demandé comme une grace de venir vous prendre avant l'arrivée du jeune Sinclair? Son voyage est-il retardé?

EMMA.

Il sera ici avant une heure. Voici le billet dont son courrier était chargé pour moi.

(Elle lit.)

« Mademoiselle,

« Depuis dix ans vous n'avez entendu parler de « moi que par mon oncle, et vous devez en avoir « entendu dire bien du mal? » C'est vrai.

MADAME D'YVARI.

Bast! le bonhomme Sinclair disait toujours la même chose. Continuez.

EMMA, lisant.

« Cela me rend timide pour me présenter devant vous. »

MADAME D'YVARI.

Un colonel timide! c'est curieux.

EMMA, lisant.

« J'ai calculé mon voyage pour arriver à l'heure « du dîner, espérant que vous aurez la bonté de

« m'admettre au nombre des convives que vous « pouvez avoir en ce moment, ce qui vous épar- « gnerait ainsi qu'à moi l'embarras d'une première « entrevue. Si vous me refusez, je ne ferai que « traverser le château pour me rendre à la ville, « où j'attendrai vos ordres. » Je vous demande maintenant ce que je dois faire.

MADAME D'YVARI.

Rien de plus simple ; nous l'attendrons et nous lui donnerons à dîner. Jusqu'à la conclusion des affaires que vous avez à débattre, vous êtes toujours ici chez vous. Il y a de la grace à lui à se l'être rappelé, et j'en tire un augure favorable. Nous devons le ménager pour vos intérêts ; un refus serait dangereux ; et si nous fuyions à son approche il s'imaginerait que nous le craignons.

EMMA, à mademoiselle Modeste.

Vous avez entendu, mademoiselle Modeste. Faites-moi le plaisir d'aller dire que j'attends du monde, et qu'on soit prêt à servir dans une heure.

(Mademoiselle Modeste sort.)

SCENE IX.

EMMA, MADAME D'YVARI.

MADAME D'YVARI.

Mon avis avait toujours été d'attendre le colo-

nel de pied ferme, et de savoir tout de suite les arrangemens qu'il doit prendre.

EMMA.

Quoi! sans lui donner le temps de respirer?

MADAME D'YVARI.

Il respirera tant qu'il voudra.

EMMA.

Alors je suis tranquille.

MADAME D'YVARI.

Laissez-vous donc conduire, ma chère. Voudriez-vous traiter ceci comme un roman? Les affaires doivent se faire comme des affaires. J'ai mandé à Duflos, le notaire du vieux Sinclair et le mien, de se trouver ici ce matin, et je l'attends pour concerter avec lui les mesures à prendre en cas de tergiversations de la part du colonel.

EMMA.

C'est un assaut que nous lui préparons.

MADAME D'YVARI.

Vous êtes par trop légère, il faut que je vous le dise. Cette circonstance est pourtant très-importante pour vous; il y va de votre avenir. Vous ne pouvez pas vous déshabituer d'être créole.

EMMA.

Ce serait difficile.

MADAME D'YVARI.

Vous regardez l'existence comme un jeu d'enfant. Il y a cependant des choses qui demandent de la réflexion. Je ne connais de durable dans ce monde que les stipulations bien faites. J'ai perdu deux maris, à peine m'en suis-je aperçue. Pourquoi? Parce que mes parens, dans le premier contrat de mariage, moi dans le second, nous avions prévu toutes les clauses qui pouvaient assurer ma tranquillité.

EMMA.

Je ne croyais pas tant de vertu aux écritures des notaires.

MADAME D'YVARI.

Tout est pourtant là, mon enfant. Le sentiment, les délicatesses en affaires sont des choses pitoyables. J'ai repoussé un mariage d'inclination, moi, positivement parce que c'était un mariage d'inclination et que je prévoyais qu'il y aurait du laisser-aller. Il ne faut pas de laisser-aller; retenez cela comme maxime générale.

EMMA.

Certainement je ne l'oublierai pas.

MADAME D'YVARI.

Jusqu'à ce que tout soit terminé entre vous et

M. Sinclair, vous êtes respectivement dans la position de deux ennemis.

EMMA.

Vous m'effrayez.

MADAME D'YVARI.

Quel étrange testament a fait ce vieux fou! Il vous chérissait, il ne vous laisse rien; il se contente de reconnaître qu'il vous doit, puis voilà tout. Redites-moi donc comment cela est arrangé.

EMMA.

Vous allez me gronder. Je sais fort bien l'article qui me concerne, quand il m'arrive d'y penser; mais quand je veux l'expliquer, cela m'est impossible.

MADAME D'YVARI.

Je ne vous gronderai pas; mais en vérité, quand on voit tous les jours tant de gens qui s'évertuent à expliquer des choses qu'ils ne savent pas, j'ai peine à comprendre que vous ne puissiez pas expliquer ce que vous prétendez savoir.

EMMA.

Voulez-vous que j'aille vous chercher le papier où tout cela est écrit?

MADAME D'YVARI.

Allez-y, mon cœur, et tâchez d'accoutumer tout doucement votre mémoire à retenir ce qui vaut

la peine d'être retenu. Vous n'avez plus ce vieux M. Sinclair qui n'a jamais été bon que pour vous, et qui vous gâtait depuis le matin jusqu'au soir; vous n'avez plus de parens, je pourrais presque dire plus d'amis.

EMMA.

Je commence à le croire.

MADAME D'YVARI.

C'est donc une raison pour ne pas être aussi insouciante que vous l'êtes. De toutes les personnes qui venaient ici et qui ont pensé à vous donner un asile après la mort de M. Sinclair, j'étais sans contredit celle qui pouvait le faire avec plus de fruit pour vous. Ma maison est honorable; il y règne un ton et des manières dont vous pourrez profiter; mais, pour vos affaires d'intérêt, je ne puis pas m'en mêler toute seule; il faudra bien que vous m'aidiez.

EMMA.

Je vais d'abord aller chercher le papier que vous me demandez. (A part.) Voilà une protection qui commence à me faire trembler.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

MADAME D'YVARI.

Qu'il serait commode de ne rien faire que d'après la raison! Mais le monde est là qui vous impose de grands sentimens qu'il faut bien avoir l'air d'adopter pour sa propre considération, et dont souvent on ne tarde pas à se repentir. Patience! avec une tête aussi légère que celle d'Emma, il faudrait que j'eusse bien du malheur si les torts étaient de mon côté le jour inévitable où il faudra nous séparer.

SCÈNE XI.

MADAME D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Ah! bonjour, monsieur Duflos. J'avais peur que vous ne m'eussiez oubliée.

M. DUFLOS.

Ma mémoire n'a pas assez mauvais goût pour cela.

MADAME D'YVARI.

Vous autres notaires, vous avez tant d'affaires, et d'affaires imprévues.... Eh bien! le colonel ar-

rive ; un de ses gens est déjà ici. Il nous a fait demander à dîner ; vous serez des nôtres ; nous avons tant besoin de vos lumières !

M. DUFLOS.

Elles pâliront devant les vôtres.

MADAME D'YVARI.

Ne plaisantez pas. S'il ne fallait que vouloir dans les affaires, je n'aurais besoin de personne assurément. Mais il y a des formes, souvent de la mauvaise foi. Ce serait bien le moment de revoir ce testament. Je ne sais pas ce qui distrait Emma ; mais je parierais qu'elle a oublié qu'elle était sortie pour le chercher.

M. DUFLOS.

Je l'ai sur moi.

(Il tire un papier.)

MADAME D'YVARI.

Voilà ce qui s'appelle un homme exact.

M. DUFLOS.

Prévoir tous vos désirs est mon unique affaire.

MADAME D'YVARI.

Et de la littérature avec cela !... Voyons le testament.

M. DUFLOS, lisant entre ses dents.

Hum, hum, hum. (Haut.) Ah ! m'y voici.

« Bien que je n'aime pas, et que je n'aie jamais

« aimé mon neveu, Charles-Hippolyte Sinclair... »
C'est la haine des Atrides.

MADAME D'YVARI.

En affaires, je ne m'attache qu'au positif. Passez les phrases.

M. DUFLOS.

« Comme il est mon plus proche parent, et que
« tous les biens que je possède me viennent de no-
« tre famille commune, je l'institue mon légataire
« universel, à la charge de payer les pensions que
« je fais à mes domestiques. »

MADAME D'YVARI.

Quelle sottise de laisser des pensions à ces gens-là! Je dis au contraire aux miens : aimez-moi bien de mon vivant; car, après moi, vous n'aurez rien.

M. DUFLOS.

Cependant, l'espoir de ne pas être oubliés les tient en respect; ils sont plus attachés.

MADAME D'YVARI.

Pas du tout. On les paie en conséquence, tant pour être aimé, tant pour être respecté. Continuez.

M. DUFLOS.

« Que je fais à mes domestiques, et d'acquit-
« ter (ceci nous regarde) et d'acquitter la seule

« dette que je reconnaisse et dont je fais la dé-
« claration dans les termes suivans :

« Lorsque ma chère Emma de Castelbon me « fut envoyée par son père, il me fit tenir une « somme de quarante mille francs que j'étais au- « torisé à dépenser pour son éducation. Ce père, « mon meilleur ami, ayant péri avec toute sa for- « tune, deux ans après, en repassant en France, « ma femme et moi, nous décidâmes que nous fe- « rions les frais de l'éducation de notre bien- « aimée, et que les intérêts de la somme qui lui « appartenait seraient replacés chaque année à « son profit. »

MADAME D'YVARI.

Fort bien.

M. DUFLOS.

« Quoique cela n'ait jamais été fait d'une ma- « nière distincte, je ne m'en reconnais pas moins « débiteur du principal et des intérêts.

« Ma volonté expresse est que ma bien-aimée « Thérèse-Emma de Castelbon reste dans ma terre « de Langel, qu'elle en jouisse comme d'une chose « lui appartenant, sans devoir aucun compte à « personne, jusqu'au jour où mon neveu viendra « en prendre possession, et aura dans la journée « même....

MADAME D'YVARI.

Dans la journée même! je le savais bien.

M. DUFLOS.

« Et aura dans la journée même réglé avec ma « bien-aimée Thérèse-Emma de manière qu'elle « soit satisfaite, et qu'elle le signe dans un acte « passé par-devant notaire. »

MADAME D'YVARI.

C'est clair comme le jour. Je n'aurais pas cru le vieux Sinclair capable d'une rédaction aussi nette. Cette chère enfant! c'est plus de soixante mille francs qui lui reviennent. Au surplus, on ne peut pas mieux placer un bienfait. Je ne devine pas sur quoi le colonel pourrait chicaner.

M. DUFLOS.

Il est militaire, mademoiselle Emma est si jolie! Mars a-t-il jamais rien contesté à Vénus?

MADAME D'YVARI.

Il n'y avait pas d'affaires dans ce temps-là. Est-ce que vous ne trouvez pas ce testament sans réplique? Songez donc que me voilà chargée d'une petite idole qui a été élevée comme une princesse, et qu'on ne peut pas trop marier au premier venu. L'intention du testateur me paraît péremptoire.

M. DUFLOS.

Je n'y vois aucune clause coercitive cependant. On indique bien au colonel ce qu'il doit faire; on ajoute que mademoiselle Emma ne signera un acte devant notaire que dans le cas où elle serait satisfaite; mais si le colonel élève des difficultés, mademoiselle Emma, qui ne pourra être satisfaite, ne signera rien, et tout restera là.

MADAME D'YVARI.

Elle a bien cette lettre que le vieux Sinclair mourant lui a remise pour ne l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

M. DUFLOS.

Sans doute; mais que contient cette lettre?

MADAME D'YVARI.

Je n'en sais rien. Je l'aurais ouverte vingt fois, moi. Je me méfie tant de ce vieux Sinclair, que je ne serais pas étonnée qu'il détruisît par cette lettre tout ce qu'il a fait dans le testament. Il est bien ridicule à Emma de ne pas me donner la satisfaction de briser le cachet de ce méchant chiffon de papier.

M. DUFLOS.

Elle ne doit l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

MADAME D'YVARI.

Qui est-ce qui sera juge de cette dernière extré-

mité ? Je vais monter chez elle et vous l'envoyer. Tâchez, monsieur Duflos, de lui mettre quelques grains de raison dans la tête et de lui faire comprendre que, malgré toute la bonne volonté que je puis avoir pour elle, son sort ne sera cependant que ce qu'elle le fera.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

M. DUFLOS.

Il est impossible de montrer plus d'empressement à sortir d'une bonne action ; et, avant de l'avoir reçue chez elle, madame d'Yvari voudrait déjà que la petite créole en fût dehors. Ah ! s'il était permis à un notaire d'être amoureux comme un autre homme, malgré l'incertitude du sort de cette jeune personne, je l'épouserais, moi. Aucun de mes confrères, à vingt lieues à la ronde, ne pourrait se vanter d'avoir une femme comme la mienne. De la grace, de l'amabilité, des talens ; ce serait tout-à-fait comme une femme de notaire de Paris. Mais la dot n'est pas hors de tout conteste, et je ne voudrais pas me brouiller avec le colonel. Un homme riche, qui peut s'arrondir dans ce pays-ci, n'est pas un client à dédaigner. Tout

est dilemme dans ce monde. La voici. Combien elle est jolie!

SCÈNE XIII.

EMMA, M. DUFLOS.

EMMA.

Madame d'Yvari m'a dit que vous désiriez me parler, monsieur Duflos.

M. DUFLOS.

Eh! qui ne le désirerait pas, Mademoiselle?

EMMA.

C'est sans doute d'affaires sérieuses. Mais puisque vous et madame d'Yvari vous les entendez si bien et que moi je les comprends si mal, à quoi puis-je vous servir?

M. DUFLOS.

Vous les comprendriez mieux que Thémis elle-même, si vous le vouliez réellement.

EMMA.

On veut que je sois intéressée, je ne le suis pas; que j'aie des inquiétudes, ce n'est pas dans mon caractère. On me peint M. Sinclair comme un homme dont je dois me méfier, j'attends au moins que je l'aie vu. Il est certain que son oncle

a voulu assurer mon sort; s'il s'est trompé dans l'expression de sa volonté, s'il n'a pas choisi de termes assez précis, que puis-je y faire?

M. DUFLOS.

Mais ceux qui s'intéressent à vous plus que vous ne vous y intéressez vous-même ne doivent-ils pas vous couvrir de leur égide?

EMMA.

Je ne puis mieux vous prouver ma reconnaissance qu'en vous laissant absolument le maître de faire tout ce que vous voudrez.

M. DUFLOS.

C'est qu'il faudrait au contraire que vous eussiez l'air d'agir seule, de votre propre mouvement, sans parler aucunement des conseils que vous recevriez de nous.

EMMA.

Je ne vois pas pourquoi. Vous êtes notaire; je vous charge de traiter pour moi une affaire qui est de votre ressort; rien n'est si naturel.

M. DUFLOS.

Pardonnez-moi. Que vous preniez un intermédiaire, rien n'empêche le colonel d'en prendre un de son côté; alors c'est à l'infini. Au lieu qu'une jeune et jolie personne...

EMMA.

Ma prétendue beauté serait un faible argument, je crois, contre un homme capable de méconnaître les intentions du testateur. D'ailleurs je ne veux pas de grace. Quelque sort que le ciel me réserve, je serai heureuse pourvu que je sois tranquille.

M. DUFLOS.

Nous sommes loin de l'âge d'or malheureusement, et la tranquillité est un bien qu'on ne peut plus avoir sans les dons de la fortune.

EMMA.

Eh bien! monsieur Duflos, tâchez de m'avoir les dons de la fortune.

M. DUFLOS.

Je ne vous cache pas qu'il me serait pénible de débuter avec M. Sinclair par des hostilités.

EMMA, souriant.

Je comprends. Mais cette raison est peut-être aussi la mienne pour éviter de traiter directement avec lui.

M. DUFLOS.

Votre position est toute différente, et vous n'avez rien à ménager.

EMMA, avec gaieté.

Je ris, parce que je vois que toute notre conversation se bornera à ce que vous me permettiez de faire mes affaires moi-même.

M. DUFLOS, embarrassé.

Ce n'est pas cela.

EMMA.

A peu près. M. Sinclair y gagnerait assurément.

M. DUFLOS.

Mais il ne faut pas qu'il y gagne.

EMMA.

Lui ou moi, qu'importe?

M. DUFLOS.

Cela fait une grande différence. Ne méprisez donc pas ainsi les faveurs de Plutus. Le dieu d'hymen et lui sont presque inséparables. Comme notaire, je suis à même de voir que le mérite seul ne décide plus les unions; un peu d'or complète bien des charmes; et cela est si vrai que ce qu'on appelle mariage d'inclination est presque toujours blâmé dans un homme dont l'état demande de la gravité.

EMMA.

Je ne vois alors qu'un parti à prendre, monsieur Duflos : c'est, dans la supposition où je voudrais me marier, de faire des vœux pour que le ciel m'adresse un mari qui ne soit pas grave.

M. DUFLOS, avec expression.

Et vous êtes cependant comblée de tous les dons qui peuvent assurer le bonheur.

EMMA.

Sauf le plus précieux de tous, la fortune.

M. DUFLOS.

Je n'hésite plus, mademoiselle. Autorisez-moi seulement à traiter avec M. Sinclair, comme un homme à qui vous voulez bien laisser des espérances, et j'ai la conviction que mes efforts, encouragés par une récompense aussi belle, ne seront pas sans succès.

EMMA, *sérieusement.*

Vous avez eu tort d'hésiter si long-temps à me parler ainsi, Monsieur; j'aurais cessé plus tôt de recourir à votre assistance. Sans être aussi romanesque que le prétend madame d'Yvari, je ne puis cependant me défendre de quelque humiliation, en pensant aux combats que vous avez eus à soutenir avant de me faire une proposition qui, plus désintéressée, m'aurait paru fort honorable.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

M. DUFLOS, SEUL. (*Il parcourt le théâtre.*)

Elle s'en va! Qu'est-ce que cela veut dire? Elle ne m'a donc pas compris? Que parle-t-elle d'humiliation? Il est impossible de mettre plus de réserve

que je n'en ai mis. Je m'engageais à l'épouser sans être assuré de sa fortune; on ne peut pas mieux faire. Après tout, c'est peut-être un service qu'elle me rend; je n'avais pas assez mûri cette idée, et les résolutions subites pèchent toujours par quelque chose.

SCENE XV.

MADAME D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Que s'est-il donc passé entre vous et Emma? Elle est venue me retrouver avec une figure toute singulière; et, sur la première question que je lui ai faite, elle s'est mise à rire comme une petite folle, sans que j'aie pu en tirer un seul mot. Je finirai par croire qu'il n'y a rien dans cette tête-là. Etes-vous au moins convenus de quelque chose ensemble?

M. DUFLOS.

De rien.

MADAME D'YVARI.

De rien! mais que pense-t-elle qu'elle deviendra si le colonel se refuse à tout arrangement?

M. DUFLOS.

Elle vivra tranquille.

MADAME D'YVARI.

Chez moi !

M. DUFLOS.

Apparemment.

MADAME D'YVARI.

C'est fort commode. Monsieur Duflos, il faut absolument mettre les fers au feu auprès de M. Sinclair. De quoi s'agit-il? de plus ou moins d'intérêts pour cette somme de quarante mille francs; car voilà tout. Elle aura toujours de quoi vivre tranquille. Pensez donc que je ne puis pas me vouer à traîner continuellement une jeune personne avec moi; je n'étais pas destinée à cela, puisque le ciel ne m'a pas donné d'enfant. Surtout une indolente qui ne s'émeut de rien, qui ne sera bonne à rien. Et puis, elle voudra se marier; elles veulent toutes se marier. Vous en a-t-elle parlé?

M. DUFLOS.

Peu.

MADAME D'YVARI.

Vous voyez bien; elle y songe déjà. Ah! juste ciel! dans quel embarras me suis-je fourrée?

SCENE XVI.

MADAME D'YVARI, M. DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE.

MADAME D'YVARI, à mademoiselle Modeste.

Qu'est-ce?

MADEMOISELLE MODESTE.

Madame, je viens vous prévenir que M. le colonel est arrivé. Il est monté dans une chambre, avec Rousseau, pour quitter son habit de voyage, et vous allez le voir paraître dans l'instant.

MADAME D'YVARI.

Lui avez-vous parlé?

MADEMOISELLE MODESTE.

Oui, Madame, j'ai eu cet honneur-là. C'est un beau brun, avec des moustaches les plus jolies du monde, et qui a l'air excessivement gracieux.

MADAME D'YVARI.

Il a l'air gracieux. Entendez-vous, monsieur Duflos? C'est toujours bon. (A mademoiselle Modeste.) Vous a-t-il questionnée sur mademoiselle Emma?

MADEMOISELLE MODESTE.

Je le crois bien, Madame. Mais Rousseau, qui est hardi comme un page aujourd'hui, ne m'a pas laissé répondre, et je suis sûre qu'il va ennuyer

Monsieur tout le temps qu'ils seront ensemble. Certainement j'aurais fait l'éloge de Mademoiselle aussi bien que Rousseau pourra le faire; mais je n'aurais pu m'empêcher d'ajouter quelques mots sur la bonté de Madame.

MADAME D'YVARI.

Sait-il que nous sommes ici, M. Duflos et moi?

MADEMOISELLE MODESTE.

Oui, Madame. Il a vu les chevaux de Madame et le cabriolet de M. Duflos, et il a eu la politesse de demander à qui ils appartenaient; je me suis permis alors de lui répondre que c'étaient les chevaux de madame la baronne d'Yvari et le cabriolet de M. Duflos, le plus habile notaire du département. Il a daigné sourire.

MADAME D'YVARI.

C'est au mieux, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE.

Madame veut-elle que je monte chez Mademoiselle?

MADAME D'YVARI.

Oui, oui. Dites-lui de descendre au salon tout de suite.

(Mademoiselle Modeste sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Nous allons donc nous trouver en face de ce terrible adversaire. Il a la prétention d'être gracieux; cela me donne de l'espoir. J'aime assez en affaires les gens qui se piquent de politesse et de belles manières; on en tire toujours meilleur parti. Lui parlerez-vous d'abord tout seul? lui parlerons-nous tous les deux? ou faut-il qu'Emma soit présente à ce premier entretien?

M. DUFLOS.

J'aimerais mieux être quelques instans tête à tête avec lui.

MADAME D'YVARI.

Comme vous voudrez, monsieur Duflos. Au fond, c'est peut-être mieux; mais convenons bien de nos faits. Il ne s'agit plus de refuser quelques qualités à Emma; il faut qu'elle les ait toutes, la montrer environnée d'un intérêt général, cela lui imposera; parler beaucoup de l'attachement extraordinaire que le vieil oncle avait pour elle, me peindre comme lui continuant les mêmes senti-

mens et prête à faire tous les sacrifices pour soutenir les droits de mon enfant d'adoption. Il a dû prendre des renseignemens sur moi depuis que je lui ai écrit au nom d'Emma; et je compte qu'il fera quelques réflexions avant d'entrer en lice avec une personne extrêmement bonne, mais infatigable pour la réussite de ce qu'elle s'est mis dans la tête.

M. DUFLOS.

C'est à peu près cela que je voulais lui dire.

MADAME D'YVARI.

Ajoutez que sur cinq procès que j'ai eus, je n'en ai perdu qu'un.

M. DUFLOS.

Nous verrons si c'est nécessaire.

MADAME D'YVARI.

Que j'ai des connaissances partout, et que la justice ne me refuse presque rien.

M. DUFLOS.

Peut-être ne serons-nous pas obligés d'aller jusque-là.

MADAME D'YVARI.

Ce sont des préliminaires qui ne nuisent jamais, monsieur Duflos.

M. DUFLOS.

S'il est aussi gracieux qu'on le dit, il ne faut

pourtant pas lui inspirer le désir de résister.

MADAME D'YVARI.

Vous avez raison, vous avez raison. J'avais oublié qu'il se piquait d'être gracieux. Mais vous verrez bien vite jusqu'où va sa gracieuseté, et dans le cas où ce ne serait que des grimaces...

M. DUFLOS.

Soyez sans inquiétude.

MADAME D'YVARI.

Je ne veux ni ne puis garder Emma indéfiniment; il faut donc qu'elle ait les moyens de s'établir, et ces moyens-là, il n'y a que l'exécution du testament qui puisse les lui donner; donc il faut que le testament s'exécute.

SCENE XVIII.

EMMA, MADAME D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Venez donc, ma chère amie. Je craignais que vous ne descendissiez pas à temps. Il est bon que le colonel vous trouve entourée de ceux qui prennent intérêt à vous. Sur mon invitation, M. Duflos nous fait le plaisir de rester à dîner.

EMMA.

Je l'en remercie bien sincèrement.

M. DUFLOS.

Ah! Mademoiselle.

MADAME D'YVARI.

Vous êtes un peu pâle.

EMMA.

J'avoue que je ne suis pas sans émotion. Un nouveau propriétaire dans cette maison me rappelle des souvenirs...

MADAME D'YVARI.

J'aurais cru que vous vous seriez occupée de votre toilette.

EMMA.

Ah! Madame, celle que j'avais faite pour aller chez vous suffit. Que n'y sommes-nous déjà!

MADAME D'YVARI.

Je ne vous conçois pas; gaie quand il faut être sérieuse, triste quand il faudrait au moins paraître calme... On n'est jamais sûr de rien avec vous. Allons, ma chère petite, faites bonne contenance, ou je ne saurai plus moi-même quel accueil faire au colonel.

SCÈNE XIX.

MADAME D'YVARI, M. DUFLOS, EMMA, LE COLONEL SINCLAIR.

ROUSSEAU, *annonçant.*

Monsieur le colonel Sinclair. (*Il sort. — Le colonel salue madame d'Yvari, ensuite Emma en la regardant avec curiosité, puis M. Duflos. — Un moment de silence.*)

LE COLONEL.

Aux lettres pleines de sensibilité que j'ai reçues de madame d'Yvari, je ne puis douter que je n'aie l'honneur de la saluer. Dans une circonstance douloureuse pour moi et pour tous les amis de mon oncle, elle n'aura pas voulu abandonner l'enfant de son adoption. Je la prie d'agréer la vive expression de ma reconnaissance.

MADAME D'YVARI.

Monsieur le colonel, il est des devoirs dont l'accomplissement porte en eux-mêmes leur récompense. Monsieur votre oncle était très-aimé dans cette province, et nos sentimens se réunissent sans effort sur l'objet de son affection.

LE COLONEL.

Il n'y a rien pour moi dans cette justice, Madame; mais je m'efforcerai....

MADAME D'YVARI.

Vous donnez à mes paroles un sens qu'elles n'avaient pas, colonel. (Moment de silence.) Je vous présente monsieur Duflos, notaire de monsieur votre oncle et honoré de la confiance de tous les grands propriétaires de ce département.

LE COLONEL.

J'espère qu'à ce titre j'aurai le droit d'offrir la mienne à Monsieur.

M. DUFLOS.

Mon plus grand désir sera de la justifier.

(Moment de silence.)

MADAME D'YVARI.

Votre voyage s'est fait heureusement, colonel ?

RENÉ, une serviette sous le bras.

Ces dames sont servies.

(Il sort. — Le colonel s'avance pour présenter la main à Emma; mais il s'arrête et l'offre à madame d'Yvari. M. Duflos donne la sienne à Emma, qui est restée rêveuse pendant toute cette scène.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

RENÉ SEUL, ENSUITE LE COLONEL.

RENÉ.

Je crois bien que les signes que Monsieur vient de me faire étaient pour m'indiquer de venir dans ce salon. Il est si impatient qu'il trouvera moyen de quitter la table avant tout le monde, dans l'espoir que j'ai découvert de quoi satisfaire sa curiosité. Je n'ai pourtant pas grand'chose à lui dire. Chacun de ceux à qui je parle est bien plus pressé de faire son éloge que de répondre à mes questions.

LE COLONEL.

Voyons, René, sois bref; que sais-tu?

RENÉ.

Qu'il est impossible, Monsieur, que vous trouviez nulle part un jardinier qui entende mieux le jardinage, un cocher qui connaisse mieux les che-

vaux, un cuisinier qui fasse mieux la cuisine, une gouvernante enfin qui sache mieux gouverner que tous ceux que vous trouverez ici.

LE COLONEL.

Pas de mauvaises plaisanteries. Comment parlent-ils de mademoiselle Emma ? Ils doivent bien la regretter s'ils pensent tous comme ce garçon que j'ai vu tantôt, et qui me paraît un excellent sujet.

RENÉ.

Ah! mon colonel, n'eût-elle que le mérite d'avoir établi l'ordre qui règne dans cette maison, je ne connaîtrais pas de femme qu'on pût lui comparer.

LE COLONEL.

Il y a donc beaucoup d'ordre?

RENÉ.

C'est admirable. Et un ton de douceur entre eux dont on sent bien qu'ils ont l'habitude et qu'ils ne jouaient pas à cause de moi. Pas un mot, pas une brusquerie.... Je n'avais pas idée de cela.

LE COLONEL.

Je ne sais pas si tu éprouves la même chose que moi; mais il me semble qu'on respire ici un air de bonheur. Le dîner m'a paru excellent. La conversation n'était pas bien vive; eh bien! j'y prenais

beaucoup d'intérêt. Cette jeune personne qui faisait les honneurs de ma table avec tant de grace et de timidité, le croirais-tu ? cela m'enchantait. Il est sûr qu'une maîtresse de maison est bien plus indispensable à la campagne qu'à Paris. (René sourit.) Tu ris comme un imbécille; ce n'est pas cela que je veux dire.

RENÉ.

Pourquoi monsieur votre oncle, qui désirait tant de vous voir marié, ne vous donnait-il pas sa terre un peu plus tôt ? Cela lui aurait épargné bien des lettres.

LE COLONEL.

Mon oncle! mon oncle ne savait pas ce qu'il voulait; ses désirs étaient toujours des menaces. As-tu remarqué la peine qu'elle se donnait pour me voir sans me regarder ?

RENÉ.

Qui, Monsieur ?

LE COLONEL, avec humeur.

La baronne, apparemment ?

RENÉ.

C'est de mademoiselle Emma que Monsieur voulait parler; mais la baronne faisait bien de même. Il n'y avait que ce monsieur qui fût vraiment à son aise. Il a dû être bien content de vous, car vous riiez à chaque mot qu'il disait.

LE COLONEL.

Cela tenait à la disposition où j'étais. Ces beaux esprits qui ne s'aperçoivent de rien et qui vont tout droit devant eux sont excellens dans de certains momens. Sans lui, je crois qu'il y aurait eu de grands intervalles de silence.

RENÉ.

Et cependant vous avez des choses essentielles à vous dire.

LE COLONEL.

Nous aurons le temps.

RENÉ.

Pas trop, Monsieur. Madame la baronne a déjà donné à son cocher l'ordre d'atteler aussitôt que nous aurons dîné. Elle est très-poltronne en voiture, et elle veut s'en aller avant la nuit.

LE COLONEL.

C'est bon. Voici ces dames, va-t'en.

(René sort.)

SCÈNE II.

MADAME D'YVARI, LE COLONEL, EMMA, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

En vous voyant quitter la table si vite, colonel, nous avions craint que vous ne fussiez indisposé.

LE COLONEL.

Ce serait jouer de malheur, un jour comme celui-ci. J'avais quelques ordres à donner à mon domestique.

MADAME D'YVARI.

Vous pouvez ici commander en maître.

LE COLONEL.

Mon plus grand bonheur est de m'y regarder comme un proscrit qu'on veut bien accueillir.

MADAME D'YVARI.

C'est d'une extrême délicatesse. Il est certain qu'aux termes du testament, vous êtes encore chez Mademoiselle; mais vous n'avez qu'un mot à dire, et vous serez chez vous.

LE COLONEL, à Emma.

M'ordonnez-vous de dire ce mot terrible, Mademoiselle?

EMMA.

Tout ce qui vous donnera la liberté qui vous appartient, et me rendra la mienne, doit, ce me semble, nous convenir à tous les deux.

MADAME D'YVARI.

Il est impossible de s'exprimer mieux que mon Emma, et je suis persuadée que le colonel l'a parfaitement comprise.

LE COLONEL.

Certainement, et je ne crois pas qu'il soit en effet une position plus étrange que celle où nous met le caprice de mon oncle. Moi, qu'il regardait comme un étranger, peut-être comme un ennemi, il m'oblige à ne paraître ici que pour en éloigner dans les vingt-quatre heures sa fille chérie, celle à qui il a dû dix années de bonheur, la seule personne enfin qui, avec une douceur angélique, ait pu supporter ce qu'il y avait de bizarrerie dans son caractère. Je sais le respect que vous portez à sa mémoire, Mademoiselle; mais vous ne pouvez nier qu'il ne fût bizarre.

EMMA.

Comme je l'ai toujours vu de même, je pourrais dire avec sincérité que je ne m'en suis jamais aperçue.

LE COLONEL.

Quel éloge vous faites de vous sans vous en douter! Ainsi, vous supporteriez les défauts de l'époux que le ciel vous destine, par cela seul que vous l'auriez toujours vu ainsi?

EMMA.

C'est à quoi je ne m'engagerais pas.

MADAME D'YVARI.

Que dites-vous donc, mon cœur?

EMMA.

Je dis la vérité, Madame. Je vivais ici dans la solitude, je n'avais pas de point de comparaison ; si j'étais mariée, je vivrais dans le monde, et les défauts d'un mari pourraient me frapper sans que je le voulusse.

LE COLONEL.

Je n'y avais pas pensé ; mais votre réflexion n'en est pas moins judicieuse.

MADAME D'YVARI.

Et surtout assez déplacée. On ne dit pas de ces choses-là, à moins d'avoir pris le parti de ne jamais se marier.

LE COLONEL.

C'est peut-être l'intention de Mademoiselle ?

EMMA.

Ne m'interrogez plus ; je craindrais de répondre encore avec trop de franchise.

MADAME D'YVARI.

La franchise, mon enfant, n'est un défaut que parce qu'elle n'entre pas dans les usages du monde ; vous saurez cela un jour. Mais, colonel, le temps presse ; le testament de votre oncle ne vous donne que vingt-quatre heures, et l'on m'attend chez moi.

LE COLONEL.

C'est pour cela, Madame, que j'ai quitté la table, afin de donner des ordres à mon domestique. Ne voulant pas qu'on puisse m'accuser d'avoir décidé avec trop de promptitude des intérêts qui ne sont pas seulement les miens, ne pouvant supporter l'idée qu'on puisse conclure de mon arrivée le départ de la personne qui a bien voulu me faire un aussi bon accueil, je vais me rendre à la ville, où je coucherai. Je demanderai à Mademoiselle la permission de me présenter demain.

M. DUFLOS.

Cette affaire est si simple, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

Il me semble que le testament m'accorde vingt-quatre heures à compter de mon arrivée.

M. DUFLOS.

On ne prétend pas le nier.

LE COLONEL.

Eh bien! Monsieur, pourquoi voulez-vous que je n'en profite pas? Le temps porte conseil.

MADAME D'YVARI.

Je croyais, monsieur le colonel, que vous ne prendriez conseil que de l'équité, et que vous feriez entrer dans vos considérations la démarche que j'ai faite en venant chercher Emma. Qu'il vous

plaise d'aller à la ville, nous ne nous y opposons pas; mais il est impossible qu'elle reste plus long-temps dans cette maison, dès que vous y avez paru.

M. DUFLOS.

Doucement, Madame. Monsieur peut avoir à exprimer des volontés qu'il ne voudrait confier qu'à un homme qui, j'ose le dire, s'est acquis une réputation de conciliateur.

LE COLONEL, à part.

L'ouverture est excellente pour gagner du temps. (Haut à Emma.) Acceptez-vous, Mademoiselle, M. Duflos pour vous représenter?

EMMA.

Sans nulle difficulté, Monsieur. Plus il entrera dans vos intentions et plus il acquerra de droits à ma reconnaissance.

LE COLONEL.

Si j'en abusais?

EMMA.

Peut-être ai-je tort de le dire; c'est tout ce que je crains et ce que je ne supporterais pas.

MADAME D'YVARI.

L'expression est menaçante; mais j'aime à voir que vous commenciez à sentir qu'il y a du positif

dans la vie. Nous vous laissons, Messieurs, et nous ne doutons pas de votre prudence.

M. DUFLOS.

Vous pouvez être très-rassurée. (Madame d'Yvari et Emma sortent.)

SCÈNE III.

LE COLONEL, M. DUFLOS.

M. DUFLOS.

J'espère bien, monsieur le colonel, que vous ne voyez en moi ni un avoué ni un avocat; à peine suis-je un notaire. Je suis tout simplement un homme du monde offrant son impartialité pour mettre d'accord deux personnes pour qui j'ai une égale considération.

LE COLONEL.

Il suffit de vous avoir vu un instant, monsieur Duflos, pour ne craindre de vous rien qui ressemble à de la chicane.

M. DUFLOS.

J'ai toujours cherché à couvrir de fleurs le sol aride que je suis condamné à cultiver.

LE COLONEL.

Il me semble que dans un aussi beau pays, sous

un ciel aussi serein, les manières doivent être plus douces, les humeurs moins âcres que partout autre part. Dans mon enfance, je n'avais pas remarqué jusqu'à quel point la végétation était admirable.

M. DUFLOS.

C'est que la propriété est comme une seconde nature, monsieur le colonel. Mais venons au sujet que nous avons à traiter. Avez-vous arrêté le mode d'arrangement que vous voulez faire avec mademoiselle Emma?

LE COLONEL.

Elle est bien jolie et me paraît avoir un charmant caractère.

M. DUFLOS.

Pour cela... il est certain...

LE COLONEL.

Vous avez l'air de répondre avec hésitation.

M. DUFLOS.

Moi! point du tout. Mais qui peut répondre affirmativement sur une femme? et une jeune personne de l'âge de mademoiselle Emma n'est même pas encore une femme. Non pas que je ne la croie douée des qualités les plus essentielles; elle a même des talens, à ce qu'on dit; car, pour moi, je m'y connais si peu. Son caractère ne manque pas de

gaieté ; elle cause avec agrément.... sur certains sujets.... et je ne lui reprocherais, comme on reproche quelque chose à une jolie femme, que de s'être fait une dignité qui n'est peut-être pas assez en harmonie avec sa position.

LE COLONEL.

Ce serait alors sa position qui aurait tort.

M. DUFLOS.

Je ne dis pas le contraire. Elle était née pour jouir d'un sort brillant ; mais à quoi sert un bon esprit, si ce n'est à se soumettre aux arrêts du destin ? Après tout, ce n'est pas une raison pour lui refuser la justice qu'on lui doit, et je me plais à croire que vous trouverez du plaisir à lui en donner la preuve. Il ne peut y avoir de discussion que sur la somme des intérêts.

LE COLONEL.

Quelle était sa société ?

M. DUFLOS.

Monsieur votre oncle d'abord, et toutes les personnes qui venaient le voir. Oh ! mais, monsieur le colonel, il ne faut pas vous imaginer que vous soyez ici dans un pays perdu ; nous avons parmi nous beaucoup de gens du premier mérite, et de ce mérite qui ne blesse personne, parce qu'il ne cherche pas à se produire au grand jour.

LE COLONEL.

On ne le découvre pas moins au premier coup d'œil.

M. DUFLOS.

Je ne parle pas de moi; je sais si bien ce qui me manque! mais c'est à coup sûr la province de France où il y a le moins de provinciaux. Vous en jugerez si, comme je l'espère, vous vous fixez parmi nous.

LE COLONEL.

Un militaire ne peut guère se fixer nulle part.

M. DUFLOS.

Un militaire comme vous a toujours un domicile. Et quel autre plus agréable pourriez-vous choisir? En achetant la futaie qui est à droite de votre avenue et la ferme du grand pré que monsieur votre oncle voulait avoir, votre château se trouverait juste au milieu de votre propriété.

LE COLONEL.

Cela est tentant. Mais qu'est-ce que c'est que madame la baronne d'Yvari qui va donner l'hospitalité à mademoiselle Emma?

M. DUFLOS.

Madame la baronne d'Yvari est une de mes clientes.

LE COLONEL.

Est-ce le choix de mademoiselle Emma qui a déterminé cette retraite?

M. DUFLOS.

Peut-être pas absolument. Cela s'est arrangé dans un moment si triste qu'elle n'avait pas de volonté.

LE COLONEL

Et pensez-vous qu'elle soit bien auprès de cette dame?

M. DUFLOS.

Oui, si cela ne dure pas trop long-temps. Une maison qui fait les honneurs de la province; quarante mille livres de rentes au moins. Nous parlions de futaie tout à l'heure, madame la baronne a les plus belles que je connaisse.

LE COLONEL.

C'est fort avantageux pour madame la baronne; mais cela pourrait ne pas suffire au bonheur de mademoiselle Emma.

M. DUFLOS.

Ce que je voulais en conclure, c'est que, de quelque manière que vous interprétiez le sort que monsieur votre oncle a voulu faire à cette demoiselle, elle sera au moins très-convenablement auprès de madame la baronne.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, MADAME D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI.

Eh bien! Messieurs, êtes-vous d'accord sur quelque chose?

LE COLONEL.

Nous sommes d'accord sur tout.

MADAME D'YVARI.

Sur tout! Oh! mais voilà qui est parfait.

M. DUFLOS.

Nous n'avons encore rien terminé.

MADAME D'YVARI.

Que me disait donc le colonel! Élève-t-il des difficultés?

LE COLONEL.

Dieu m'en préserve!

MADAME D'YVARI.

Cependant si vous ne faites aucune objection! (A M. Duflos.) Vous, monsieur Duflos, expliquez-vous au moins.

LE COLONEL.

La conversation de M. Duflos nous a un peu entraînés hors de notre sujet, et il vous dira lui-

même que ce n'était pas sans effort que nous y revenions chacun de notre côté.

MADAME D'YVARI.

Colonel, je suis persuadée que vous êtes fort aimable. Dans le temps que j'habitais Paris, j'ai connu beaucoup de militaires qui vous ressemblaient : c'était la même grace, la même légèreté, la même insouciance dans les affaires sérieuses ; mais ces militaires ne se voyaient qu'à l'Opéra-Comique, où tout cela était fort en place. Pour nous, qui ne jouons pas la comédie, nous préférerions quelque chose de plus sérieux et qui répondît davantage à l'opinion que nous devons avoir de votre délicatesse.

LE COLONEL.

Je ne crois pas, Madame, avoir rien fait qui puisse motiver une opinion contraire. Vous voulez resserrer encore la règle déjà si courte des vingt-quatre heures à laquelle mon oncle a eu la cruauté de me soumettre ; mais pouvez-vous me donner en même temps cette promptitude de décision que je n'ai jamais eue pour rien ?

MADAME D'YVARI.

C'est un grand malheur.

LE COLONEL.

Certainement, c'est un grand malheur ; mais il

ne tient qu'à vous d'en faire cesser les effets.

MADAME D'YVARI.

Expliquez-vous.

LE COLONEL.

Daignez, Madame, suppléer à tout ce qui manque à mon caractère lorsqu'il s'agit de régler des intérêts. Mademoiselle Emma a choisi M. Duflos; prononcez pour moi. Je m'engage à ratifier tout ce que vous aurez décidé.

MADAME D'YVARI.

Monsieur le colonel, cette conduite vous fera beaucoup d'honneur dans le voisinage, et détruira, je n'en doute pas, les préventions que les longues plaintes de votre oncle ont pu élever contre vous.

LE COLONEL.

M. Duflos a dû préparer un acte.

M. DUFLOS.

Pressés comme nous l'étions par le testament, cette précaution était indispensable. Il n'y a que la somme à régler; je l'ai laissée en blanc.

LE COLONEL.

Je ne veux intervenir que pour signer.

MADAME D'YVARI.

C'est au mieux. Venez, monsieur Duflos, ve-

nez. Nous aurons bientôt fini, et je puis demander mes chevaux.

LE COLONEL.

Ah! Madame, quel empressement à me punir de ma confiance!

MADAME D'YVARI.

Ne sommes-nous pas voisins?

LE COLONEL.

Vous êtes mille fois trop bonne; mais des raisons de convenance peuvent m'empêcher de profiter de votre invitation tant que mademoiselle Emma sera dans votre château. Il y aurait défaut de délicatesse de ma part à montrer au milieu de votre société, et en sa présence, un homme de mon âge qui n'aurait sans doute fait pour elle qu'un acte de justice, mais qu'un engouement pourrait taxer de générosité.

MADAME D'YVARI.

C'est toujours un avantage que d'avoir le beau rôle de son côté.

LE COLONEL.

Ce peut être aussi un motif pour en redouter l'éclat. Parlons sans détour. Le testament de mon oncle semblait indiquer que les intérêts à régler se débattraient entre mademoiselle Emma et moi; nous avons voulu tous les deux nous soustraire à

ce qu'il y a de pénible, de ridicule même dans cette position; mais mon oncle désirait que j'eusse une conversation avec elle, et je la réclame.

MADAME D'YVARI.

Vous n'en faites pas sans doute une condition au pouvoir que vous venez de me donner?

M. DUFLOS.

Mais, Madame, il n'est pas contre les lois que deux parties se trouvent ensemble pendant que des tiers travaillent à les concilier. De quoi s'agit-il? que nous en finissions; que vous puissiez retourner chez vous avant la nuit, comme vous en avez le désir. Mademoiselle Modeste accompagnera mademoiselle Emma; monsieur le colonel aura la satisfaction d'avoir accompli une chose qu'il croit avoir été dans les intentions de son oncle; tout cela n'a rien que de très-régulier.

MADAME D'YVARI.

Allons, Monsieur, qu'il soit fait ainsi que vous l'avez dit. Il n'y a de bonnes affaires que celles qui sont terminées; et puisque je me suis embarquée dans celle-ci, il faut bien que j'en sorte.

(Elle sort avec M. Duflos.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, seul.

C'est étonnant comme la tête d'un homme peut fermenter en quelques minutes! Cette madame d'Yvari me déplaît. Quel acharnement à poursuivre une affaire qui, après tout, n'est pas une affaire! Que m'importent quelques mille francs de plus ou de moins? jamais je n'avais compté sur cette succession. Ce qui m'occupe, c'est le sort de cette jeune personne vraiment intéressante. Elle sera très-mal chez une femme altière, qui ne sait pas même déguiser combien elle se repent des engagemens qu'elle a pris. Je conçois bien qu'il ne m'est pas permis d'être son protecteur; mais est-ce une raison pour l'éloigner sans que j'aie pu lui parler, sans me laisser le temps de combattre les préventions qu'elle a dû recevoir contre moi? Si elle pouvait deviner combien je suis capable de bons conseils et de persévérance, peut-être serait-ce une consolation pour elle d'entrevoir que je ne cesserai de veiller sur son avenir. Aux soins que mon oncle a pris de son enfance, notre famille n'est-elle pas devenue la sienne; et faudrait-il que j'eusse soixante ans pour avoir le droit d'empê-

cher qu'on ne la rendît malheureuse? Malheureuse! pour qui donc serait le bonheur! Mais quelle confiance pourra-t-elle prendre dans un homme dont elle n'a jamais entendu dire que du mal, et qui vient comme un ennemi la chasser d'une maison où s'est enfermée toute son existence, où tout le monde la chérit, et qu'elle embellit à un point qu'il m'est impossible de penser un moment que cette maison soit à moi? Si elle en sort, ce qui me paraît inévitable, nous en sortirons tous les deux. Quand elle verra se réaliser la résolution que je prends de ne jamais y revenir, il faudra bien qu'elle me pardonne le mal que je lui fais sans le vouloir. Oui, c'est là ce que je désirais, et mes idées commencent à se débrouiller. Obtenir d'Emma qu'elle me juge ce que je suis réellement, qu'elle m'accorde un peu de confiance, ce n'est pas trop exiger sans doute; et cependant que ne donnerais-je pas pour réussir!

SCENE VI.

EMMA, LE COLONEL, MADEMOISELLE MODESTE.

(Au moment où entre Emma, le colonel s'avance, lui prend la main pour l'amener sur la scène, après avoir indiqué à mademoiselle Modeste de s'asseoir sur un fauteuil près de la porte.)

LE COLONEL.

Si mes affaires m'avaient permis de venir ici du vivant de mon oncle, nous ne serions pas étrangers l'un à l'autre; je ne serais pas réduit à vous demander pardon des efforts que j'ai faits pour obtenir que vous veuillez bien m'accorder un moment d'entretien. Notre position est vraiment singulière.

EMMA.

Très-singulière.

LE COLONEL.

Je n'en parle pas sous le rapport qui a pu mêler nos intérêts. J'espère, Mademoiselle, que vous n'avez jamais douté de mon équité.

EMMA.

Jamais, Monsieur.

LE COLONEL.

De toute autre personne, cette réponse ne se-

rait qu'une justice; de votre part, je la regarde comme une générosité à laquelle j'attache le plus grand prix. Vous ne saurez jamais combien je tiens à mériter votre estime; sans doute j'ai beaucoup de préventions à combattre... Vous gardez le silence; vous craignez de vous livrer à cette franchise qu'on vous a reprochée tantôt devant moi. N'est-il pas vrai que je suis mal dans votre esprit ?

EMMA.

Si vous m'eussiez fait cette question du vivant de votre oncle, j'aurais répondu oui, sans hésiter.

LE COLONEL.

Et maintenant ?

EMMA.

Maintenant, j'ai appris à ne pas croire sur la foi des autres, et six mois écoulés depuis que nous l'avons perdu ont été pour moi un temps de révélation.

LE COLONEL.

Expliquez-vous, de grace.

EMMA.

On dit que je suis légère parce qu'il m'est plus facile d'accepter un malheur que de le redouter; mais croyez, je vous prie, que je ne manque pas

de réflexion. En voyant ceux qui semblaient ne respirer que pour votre oncle attaquer aujourd'hui son humeur, blâmer ses actions, ne pas même cacher leur jalousie de l'amitié qu'il me portait, j'ai pensé que si mon bienfaiteur n'était pas aussi parfait qu'il m'avait paru, il serait possible que son neveu ne méritât pas tout le mal qu'on disait de lui.

LE COLONEL.

Ainsi vous êtes disposée à me juger...

EMMA.

Comme si je n'avais jamais entendu parler de vous.

LE COLONEL.

Sans prévention ?

EMMA.

Sans aucune prévention ?

LE COLONEL.

C'est me ranger dans la classe générale, et je n'ai qu'à vous remercier de cette faveur. Je voudrais pourtant que vous fussiez bien persuadée que si j'ai tant tardé à venir rendre mes respects à mon oncle, il n'y a eu un peu de négligence de ma part qu'une fois, deux tout au plus. Les devoirs de ma profession sont impératifs. Mais en me rappelant combien ses instances étaient vives,

j'éprouve des remords pénibles que je n'ose confier qu'à vous.

EMMA.

Il ne faut rien exagérer; et je dois vous avouer que quand votre oncle insistait tant pour vous attirer ici, il cédait aux caprices d'un enfant gâté. J'avais envie de vous voir, et je l'en tourmentais.

LE COLONEL.

Vous aviez le désir de me voir?

EMMA.

On parlait si souvent de vous!

LE COLONEL.

Je conçois; cela excite la curiosité.

EMMA.

Surtout lorsqu'on est jeune comme je l'étais alors.

LE COLONEL.

Ainsi, depuis que vous avez cessé d'être jeune, c'était de son propre mouvement que mon oncle m'appelait auprès de lui, et vous n'êtes pour rien dans les dernières lettres qu'il m'a écrites? Cette question paraît vous déplaire. Pardonnez-moi de l'avoir faite.

EMMA.

Votre question ne me déplaît pas; elle m'embarrasse. En le voyant décliner, j'aurais désiré

qu'il eût auprès de lui le plus proche de ses parens. On ne résiste que de loin aux volontés d'un vieillard. Si vous eussiez été ici, il vous aurait aimé.

LE COLONEL.

Ah! Mademoiselle, voilà mon crime; je ne me le pardonnerai jamais. Si j'eusse rempli mes devoirs envers lui, nous aurions été ses enfans; vous me regarderiez comme un frère, et j'aurais acquis le droit de vous protéger. A votre âge, avec un esprit qui étonne, mais qui ne peut devancer l'expérience; avec une franchise dont le charme ne doit durer que pour celui qui obtiendra toute votre confiance; avec une figure qui s'embellit encore de toutes vos qualités, que deviendrez-vous dans un monde où chacun ne pense qu'à soi, ne veut, n'estime rien que pour soi; où le bien même s'interprète à mal; où les premiers mouvemens, souvent bons, ont moins de durée que quand ils sont mauvais? Madame d'Yvari, par exemple, croyez-vous qu'elle vous aime? moi, je n'en crois rien. Je ne l'aime pas, et je souffre de vous voir aller dans cette maison.

EMMA.

Si le testament de votre oncle ne m'avait pas obligée de vous attendre ici, de vous y recevoir,

je n'aurais pas été conduite à accepter la bienveillance qu'elle m'a montrée et dont j'ai l'intention de ne pas abuser long-temps.

LE COLONEL.

Que deviendrez-vous ?

EMMA.

Que serais-je devenue sans les bontés de votre oncle ? La fortune que je lui dois suffit pour me permettre de choisir le seul asile qui convienne à ma situation.

LE COLONEL.

Sans y prendre d'engagement ?

EMMA.

Que sais-je ? l'avenir est si long !

LE COLONEL.

Ah ! n'y pensez jamais..... sans me consulter comme vous consulteriez un frère. Y consentez-vous ?

EMMA.

Oui. Je consens à vous écrire. Vous me protégerez par respect pour sa mémoire.

LE COLONEL.

Par respect pour tout ce qu'il chérissait en vous. Je serai le tuteur de votre fortune ; elle restera hypothéquée sur cette terre ; vous y tiendrez au moins par quelque chose. Vous étiez si bien ici que je

m'en veux d'être la cause qui vous en éloigne. Cette idée m'est insupportable. Si mon oncle m'eût consulté!... Il ne vous aimait pas comme je vous aurais aimée à sa place.

SCENE VII.

LE COLONEL, EMMA, MADAME D'YVARI, M. DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE DANS LE FOND DU THÉATRE.

MADAME D'YVARI.

Nos opérations sont terminées, monsieur le colonel; l'acte est tout prêt; il ne s'agit plus que d'en preudre lecture et de le signer.

LE COLONEL.

Déjà?

M. DUFLOS.

Comment n'aurions-nous pas terminé promptement? Nous n'avions qu'un même intérêt, et nous avons souvent oublié laquelle des deux parties adverses nous étions chargés de défendre. Madame la baronne a quelquefois plaidé pour mademoiselle Emma, tandis que moi je soutenais votre cause.

LE COLONEL.

Vous êtes trop obligeant.

M. DUFLOS.

Voulez-vous que je vous fasse connaître le contenu de l'acte?

LE COLONEL.

C'est à mademoiselle Emma qu'il faut le demander.

EMMA.

J'aimerais mieux signer sans lire.

LE COLONEL.

Moi de même Il y a quelque chose de si triste dans le fond de cette affaire! D'ailleurs une marque absolue de confiance n'est pas trop pour acquitter ce que nous devons aux soins obligeans de Madame.

MADAME D'YVARI.

Vous ne me devez rien, Monsieur, et mon cœur suffit pour payer tout ce que j'ai fait pour cette aimable enfant. (A mademoiselle Modeste.) Mademoiselle, faites demander ma voiture, s'il vous plaît.

(Mademoiselle Modeste sort.)

M. DUFLOS, présentant la plume à Emma.

Signez, Mademoiselle.

EMMA, refusant de prendre la plume.

Je ne sais si ce que je vais faire est bien; mais, Madame, il me semble que c'est le moment de parler de cette lettre.

LE COLONEL.

Quelle lettre?

EMMA.

Elle me fut remise par mon bienfaiteur avec ordre de ne l'ouvrir que dans le cas où j'aurais à me plaindre des procédés de son neveu. N'ayant point à me plaindre, cette lettre ne m'appartient plus, la voici.

LE COLONEL, prenant la lettre.

Je ne croyais pas avoir mérité une précaution aussi injurieuse. J'aurais voulu du moins que la preuve m'en eût été épargnée.

EMMA.

J'hésitais, et je suis affligée maintenant de vous avoir déplu. Vous m'avez demandé de la confiance, j'ai pensé qu'il aurait toujours fallu vous le dire plus tard.

LE COLONEL.

Quel amour-propre révolté ne serait pas apaisé par des paroles aussi douces? Emma, donnez-moi votre main comme à un frère, et pardonnez-moi.

EMMA.

De tout mon cœur si le tort est de votre côté.

LE COLONEL.

Oui, oui, mille fois de mon côté; et pour m'en punir je veux subir entièrement l'humiliation à

laquelle mon oncle m'a exposé. (Il ouvre la lettre et lit.) « Ceci est mon codicille. »

M. DUFLOS.

Un codicille ! Voulez-vous bien, monsieur le colonel, que je vous épargne la peine de le lire? Cela rentre dans mes attributions.

LE COLONEL, lui remet le papier.

Tenez, Monsieur.

M. DUFLOS, lisant.

« Dans le cas prévu par mon testament, où « Charles-Hippolyte Sinclair, mon neveu et l'hé- « ritier de tous mes biens, ne réglerait pas dans « les vingt-quatre heures les intérêts de ma bien- « aimée Emma de Castelbon, de manière à ce « qu'elle se déclare satisfaite, j'entends, et ma vo- « lonté expresse est que ma terre de Langel ap- « partienne en propre, avec tout ce qu'elle com- « porte, à ma bien-aimée Thérèse-Emma, pour « l'acquit de ma conscience, ne me croyant pas « injuste envers celui qui aurait manqué de jus- « tice. »

LE COLONEL.

Quelles expressions! et par quelle action de ma vie ai-je pu les mériter?

MADAME D'YVARI.

Calmez-vous, monsieur le colonel. Les vieil-

lards ont le privilège de pouvoir être quelquefois bizarres sans offenser; et, s'il faut tout dire, votre oncle usait souvent de ce privilège. L'heure avance, signons.

LE COLONEL.

Non, Madame. Rien ne pourrait maintenant me contraindre à le faire. Je me refuse à tout arrangement.

MADAME D'YVARI.

Y pensez-vous, Monsieur, et prétendez-vous me jeter dans tous les embarras d'un procès?

LE COLONEL.

J'ai juré de ne jamais plaider.

M. DUFLOS.

Mais réfléchissez bien, monsieur le colonel, que si vous ne signez pas un compromis, cette terre devient dans quelques heures, et sans que rien puisse s'y opposer, la propriété de mademoiselle Emma.

LE COLONEL.

Eh bien! Monsieur, quel inconvénient trouvez-vous à cela? Est-ce que Mademoiselle n'a pas prouvé qu'elle était capable d'administrer une terre, de faire les honneurs d'une maison? Est-ce à nous, qu'elle a reçus avec tant de grace, tant de bonté, à lui contester la justice que tout le monde lui rend?

M. DUFLOS.

J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous faire sentir toutes les conséquences...

LE COLONEL.

Les conséquences se déduisent d'elles-mêmes. Mademoiselle devra la fortune qu'elle mérite à la mauvaise opinion que mon oncle avait de moi, à l'irascibilité de mon caractère que tout soupçon offense; elle ne m'aura aucune obligation. Tout sera pour le mieux.

EMMA, au colonel.

Monsieur..... mon frère, vous m'avez promis vos conseils quand je les réclamerais.

LE COLONEL.

Ne m'en demandez pas, je ne suis plus votre frère. Si votre délicatesse souffre de posséder une propriété depuis si long-temps dans ma famille, regardez-moi en me permettant d'espérer qu'un jour vous me la rendrez.

EMMA, à madame d'Yvari.

Madame, que faut-il que je réponde?

MADAME D'YVARI.

Il ne demande que la permission d'espérer, vous ne pouvez pas le lui défendre..

EMMA.

Mais c'est prendre un engagement. Si vite! sans avoir le temps de la réflexion.

LE COLONEL.

Je le vois, les préventions qu'on vous a données contre moi subsistent toujours.

EMMA.

Non, non, ne le croyez pas. Toute ma crainte est de ne pouvoir justifier une confiance dont je suis plus touchée que je ne puis le dire.

MADAME D'YVARI.

Nous vous cautionnerons s'il le faut, mon Emma. Ma chère enfant, que je suis fière du bonheur qui vous arrive! N'insistez pas, colonel; quand vous la connaîtrez comme nous, vous saurez combien il lui faut peu de paroles pour se faire entendre.

LE COLONEL.

Elle ne m'en a pas dit une seule dont le souvenir puisse s'effacer de ma mémoire.

SCENE VIII.

MADAME D'YVARI, EMMA, LE COLONEL, M. DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE, RENÉ, ROUSSEAU, ET QUELQUES DOMESTIQUES, HOMMES ET FEMMES, QUI RESTENT AU FOND DU THÉATRE COMME POUR FAIRE LEURS ADIEUX A EMMA.

RENÉ.

La voiture de madame la baronne est avancée.

LE COLONEL.

Eh quoi! Madame, vous persistez à nous séparer si vite?

MADAME D'YVARI.

Oui, mon cher colonel. J'étais venue la chercher; maintenant je l'enlève. En paraissant ici vous l'en avez chassée : ce n'est pas galant.

LE COLONEL.

Mais elle est chez elle, et je vais partir pour la ville.

EMMA, *en souriant.*

C'est sur quoi je compte. Même en me retirant, je vous refuse un asile. Vantez à présent la manière dont je fais les honneurs d'une maison.

LE COLONEL, *à tous les domestiques.*

Mes enfans, vous ne perdrez pas votre douce, votre bonne maîtresse; elle ne s'absente que momentanément. Liberté tout entière aujourd'hui, et livrez-vous à la joie.

EMMA.

Oui, mes amis, de la joie et pas de désordre. Vous y veillerez, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE.

Si le bonheur que j'éprouve me laisse toute ma raison. Ah! ma chère demoiselle!

LE COLONEL.

Vous aurez donc la bonté de me conduire à la ville, monsieur Duflos?

M. DUFLOS.

C'est bien de l'honneur pour moi. Mon cabriolet n'est pas élégant, mais il est grand et solide.

LE COLONEL.

Vous me montrerez ma maison; car j'ai au moins une maison dans ce pays-ci.

MADAME D'YVARI.

Et fort bien meublée, grace aux soins d'Emma.

EMMA.

Rousseau vous suivra pour vous donner les indications dont vous aurez besoin. Vous le garderez tant qu'il vous sera nécessaire.

LE COLONEL.

Votre prévoyance s'étend à tout; vous avez deviné qu'il me fallait un confident. (Se tournant vers Rousseau.) J'aime Rousseau, c'est un bon enfant, et nous causerons ensemble.

ROUSSEAU.

Tant que Monsieur voudra. Il y a de quoi.

MADAME D'YVARI, au colonel.

Je compte sur le plaisir de vous voir demain.

LE COLONEL.

Il n'y a pas de doute. A quelle heure déjeunez-vous?

MADAME D'YVARI.

A dix heures.

LE COLONEL.

Je ne me ferai pas attendre.

(Il offre sa main à la baronne, qui lui fait signe de prendre celle d'Emma.)

EMMA, aux domestiques, en prenant le bras du colonel.

Adieu, adieu, je reviendrai vous voir tous les jours.

LE COLONEL.

Et moi souvent, en attendant mieux.

(Ils sortent tous, à l'exception de René et de mademoiselle Modeste.)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

MADEMOISELLE MODESTE, RENÉ.

MADEMOISELLE MODESTE.

C'est un mariage, monsieur René.

RENÉ.

Et un mariage qui ne sera pas long à se faire, je vous en réponds.

MADEMOISELLE MODESTE.

Ah! vraiment, que votre maître est aimable! Je n'entendais pas bien sa conversation avec Mademoiselle; mais qu'il avait les yeux doux... et une voix si tendre, si pénétrante... Mademoiselle a fait un beau rêve.

RENÉ.

Dame, si toutes les femmes qui rêvent lui ressemblaient !

MADEMOISELLE MODESTE.

Il faut encore du bonheur, soyez-en sûr. Quand je pense que ce matin même elle était quasi abandonnée... Pauvre agneau !

RENÉ.

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

LA

MÉCHANTE LANGUE,

OU

QUI MAL VEUT, MAL LUI TOURNE.

PERSONNAGES.

MATHURIN, fermier.
MADAME MATHURINE, femme de Mathurin.
THOMAS, autre fermier.
GERVAIS, garçon de ferme.

La scène se passe dans un village.

(Le théâtre représente le devant de la ferme de Mathurin.)

LA

MÉCHANTE LANGUE.

SCÈNE I.

THOMAS, *seul.*

Ferai-je t'i ben de me marier? Ferai-je t'i ben de rester garçon? V'là bentôt dix ans que je me demande ça, et je n'en suis pas plus avancé. Je n'ai qu'à dire. Pardine! je ne manquerai pas de femmes; j'en trouverai cent pour une. J'sis riche; par ainsi je serai un mari parfait; alles voudront toutes de moi.... Oui, mais peut-être seulement à cause que j'sis riche, et c'est tout le contraire que je voudrais. Ma lubie serait d'avoir une femme qui m'aimît pour moi tout seul, et qui n'aimît jamais que moi; c'est difficile à trouver. J'ai beau charcher, y a toujours queuque chose à redire. Tant que vous faites l'amoureux auprès d'une jeunesse, c'est tout sucre et tout miel; alle est douce, alle est bonne, alle est prévenante, que c'est un charme. Sa mère qui ne la gâte pas, a ben soin de vous dire que la petite n'a qu'un défaut; qu'alle est trop

soigneuse, trop rangeuse, trop travailleuse. L'eau vous en viant à la bouche; vous donnez là-dedans comme un nigaud; et pis, au bout de queuque temps de mariage, il se trouve que ce n'est plus ça; tout est sens dessus dessous dans votre maison. Madame est toujours à caqueter dans le voisinage; alle ne veut pas rester cheux alle; alle se pare tous les jours mieux qu'alle ne devrait se parer même pour le dimanche. Que le mari essaie de dire un mot, ce petit mouton qu'on lui avait fait si gentil, ne jette plus qu'un cri depis le matin jusqu'au soir. C'est pas exagéré; j'ai vu ça cent fois.

Faut être de bon compte; j'ai vu aussi de braves femmes, aimant ben leur mari, soignant ben leux enfans; toujours de bonne himeur; ne querellant jamais; remplissant tous leux petits devoirs sans faire d'embarras et sans vouloir passer pour meilleures que les autres; mais aussi une trouvaille comme ça, c'est un quine à la loterie.

Je peux me tromper; j'ai dans l'idée que Tharèse, la fille à Mathurin, serait à peu près ce quine-là. D'abord alle est jolie, et pis alle est toujours ben tenue, ben propre; alle gracieuse tout le monde. Jamais ça ne passe près de vous sans vous faire une révérence, queuquefois deux. « Bonjour, monsieur Thomas. Comment vous en va aujour-

d'hui? » Ce n'est pas grand' chose; eh ben, de sa part, ça fait plaisir. Le malheur, c'est qu'alle a un amoureux qu'est de son âge; car ces jeunes filles, ça a beau vous faire des politesses, ça regarde à l'âge, pas moins. Si je pouvais brouiller tout ça ; si je pouvais... mais v'là mon rival... ne faisons frime de rien.

SCÈNE II.

THOMAS, GERVAIS, portant une bouteille et deux verres.

GERVAIS.

Bonjour, monsieur Thomas.

THOMAS.

Bonjour, Gervais. T'as l'air triste, mon garçon.

GERVAIS.

Je n'ai pas sujet d'être gai, vraiment.

THOMAS.

Ah! ah! monsieur l'amoureux, vos affaires ne vont pas comme vous voudriais. De quoi t'avises-tu aussi d'aimer une fille plus riche que toi?

GERVAIS.

Alle m'aime ben moi qui suis pauvre.

THOMAS.

Sais-tu que ça n'est pas honnête de courtiser une fille sans que ses parens le sachent?

GERVAIS.

Ils ne le savent que trop, monsieur Thomas. Comment ne le sauraient-ils pas? Je leux répète tous les jours.

THOMAS.

Qu'est-ce qu'ils disent?

GERVAIS.

Madame Mathurine dit que j'ai raison : alle est si bonne c'te chère madame Mathurine! Alle nous aime tant! Pourvu que je lui donne beaucoup de petits-enfans, c'est tout ce qu'alle demande.

THOMAS.

Oui; mais monsieur Mathurin?

GERVAIS.

Monsieur Mathurin, lui, c'est autre chose.

THOMAS.

Il ne tiant pas aux petits-enfans?

GERVAIS.

Non, monsieur Thomas, et c'est dommage.

THOMAS.

Oui; c'est dommage.

GERVAIS.

Monsieur Thomas, vous devriais ben lui parler. Il va venir tout à l'heure boire un coup avec vous; v'là du vin que j'apporte pour ça. Dites-lui donc un mot pour mamzelle Tharèse et pour moi. Vous

qu'avez de l'esprit, vous savez ben ce qu'il faut que vous disiais. Monsieur Mathurin est bon ; il ne faut que lui faire entendre raison.

THOMAS.

Monsieur Mathurin est bon ; madame Mathurine est bonne ; tu es bon aussi, à coup sûr ; Thérèse n'est pas méchante non plus, comment se fait-il que vous ne puissiez pas vous arranger ?

GERVAIS.

Nous nous arrangerions ben, Tharèse et moi ; ce n'est pas l'embarras ; mais sa mère veut que monsieur Mathurin y consente.

THOMAS.

Ça me paraît assez juste.

GERVAIS.

Pisque ça vous paraît juste, monsieur Thomas, tâchez donc alors de nous faire réussir. Tharèse en aura ben de la joie ; et moi donc ! je vous regarderai comme un second père. Adieu, monsieur Thomas. Je m'en vas à cette fin que monsieur Mathurin ne se doute pas que nous nous entendons ensemble.

(Il sort.)

SCENE III.

THOMAS SEUL, ET UN PEU APRÈS MATHURIN.

THOMAS.

Oui, oui, nous nous entendons joliment. Ce qu'il vient de me dire me donne encore plus d'envie de lui couper l'herbe sous le pied. Ce serait agriable, à mon âge, de débusquer un beau marle comme ça. Pas moins y a du risque. Y a du pour; y a du contre.

MATHURIN.

Quoi que vous devisez donc là tout seul, voisin Thomas?

THOMAS.

C'est toujours ma vieille chanson que je répète, père Mathurin: ferai-je t'i ben de me marier? ferai-je t'i ben de rester garçon?

MATHURIN.

Savez-vous ben que v'là une chanson qui pourrait devenir un tantinet ridicule pour peu que vous la chantiais encore queuque temps?

THOMAS.

Que voulez-vous? je suis tâtonneux comme tous les diables.

MATHURIN.

C'est pour ça qu'i faut vous marier.

THOMAS.

Aveuc qui?

MATHURIN.

Parbleu! aveuc une fille.

THOMAS.

Aveuc une fille, aveuc une fille, c'est bentôt dit; mais aveuc laquelle?

MATHURIN.

Tenez, asseyons-nous. Nous deviserons de ça plus à notre aise quand nous serons à table. (Ils s'asseyent et se versent du vin.) I demande aveuc laquelle, comme s'il manquait de filles dans le village. Je ne vous parle pas de Thérèse; sa mère s'est mis dans la tête de la donner à Gervais, not' garçon de farme, et faudra ben que je finisse par le vouloir aussi. En attendant, je dis que non; mais je vois ma pauvre enfant qui pleure, sa mère qui soupire, Gervais qu'a l'air d'un imbécile; et tout ça me fend le cœur, voyez-vous.

THOMAS.

Vous ferez pourtant une sottise, père Thomas. Vous avez du bien; vous n'avez qu'une fille; il vous faut un gendre qui soit riche aussi.

MATHURIN.

Allez donc parler comme ça à not' femme; alle

vous répondra que c'est justement parce que j'avons de quoi, que nous pouvons donner à Thérèse un mari qui n'ait rien.

THOMAS.

Parguenne! vot' femme est drôle. Queuque je lui ai fait pour qu'alle cherche à me jouer un tour comme celui-là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, DANS LE FOND DU THÉATRE.

GERVAIS, à part.

Je ne peux pas tenir à voir comment monsieur Thomas parle pour moi.

MATHURIN.

Vous pensiais donc à Thérèse?

THOMAS.

Certainement que j'y pensais, et ça me tarabuste tarriblement d'être obligé de n'y plus penser. C'est-i pas un guignon? la seule fille qui me convenait!

MATHURIN.

Que ne vous expliquiais vous plus tôt au lieu de répéter votre chanson? Moi aussi je vous aurais ben aimé pour gendre; mais que je parle de ça à c't'heure, on va faire un beau sabbat. Vous êtes

un cruel homme avec vos tâtonnemens. Y a encore un an que Thérèse et Gervais ne se connaissaient seulement pas.

THOMAS.

C'est que je vois d'ici que votre fille fera positivement une femme comme il me la faut.

GERVAIS, à part.

Voyez-vous le traître? Courons avertir madame Mathurine; il n'y a qu'elle qui puisse nous sauver.

(Il sort.)

THOMAS.

Thérèse est mon affaire.

MATHURIN.

Parce qu'elle ne sera pas pour vous. Si je vous l'avions offerte, vous n'en auriais peut-être pas voulu.

THOMAS.

Elle est si bien élevée.

MATHURIN.

Elle l'était tout aussi ben, y a un an.

THOMAS.

Si polie, si avenante. O mon Dieu, que madame Mathurine me fait de tort! D'abord je le dis ouvertement, si je n'épouse pas votre fille je n'en épouserai jamais d'autre.

MATHURIN, riant.

Vous épouserez une veuve.

THOMAS.

Je ne crois pas ça.

MATHURIN.

Et pourquoi pas ?

THOMAS.

Parce que je ne voudrais pas qu'elle me fît enrager avec son défunt, comme c'est l'usage; qu'elle me répétît toute la journée que c'était un homme charmant, qui lui faisait sans cesse des cadeaux, qui lui obéissait d'un clin d'œil; qui la laissait maîtresse de tout, quand, le plus souvent, c'était tout le contraire. Mais c'est égal; le mort sert à tourmenter le vivant, et, pour une femme, c'est toujours ça.

MATHURIN.

Vous en savez trop long, voisin; vous resterez garçon.

THOMAS.

C'est vot' fille, c'est Thérèse qu'il me fallait.

MATHURIN.

Je n'en sais trop rien. Elle aurait ben pu vous parler de Gervais comme les veuves parlent de leur défunt.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, D'ABORD DANS LE FOND.

THOMAS.

Êtes-vous au moins sûr qu'elle l'aime autant que vous le dites?

MATHURIN.

Dame! écoutez donc, quant à ce qui est de moi, je ne m'y entends guères; en général, ce sont les femmes qui se connaissent à tout [illegible] et Mathurine m'a assuré plus de cent fois que Thérèse et Gervais avaient un amour tarrible l'un pour l'autre.

MATHURINE, s'avançant.

Et je suis prête à le répéter. Ces pauvres enfans! ça fait pitié rien que de les voir. Si j'étais la maîtresse, je ne barguignerais pas long-temps. Gervais n'a pas de bien; queuque ça fait? il en gagnera. Est-ce que j'étions plus avancés que lui quand j'avons pris c'te farme? Avec de l'économie et du travail, on vient à bout de tout. (Elle fait la révérence à Thomas.) Vot' servante, monsieur Thomas. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

MATHURIN, à part.

V'là une question ben tombée.

MATHURINE.

Not' Thérèse n'est pas vaniteuse. La chère fille! qu'elle soit contente du côté du cœur, elle n'en demandera pas davantage. Faut la connaître comme je la connais ; faut voir dans son pauvre petit cœur comme j'y vois. Elle n'a rien de caché pour sa mère ; elle me conte tous ses chagrins, et je pleure queuquefois tout autant qu'elle. Je me rappelle si ben ce qu'on souffre à c't âge-là. Tu ne te le rappelles plus, toi, Mathurin ; les hommes, ça n'a pas de mémoire. Et vous, voisin Thomas, avez-vous jamais su ce que c'était que l'amour ?

MATHURIN.

Allons, voisin, répondez.

MATHURINE.

Je suppose qu'on donne un mari riche à not' enfant ; car c'est toujours c'te richesse que vous recherchez, vous autres ; à coup sûr, ce sera un vieux, un homme qui serait son père ; quand on est jeune, on n'est pas encore riche ; ou ben ce sera un jeune homme, si on veut, dont les parens seront arrondis. Qu'est-ce qu'il arrivera ? que les parens de ce jeune homme voudront peut-être que not' Thérèse aille habiter cheux eux ; un vieux non

plus ne voudra pas demeurer avec nous. De toutes façons, nous n'aurons plus d'enfant. Au bout d'un an, nous serons des étrangers pour elle; elle ne viendra plus nous voir que par visites, et nous vieillirons, Mathurin et moi, sans que ça nous ait servi à rien d'avoir une fille. Dites donc comme moi, voisin.

MATHURIN.

N'est-ce pas qu'elle dégoisé joliment not' femme?

MATHURINE.

Choisissons Gervais. C'est un brave garçon, qu'est franc, gai, travailleur, qui nous respecte, qui nous aime, et qui sera reconnaissant de ce que je ferons pour lui. Nous prendrons avec nous sa pauvre mère, et nous ne ferons tous qu'une famille. Thérèse ne brillera pas tant; eh ben, elle ne brillera pas tant; ce n'est pas une nécessité. Mais comme elle sera heureuse, en récompense! Elle n'aura autour d'elle que des gens qui l'aimeront, qui la chériront; et puis vois donc, mon homme, queulle joie pour nous! Tous les ans, un petit garçon ou une petite fille.

MATHURIN.

Entendez-vous, voisin, ma femme à qui il faut un petit garçon ou une petite fille tous les ans?

MATHURINE.

Si on pouvait dire : « Y a un autre mari pour elle dans le village. » Mais n'y en a pas. Ainsi faudra donc la quitter, nous en séparer! Penses-tu à ça, Mathurin?

MATHURIN.

Comment! n'y a pas d'autre mari que Gervais dans le village?

MATHURINE.

Non, et tu le sais tout aussi ben que moi.

MATHURIN.

Cherchons donc.

MATHURINE.

Nous avons assez cherché, qu'i me semble.

MATHURIN.

Et le voisin Thomas, tu ne le comptes pour rien.

MATHURINE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! c'est ben trouvé. Lui qui a déjà manqué de m'épouser dans le temps. Faut le garder pour une des filles à Thérèse.

THOMAS.

Vous êtes toujours plaisante, dame Mathurine.

MATHURINE.

Vous ne voyez pas que c'est une malice de mon mari pour ne pas me répondre.

THOMAS.

Et si ce n'était pas une malice; si c'était la vérité?

MATHURINE.

Avec quel sérieux il dit ça! Ne dirait-on pas qu'il parle pour de bon?

THOMAS.

Certainement je parle pour de bon.

MATHURINE.

Vous ne m'attraperais pas; je vous connais pour un goguenard.

THOMAS.

N'y a pas de goguenarderie à ça.

MATHURINE.

Allons donc.

THOMAS.

La preuve c'est que je vous demandons Thérèse pour femme.

MATHURINE.

Je ne vous écoute pas.

THOMAS.

Je vous jure cependant.....

MATHURINE.

Vous me jureriais d'ici à demain, que ce serait tout de même. Vous n'êtes pas fait pour le mariage; sans ça, est-ce que vous seriais encore garçon?

THOMAS.

On écoute les gens, du moins.

MATHURINE.

On n'a jamais été obligé d'écouter les gens qui se moquaient.

THOMAS.

C'est que je ne me moque pas.

MATHURINE.

Ta, ta, ta, ta; je suis aussi fine que vous. Au revoir, voisin.

(Au lieu de sortir, elle se cache derrière des arbres, et se montre de temps en temps aux spectateurs.)

THOMAS, à part, d'un air menaçant.

C'est comme ça. Ah! ben, nous allons te le rendre.

MATHURIN.

V'là les femmes qui n'ajoutont plus de foi à ce que vous dites; c'est signe de retraite, ça, voisin.

THOMAS.

De retraite tant que vous voudrais; mais je ne me tiens pas pour battu. Vot' fille Thérèse s'expliquera, et elle y regardera peut-être à deux fois avant de devenir la femme d'un pauvre diable de parfarance au plus riche farmier de l'endroit.

MATHURIN.

Songez donc que sa mère est de son parti.

THOMAS.

Voirement, vot femme l'aime ben, au moins, ce Gervais.

MATHURIN.

C'est un si bon enfant.

THOMAS.

Et puis il est ben tourné.

MATHURIN.

C'est le plus joli garçon du village.

THOMAS.

Les femmes s'intéressent toujours aux jolis garçons.

MATHURIN.

C'est assez naturel.

THOMAS.

Vous trouvez ça naturel; vous n'êtes donc pas jaloux?

MATHURIN.

Quoi que vous entendez par là?

THOMAS.

C'est une idée qui m'est venue tout à l'heure.

MATHURIN.

Sur quoi?

THOMAS.

Vous savez; on a queuquefois des idées saugrenues.

MATHURIN.

Après

THOMAS, regardant fixement Mathurin.

Je ne sais pas si je me trompe; mais j'ai pensé souvent que ce Gervais vous ressemblait beaucoup, en plus jeune, ça va sans dire.

MATHURIN, riant.

Est-ce qu'il serait par hasard aussi beau garçon que moi?

THOMAS, sur le même ton.

Oh! oui, pour le moins. Vot' femme, qui vous a épousé par amitié dans le temps, a peut-être remarqué ça. De manière qu'i pourrait ben se faire.....

MATHURIN.

I pourrait ben se faire.....

THOMAS.

Oui, que sans y penser, sans s'en douter, à cause de la ressemblance seulement... je ne sais peut-être pas ce que je dis.

MATHURIN.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

THOMAS.

Vous devriais ben, voisin, me corriger d'être aussi soupçonneux que je le suis sur le compte des femmes.

MATHURIN.

Vous ne l'êtes pas sur le compte de Mathurine, au moins?

THOMAS.

Pour ça, non. Mais je crois qu'elle n'est pas tant pressée que vous le croyais d'avoir Gervais pour gendre. Avez-vous remarqué qu'elle répète toujours qu'il n'a pas de fortune? Et puis cette histoire de prendre sa mère avec vous, ça n'a-t-il pas l'air d'une ruse pour vous dégoûter tout-à-fait?

MATHURIN.

Vous trouvez des ruses à tout. Entendons-nous donc. Vous dites qu'elle l'aime, et vous dites qu'elle n'en veut pas.

THOMAS.

Oui, pour gendre.

MATHURIN.

Elle en veut peut-être pour son amoureux.

THOMAS.

S'il ne vous ressemblait pas tant.

MATHURIN.

La bonne drôlerie! Mathurine qu'aurait un amoureux!

THOMAS.

Les maris ne croient jamais ça. Madame Ma-

thurine est une brave femme ; mais elle est femme, et, par conséquent, elle doit être un tantinet coquette. Elle ne serait peut-être pas fâchée d'essayer si elle pourrait plaire encore à un jeune homme, en tout bien, tout honneur, s'entend.

MATHURIN.

Vous ne valez pas le diable, vous autres libartins ; vous jugez toujours les femmes sur celles que vous avez connues.

THOMAS.

Eh ben ! ça n'empêche pas ; si j'étais marié, je voudrais essayer si je me trompe, rien que pour savoir.

MATHURIN.

A quoi que ça vous avancerait ?

THOMAS.

A ne pas être dupe. Il y a de vieilles inventions toutes faites là-dessus ; j'en emploierais une.

MATHURIN.

Queulles inventions qu'il y a ?

MATHURINE, *à part.*

Écoutons ben.

THOMAS.

On dit à sa femme : « Mathurine, j'sis obligé d'aller à la ville pour parler au sujet d'un marché de blé que j'ai fait ; je ne reviendrai que demain. »

Après on se cache chez un voisin, comme qui dirait à ma farme; et puis, à la nuit, quand on vous croit ben loin, vous rentrez à la maison..... Et puis..... dame! que voulez-vous que je vous dise? On voit souvent de drôles de choses.

MATHURINE, toujours à part.

O le Satan!

MATHURIN.

Qu'est-ce qu'on voit?

THOMAS.

On voit madame Mathurine qui cause avec Gervais, qui lui dit tout ci, tout ça: « Mon petit Gervais, m'aimes-tu ben? Je te trouve joli garçon; et moi, comment me trouves-tu? » Gervais répond; madame Mathurine répond après; et, de réponse en réponse, y a queuquefois de quoi rire.

MATHURINE, toujours à part.

Il me vient une idée. Ah! messieurs les marauds, rira ben qui rira le dernier.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MATHURIN, THOMAS.

MATHURIN.

Je ne vois pas qu'il y ait tant de quoi rire à ça.

THOMAS.

Si fait, si fait. N'y a, au contraire, rien de plus drôle.

MATHURIN.

Je n'aime pas ce qui sent la manigance.

THOMAS.

Queuque vous risquez ? Madame Mathurine est honnête.

MATHURIN.

Eh ben, alors, à quoi bon ?

THOMAS.

Ça fera du moins que vous pourrez me river mon clou.

MATHURIN.

Dire que je vas à la ville quand ça n'est pas vrai.

THOMAS.

Bast ! les femmes ne mentent jamais, n'est-ce pas ? Quand nous nous en mêlerions un peu aussi.

MATHURIN.

Mathurine n'aime pas que je la quitte. Elle est toujours chagrine quand je vas à la ville.

THOMAS.

Elle est toujours chagrine. Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme fût chagrine quand j'irais à la ville. C'est presque signe qu'il y a queuque anguille sous roche.

MATHURIN.

D'ailleurs je ne saurai jamais faire toute cette targédie-là.

THOMAS.

Je m'en charge. Ce que je vous demande seulement c'est de ne pas me démentir; ce n'est pas difficile. La v'là; laissez-moi faire.

SCENE VII.

MATHURIN, THOMAS, MATHURINE.

MATHURINE.

Vous êtes encore à boire, vous autres.

THOMAS.

Ah! mon Dieu, non. Je nous désolons au contraire, le voisin et moi.

MATHURINE.

Sur quoi donc que vous vous désolez?

THOMAS.

Sur ce qu'il est obligé d'aller à la ville, au sujet d'un marché de blé qu'il a fait.

MATHURINE.

C'est-i vrai, ça, Mathurin?

THOMAS.

Puisque je vous le dis, voisine.

MATHURINE.

C'est donc venu comme un accident? Tout à

l'heure il n'en était pas question. Parle donc, Mathurin; tu prendras la bourrique pour ne pas te fatiguer.

THOMAS, à part.

Elle donne là-dedans.

MATHURINE, à part.

I me croit sa dupe. (Haut à Mathurin.) Tâche de revenir de bonne heure, au moins.

THOMAS.

Ne l'attendais pas aujourd'hui ; I ne reviendra que demain.

MATHURINE.

Que demain ! Il a done ben affaire ? Je veux aller avec toi, d'abord; je ne veux pas te quitter si long-temps. Que demain ! Je mourrais d'ici à ce temps-là.

THOMAS, bas à Mathurin.

Voyez-vous la simagrée ? Queuque je vous disais ?

MATHURINE.

Nous emmènerons Gervais.

MATHURIN, avec humeur.

Quoi que tu dis de Gervais ?

MATHURINE.

Je dis que nous l'emmènerons avec nous pour qu'il ne s'ennuie pas, ce pauvre garçon.

MATHURIN, même ton.

Je ne veux emmener personne.

MATHURINE.

Tu n'iras pas tout seul. N'y a pas de sûreté à cause du bois.

THOMAS.

Pourquoi voulez-vous qu'il ait peur du bois?

MATHURINE.

C'est vrai qu'i ne faut pas aller si loin pour trouver de mauvais garnemens.

THOMAS.

Queu qu'elle entend par là?

MATHURINE, d'un ton patelin.

Vous l'accompagnerez, voisin Thomas, vous qui êtes un si bon ami.

THOMAS, à part.

On dirait qu'elle se doute.

MATHURINE.

Je vas toujours te chercher ta blouse pour te tenir chaud en route.

MATHURIN.

Je n'ai besoin de rien.

MATHURINE.

Alors, mon petit homme, pars pu tôt que pu tard pour être arrivé avant la nuit.

THOMAS, bas à Mathurin.

Elle voudrait déjà vous voir ben loin.

MATHURINE.

Mathurin, j'ai là un chiffon de lettre pour ma-

dame Langlois de la poste; veux-tu t'en charger? Je ne devais l'envoyer que demain; mais puisque voilà une occasion, elle l'aura plus vite. Prends ben garde de la perdre, au moins.

THOMAS.

Donnez, voisine. (Bas à Mathurin.) Prenez toujours. Nous trouverons ben moyen de l'envoyer. (Haut.) Allons; venez-vous-en. Adieu, madame Mathurine.

(Il entraîne Mathurin qui s'échappe pour parler à sa femme.)

MATHURIN, bas à Mathurine.

Écoute, Mathurine; retiens ben ce que je vas te dire; tout le temps que je serai dehors, ne quitte pas not' fille Thérèse.

MATHURINE.

N'aie pas peur, va; je saurai ben l'empêcher de parler à Gervais.

MATHURIN, à part.

Gervais! et toujours Gervais. (Il va pour s'en aller et revient.) Embrasse-moi, ma femme. N'est-ce pas que tu m'aimes? T'aurais tort de me faire du chagrin. Adieu. Embrasse-moi encore. (A part en s'en allant.) C'est mauvais ce que je fais. N'y a plus à s'en dédire.

(Il sort avec Thomas.)

SCÈNE VIII.

MATHURINE, *seule.*

Je devrais peut-être en rester là; c'te lettre que j'ai donnée à Mathurin devrait me suffire; i verront dedans que je connaissais tous leux complots. Me soupçonner d'avoir Gervais pour amoureux! Voyez donc un peu ce vilain Thomas! le démon n'est pas pire. Et Mathurin! Mathurin! mon homme enfin, qui donne dans ce trébuchet-là! Je serais tentée d'en rire, si ça ne me faisait pas tant de peine. Du courage! Ils n'ont pas tant barguigné pour me jouer le tour qu'ils me jouent. Pourquoi que j'aurais plus de pitié qu'eux? I doivent rôder ici à l'entour; commençons leur punition. (Elle appelle.) Gervais! Gervais!

SCENE IX.

MATHURINE, GERVAIS.

GERVAIS.

Me v'là, dame Mathurine.

MATHURINE.

Tiens, mon enfant; ôte ce qui est sur c'te table. (Gervais reste les bras pendans sans faire attention aux ordres de Mathurine.) Tu n'entends pas.

GERVAIS, *comme sortant d'une rêverie.*

Quoi qu'il y a, not' maîtresse?

MATHURINE.

Je te dis d'ôter ce qui est sur c'te table.

GERVAIS, *même jeu.*

Oui, not' maîtresse.

MATHURINE.

I perd la tête, c'est sûr.

GERVAIS.

O mon Dieu! not' maîtresse, qu'il y a de méchantes gens! Mamzelle Tharèse pleure que ça fait peine à voir. Je suis bien fâché à c'te heure de li avoir tout conté.

MATHURINE.

J'te l'avais défendu.

GERVAIS.

Je n'ai pas pu me retenir, madame Mathurine. Elle me regarde toujours dans les yeux pour voir si je li cache queuque chose; elle a vu que je li cachais ça, il a ben fallu li dire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN, DANS LE FOND.

MATHURINE, *à part.*

J'aperçois mon jaloux; c'est bon. (*Haut.*) Je n'suis

pas si heureuse, moi, mon petit Gervais; car, à coup sûr, tu ne me dis pas tout.

GERVAIS.

Oh! ma fine, si fait.

MATHURINE.

Je gagerais que non.

GERVAIS.

Vous perdriais, not' maîtresse.

MATHURINE.

Tu m'aimes donc ben?

GERVAIS.

Si je vous aime! Vous ne saurez jamais comben je vous aime. Je voudrais tant seulement que vous me disiais de me jeter au feu pour vous.

MATHURINE.

Au feu! mon pauvre Gervais; et qu'est-ce que je deviendrais sans toi, mon enfant?

GERVAIS.

Vous êtes là reine des femmes.

MATHURINE.

Si tu m'avais vue à seize ans; j'étais la plus jolie fille de tout le pays.

GERVAIS.

Margoi! gn'y en a encore guère qui vous dégotent.

MATHURINE.

Mathurin, dans ce temps-là, passait des journées entières à me regarder. Dame! c'est vrai que je n'ai plus la taille si fine; on voit que je suis une maman.

GERVAIS.

Ça n'empêche pas que l'autre jour, à la fête, on vous prenait pour la sœur de mamzelle Tharèse.

MATHURINE, lui donnant un petit soufflet.

Taisez-vous, menteur.

GERVAIS.

Vrai, madame Mathurine, je ne badine pas. Mais j'ai ben soin de dire aux gens qui vous trouvent belle : « Vous voyez ben, elle est encore plus bonne. »

MATHURINE.

J'aime quand tu me parles comme ça. Mathurin ne m'a jamais rien dit de si gentil. Ce n'est pas étonnant; il ne prend garde à rian cet homme-là; il ne voit rian.

MATHURIN, toujours dans le fond.

Hom!

MATHURINE.

Tu as beau faire hom! ce que je dis est la vérité.

GERVAIS.

I voit pourtant ben quand je parle à mamzelle Tharèse.

MATHURINE.

Il est plus jaloux de sa fille que de sa femme. Si j'avais été coquette, j'aurais pu avoir des amoureux à foison; ça lui aurait été ben égal. (A part.) Que je voudrais voir la mine qu'il fait!

GERVAIS.

Ne croyez pas ça. Quand vous avez votre beau juste garni de velours noir, il est ben fiar, allez.

MATHURINE.

Et toi, comment me trouves-tu avec mon juste de velours noir?

GERVAIS.

Je suis presque aussi fiar que maître Mathurin.

MATHURINE.

Ça ne m'étonne pas; car rien ne me fait plus de plaisir à moi que quand je te vois ben mis. Je veux te donner un chapeau neuf; ça te manque. Et puis j'ai acheté une cravate pour Mathurin; je ne lui en ai pas encore parlé; ça sera pour toi. Si on te demande d'où ça te viant, tu diras que tu les as gagnés à la loterie.

GERVAIS.

Ah! madame Mathurine, gn'y a queuque chose

que j'aimerais ben mieux que la cravate et le chapeau.

MATHURINE.

Et queu que c'est donc? T'as qu'à parler.

GERVAIS.

C'est mamzelle Tharèse.

MATHURINE, à part.

Pauvre garçon ! (Haut.) Pourquoi que t'as tant d'envie de te marier?

GERVAIS.

Vous devez ben le savoir, dame Mathurine.

MATHURINE.

T'es si jeune, Thérèse aussi. M'est avis que vous pourriez ben encore attendre un an ou deux.

GERVAIS.

Un an ou deux !

MATHURINE.

Mathurin ne veut pas que not' Thérèse se marie plus tôt. Mais laisse faire; tu ne t'ennuieras pas pendant ce temps-là. Je t'enverrai à toutes les fêtes avec le gousset bien garni; je te prêterai la bourrique pour que tu ne te fatigues pas et que tu puisses danser tout à ton aise.

GERVAIS.

Un an ou deux ! Ah ! pauvre Gervais ! ah ! pauvre mamzelle Tharèse ! Un an ou deux !

MATHURINE.

Ce n'est pas moi qui veux ça, mon garçon; c'est Mathurin.

MATHURIN, *s'avançant avec colère.*

Vous en avez menti, madame la cajoleuse. Ah! ah! v'là donc comme vous vous conduisez quand je n'y suis pas? Il y a une heure que j'écoute vos belles sornettes. Vous ne voulez pas que Thérèse se marie avant deux ans! Et moi, je veux qu'elle se marie, et tout de suite, et avec Gervais encore, pour vous faire enrager.

GERVAIS.

Courons porter c'te bonne nouvelle à Thérèse. (*Il va pour sortir et revient.*) Mais, madame Mathurine, c'est-i ben sûr ce que not' maître dit là? (*Bas.*) I ne me paraît pas trop dans son bon sens.

MATHURINE.

Reste là, Gervais. Il faut que tu entendes tout jusqu'à la fin.

MATHURIN.

Queu que vous lui chuchotez encore?

MATHURINE.

Rien, mon petit homme.

MATHURIN.

Vot' petit homme! Il est ben temps de m'appeler vot' petit homme après ce que je viens de voir.

MATHURINE.

Queu que t'as donc vu?

MATHURIN.

Moi qu'étais si tranquille, qui ne me doutais de rien.

MATHURINE.

Eh ben ! de quoi donc que tu te doutes à présent ? Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MATHURIN.

La trompeuse ! Ne dirait-on pas d'une innocente ? Ah ! les femmes ! Non, les femmes ne valent pas.... (*A Thomas qui entre.*) Venez, voisin. Vous n'avez dit que trop vrai.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS, *d'un ton mielleux.*

Quoi qu'i gn'y a donc, voisin? Vous me paraissez soucieux.

MATHURINE, *à part.*

Le bon apôtre! (*Haut.*) V'là monsieur Thomas qu'est juste, lui; il va te faire entendre la raison. Vous le croyais ben loin, vous, voisin; moi aussi. Eh ben! pas du tout; il était là qui m'écoutait causer avec mon garçon de farme. Il faut croire que son voyage ne pressait pas ben fort.

MATHURIN.

Elle se moque de moi encore.

THOMAS.

Voyons, voyons, voisin; expliquons-nous.

MATHURINE.

C'est ça, expliquons-nous. On voit que le voisin est un brave homme qui aime à mettre la paix dans les ménages.

THOMAS, embarrassé.

Sans contredit.

MATHURINE.

Voirement, nous ne le savons que trop.

MATHURIN.

I ne la remettra jamais dans le nôtre. C'est fini. Mathurine, v'là le premier chagrin que tu me donnes; mais c'est pour la vie.

MATHURINE.

Écoute donc, Mathurin, ceci passe la plaisanterie au moins. J'ons voulu badiner, et puis c'est tout. Mais puisque tu le prends comme ça, je vas te conter...

MATHURIN.

J'en ons assez entendu; je ne voulons pas en savoir davantage.

THOMAS, bas à Mathurin.

Laissez-la dire; c'est encore queuque nouveau tartagème.

MATHURINE.

Ce bon monsieur Thomas, je parie qu'i te parle pour moi.

MATHURIN.

Lui! ben au contraire.

THOMAS.

Ne croyez pas ça, au moins, dame Mathurine.

MATHURINE.

Je vous connais trop, voisin Thomas; n'ayez pas peur.

GERVAIS, à part.

En vérité, si j'y comprends goutte.

MATHURIN, d'un ton de reproche à Thomas.

Pourquoi que vous m'avez conseillé ce conseil? j'étais heureux; il fallait me laisser comme j'étais. (Avec attendrissement.) Ah! voisin, vous ne savez pas ce qu'elle disait à Gervais. Mais, non, je ne veux pas le répéter. Ce garçon ne l'a pas compris, Dieu merci! il faut que ça reste entarré. Je vas recéder mon bail; je vas quitter le pays; je ne sais pas ce que je ferai, mais tout m'est égal. Mathurine, c'est toi qui seras cause que je mourrai.

MATHURINE.

Ah! juste ciel! queu que j'ai fait? Mathurin, mon ami, tranquillise-toi. Je t'aime toujours de même; je n'ai jamais aimé que toi; c'est la vérité

comme si le ciel m'entendait. J'ai entendu les beaux conseils qu'on te donnait ; j'ons voulu te punir de les avoir écoutés ; je n'ons voulu que ça, pas autre chose. Si tu ne me crois pas, lis plus tôt la lettre que t'as sur toi.

MATHURIN.

Queulle lettre?

MATHURINE.

C'te lettre pour madame Langlois que je t'ai remise tantôt. C'était pour toi que je l'avais faite.

MATHURIN, tirant doucement la lettre de sa poche.

Voyons c'te lettre, quoique je ne me fie plus à rien.

MATHURINE.

Songe que je te l'ai remise avant ton prétendu voyage.

MATHURIN, avant d'ouvrir la lettre.

Mathurine, crois-tu que ça me remettra l'esprit ? j'ons ben besoin de ne pas croire ce que j'avons vu.

MATHURINE.

Lis, lis ; je n'ons pas d'inquiétude.

MATHURIN, hésitant toujours à ouvrir la lettre.

Voisin, elle a l'air ben sûre de son fait. Mais, Mathurine, pourquoi qu'elle est adressée à madame Langlois ?

MATHURINE.

C'était une finesse pour te la faire prendre, et que tu fusses ben sûr que je savais tous vos complots d'avance.

MATHURIN.

Eh! ben, là, je te crois. V'là qu'est dit; je ne veux rien lire. Embrassons-nous; veux-tu?

MATHURINE.

Non, non, mon homme; lis, lis toujours. Elle n'est pas que pour toi d'ailleurs.

GERVAIS à Mathurine.

Je peux aller avertir mamzelle Tharèse, à présent. I me semble ben qu'il n'y a plus rien à craindre.

MATHURINE.

Vas, vas, mon garçon.

(Gervais sort.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

MATHURIN, MATHURINE, THOMAS.

MATHURINE.

Lis donc. T'as encore l'air d'avoir peur de lire.

MATHURIN.

Non, Mathurine, non, ma femme. Tiens, re-

garde plus tôt. (Il lit.) « J'avertis Mathurin que le voisin Thomas est un coq... (Il s'interrompt.)

THOMAS.

Queu que je suis? (Il lit par-dessus l'épaule de Mathurin.) « Un coquin, » Merci, voisine. (Il continue.) « qu'a une langue de démon, et un esprit de Satan. » Ben obligé.

MATHURIN.

Il ne faut pas en voir davantage.

MATHURINE.

Pourquoi donc? Ah! le voisin ne s'effraie pas de si peu.

MATHURIN, lisant des yeux.

Tiens! v'là le chapeau, v'là la cravate..... jusqu'à la bourrique. (Il rit.) O la bonne farce! Comment! tu savais d'avance que tu dirais tout ça?

MATHURINE.

Sans doute, je le savais.

MATHURIN.

T'es une bonne tête de femme, en vérité. (Il lit haut.) « Et surtout rappelle-toi ben qu'il est toujours sage à un homme marié de se méfier des vieux garçons. »

THOMAS.

Et aux vieux garçons de se méfier des femmes qui ont trop d'expérience.

(Il sort.)

MATHURIN.

Il a voulu nous faire ben du mal; mais tu lui as donné une bonne leçon.

MATHURINE.

QUI MAL VEUT, MAL LUI TOURNE.

LE

COMITÉ DIRECTEUR*,

OU

LE MONDE EST BIEN VIEUX,

IL Y A LONG-TEMPS QU'IL A DES YEUX.

* Je n'ai pas l'habitude de mettre des notes à mes proverbes. J'aurais volontiers retranché celui-ci de ma collection par la difficulté que j'ai trouvée moi-même à remonter vers les idées dans lesquelles il a été écrit. C'était bien peu de temps avant les journées de juillet ; et si tout le monde avait alors le pressentiment d'une catastrophe prochaine, personne n'avait la prévoyance de ses résultats. Le caractère distinctif de tout moment qui précède une révolution est l'impossibilité qu'éprouve la société à se comprendre. Le *Comité directeur* peut rappeler cette situation et c'est ce qui m'a décidé à le conserver.

PERSONNAGES.

MADAME DE St-CHÉRON.
CHRISTINE, nièce de madame de St-Chéron.
FIRMIN.
MADEMOISELLE DUNOYER, gouvernante de Christine.
M. DALIVOIX.
M. CALLOU, commis.
MAÎTRE FEUILLET, fermier.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
LUBIN, } paysans.
GÉRARD, } paysans.
LA MÈRE BELLAIT, } paysans.
CAMUS, } paysans.

Le théâtre représente une place de village; on aperçoit sur un des côtés la porte de l'église.

LE

COMITÉ DIRECTEUR.

SCÈNE I.

CHRISTINE, FIRMIN, MADEMOISELLE DUNOYER, UN PEU EN ARRIÈRE.

CHRISTINE, à demi-voix.

Ah! Firmin, vous me faites bien de la peine.

FIRMIN.

En quoi donc, ma chère Christine?

CHRISTINE.

En ce que vous dites trop vite ce que vous pensez.

FIRMIN.

Je vous assure que c'est plus fort que moi. Mon Dieu! j'en suis quelquefois bien fâché après.

CHRISTINE.

Par exemple, à déjeuner, pourquoi avez-vous été parler des préfets? Est-ce que les préfets vous regardent? Ils sont assez à plaindre! Mettez-vous à leur place. Les ordres qu'on leur donne ne leur conviennent peut-être pas plus qu'à vous; mais il faut vivre.

MADEMOISELLE DUNOYER.

Vous n'entrez pas à l'église, Mademoiselle?

CHRISTINE.

La messe ne doit pas être encore commencée, mademoiselle Dunoyer. D'ailleurs nous attendons ma tante.

FIRMIN, à Christine.

Est-ce que vous croyez que votre oncle tient beaucoup aux préfets?

CHRISTINE.

Je ne sais plus ce qu'il pense. Depuis que les députés qu'il avait tant contribué à faire nommer comme royalistes par excellence se sont tournés contre un ministère qu'ils trouvent trop royaliste, mon oncle me paraît déconcerté. Ce qui me frappe le plus, c'est l'embarras qu'il éprouve pour parler avec ma tante qui va toujours sur ses premiers erremens sans même se douter combien elle le contrarie.

FIRMIN.

Malheureusement, il n'y a pas que dans votre famille qu'on ne s'entend plus. Pour moi, sans votre tante et ce petit curé qui me font perdre patience, je crois que je pourrais me taire. Ils s'imaginent me faire beaucoup de chagrin en m'appelant libéral; ils seraient bien heureux si on

pouvait leur donner un nom. Qu'est-ce qu'ils sont?

CHRISTINE.

Ils sont fous, j'en conviens.

FIRMIN.

Votre tante est folle; mais le curé sait bien où il va.

CHRISTINE.

Vous vous imaginez cela. C'est le fils d'un de nos fermiers, un petit paresseux que mon oncle s'est amusé à faire élever dans le temps qu'il craignait qu'on ne manquât de prêtres.

FIRMIN.

Il est plus avancé que votre oncle à présent, soyez-en sûre.

CHRISTINE.

Il nous ménage beaucoup au moins.

FIRMIN, d'un ton ironique.

Vous devez en être bien reconnaissante.

CHRISTINE.

Dans ce temps-ci, Firmin, il ne faut pas être difficile. Voyez combien les gens qui passent toute l'année dans leurs terres sont obligés de se tenir sur le qui-vive. Enfin, je n'ose plus aller à la messe le dimanche sans un fichu comme celui que vous me voyez, qui me monte jusqu'aux oreilles.

Encore Jacquot (je dis Jacquot par un reste d'habitude) encore notre petit curé trouve-t-il que la mousseline est bien transparente.

FIRMIN.

Il faudra qu'il la choisisse lui-même à l'avenir.

SCÈNE II.

CHRISTINE, FIRMIN, MAD^ME DE S^T-CHÉRON, MADEMOISELLE DUNOYER.

MADAME DE S^T-CHÉRON.

Que faites-vous donc là, ma nièce, au lieu d'être à l'église?

CHRISTINE.

Le second coup n'est pas encore sonné, ma tante.

MADAME DE S^T-CHÉRON.

Je reconnais bien monsieur le curé; il attend que nous soyons dans notre banc. Au moment de sortir, votre oncle s'est senti un peu mal à la tête; c'est ce qui m'a retardée. Il ne viendra pas.

FIRMIN.

Si j'allais lui tenir compagnie, Madame?

MADAME DE S^T-CHÉRON.

Non, non, c'est inutile. Vous seriez enchanté de saisir cette occasion de ne pas assister à la

messe; mais vous y assisterez. Écoutez, Firmin, vous êtes le filleul de mon mari; il sait bien que vous aimez Christine. Quoique votre fortune vaille celle de ma nièce, vous n'êtes pas noble; dans nos idées cela pourrait faire quelque chose; pourquoi vous occuper de politique? Vous serez bien avancé quand mon mari vous aura dit : « Je ne veux pas pour mon neveu d'un homme qui pense aussi mal que vous. »

(On entend sonner la cloche de l'église.)

MADEMOISELLE DUNOYER.

Madame, voilà le second coup.

MADAME DE S[t]-CHÉRON.

Entrons.

(Ils entrent dans l'église.)

SCÈNE III.

MAÎTRE FEUILLET, UN PEU APRÈS M. CALLOU.

MAÎTRE FEUILLET.

Si ma femme pouvait vendre, au marché de mardi, notre vieille vache cent cinquante francs, en achetant la petite taure de la mère Bellais cinquante francs, dans dix-huit mois, nous aurions une bête qui vaudrait deux fois celle dont nous voulons nous défaire.

M. CALLOU.

Maître Feuillet, voudriez-vous me rendre le service de voir si Lubin n'est pas à l'église ? Je ne l'ai pas prévenu que je viendrais aujourd'hui ; il n'y a personne à la maison, et je suis à la porte de chez moi.

MAÎTRE FEUILLET.

C'est qu'en effet c'est une rareté que de vous voir ici le dimanche matin. Ordinairement vous restez ce jour-là à la ville pour assister à la messe militaire, afin d'être reluqué par le préfet et par les autres autorités. Vous faites morgué ben ! Quand on est employé à la préfecture, faut donner dans ces malices-là, n'est-ce pas donc ?

M. CALLOU.

Avec le préfet et les autorités qu'on a à cette heure, il n'y a pas de malice qui tienne, maître Feuillet ; on aurait eu beau faire de la fausse monnaie toute sa vie pour ce parti-là, aussitôt qu'on dit : « En voilà assez, » ils vous renvoient.

MAÎTRE FEUILLET.

Ils vous ont donc renvoyé ?

M. CALLOU, essayant de sourire.

Dieu merci ! (En soupirant.) Voulez-vous voir si Lubin est là ?

MAÎTRE FEUILLET.

Ah ! vous n'êtes plus commis. Qu'est-ce que vous avez donc fait de suspect ?

M. CALLOU.

J'ai assisté à un banquet que tous les honnêtes gens du département ont donné à un de nos députés.

MAÎTRE FEUILLET.

Un banquet, dites-vous ? C'est donc mauvais, un banquet ?

M. CALLOU.

Ce n'aurait été qu'une sérénade, ç'aurait été la même chose.

MAÎTRE FEUILLET.

Une sérénade ! un banquet ! Nous sommes heureux ici ; nous ne savons pas ce que c'est que tout ça. Je vais aller voir après Lubin.

SCENE IV.

M. CALLOU, seul.

J'avais commencé par être honnête homme, il fallait continuer à être honnête homme. J'aurais perdu ma place un peu plus tôt, c'est vrai ; mais je l'aurais perdue avec les honneurs de la guerre ; au lieu qu'à présent tout le monde trouvera que

c'est bien fait. Ils ne pourront jamais garder d'hommes un tant soit peu raisonnables. Certainement, en y mettant de la prudence, la contre-révolution pouvait se faire comme autre chose; mais ils veulent jouir tout de suite, sans plan, sans mesure, comme des corneilles qui abattent des noix. Cela saute aux yeux de tout le monde. Et ils disent que c'est le comité directeur.

SCÈNE V.

M. CALLOU, LE BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER.

Votre serviteur, monsieur Callou. On m'a dit vous avoir vu passer devant la gendarmerie; et comme j'ai été hier à la préfecture sans vous trouver, je n'ai pas été fâché de la circonstance. Nos dernières instructions sont solides au moins! Ventrebleu ! Sur quelle herbe ont-ils donc marché à Paris ? C'est de plus terrible en plus terrible. Vous verrez qu'ils finiront par compromettre les gendarmes.

M. CALLOU.

Il ne faut pas vous faire illusion, brigadier, le plus fort est fait depuis long-temps.

LE BRIGADIER.

Quand je songe que le nouveau préfet qu'on a envoyé pour faire l'opinion du département n'a pas un seul de ses domestiques qui pense un peu bien, sans seulement qu'il s'en doute, et que c'est tout le monde comme ça ; je vous demande un peu ce qu'il pourra faire ? Ça annonce des malheurs, à ce que disent les anciens de chez nous. J'ai épousé une fille qui a de quoi. Qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

M. CALLOU.

Il faudrait être à votre place, pour vous donner un bon conseil. S'il doit y avoir de la résistance ; si on refuse les impôts comme le bruit en court, ceux qui auront abandonné le gouvernement les premiers auront peut-être bien fait.

LE BRIGADIER.

Si on savait ! Là, de vous à moi (ne prenez pas garde à mon uniforme), croyez-vous que de la façon qu'ils vont, ils puissent réussir ? J'ai confiance en vous ; nous nous connaissons depuis si long-temps ! Pour vous mettre à votre aise, je vais vous dire ce que je ne dirais à personne. On se tait encore ; mais il y a un vent qui souffle ; on s'attend à quelque chose. Quand nos paysans causent entre eux, pour peu qu'ils m'aperçoivent,

chacun tire de son côté en prenant l'air bête. Pour nous, c'est significatif.

M. CALLOU.

Ce qu'il y a de plus significatif c'est l'ingratitude des gens qu'on a soutenus parce qu'on ne pouvait pas se douter qu'ils fussent aussi faux qu'ils le sont.

LE BRIGADIER.

Depuis que j'ai fait un bon mariage, je ne sais pas, mais je pense tout autrement que quand je n'avais que ma solde. Il me semble que c'est naturel. Ceci bien entre nous au moins. Si vous me voyiez avec les paysans, corbleu! ils doivent croire que je suis un diable (il rit); c'est l'état. Tant qu'on le fait, faut le faire. Que me conseillez-vous? Avec ça que ma femme est grosse.

M. CALLOU.

Ah! votre femme est déjà grosse!

LE BRIGADIER.

Dam! Écoutez donc, je l'aime bien; mais si je venais à la perdre, je veux m'assurer quelque chose, surtout si je quitte l'arme. Avec un petit bambin, je serai toujours sur mes pieds, n'est-il pas vrai?

(Il rit.)

SCENE VI.

M. CALLOU, LE BRIGADIER, MAÎTRE FEUILLET, LUBIN.

MAÎTRE FEUILLET.

Tenez, monsieur Callou, voilà Lubin. Le drôle ne voulait pas me croire; pour un rien il serait resté.

M. CALLOU, à Lubin.

Tu aimes donc bien la messe?

MAÎTRE FEUILLET.

Il aime bien Jacqueline, dites plutôt. Il ne peut lui parler que là.

M. CALLOU.

Va à la maison. Tu ouvriras partout pour donner de l'air, et tu auras soin que la mère Blancheton vienne me parler.

(Lubin s'en va.)

MAÎTRE FEUILLET.

Monsieur Callou, j'ai pensé puisque vous n'avez plus votre place.....

LE BRIGADIER.

Comment! comment! M. Callou n'a plus sa place?

M. CALLOU, au brigadier.

Je vous conterai cela. (A maître Feuillet.) Eh bien! à quoi avez-vous pensé?

MAÎTRE FEUILLET.

Si vous vouliez vous défaire de votre moulin; il y a six mois que vous ne pouvez pas trouver à l'affermer; je m'en arrangerais.

M. CALLOU.

C'est bien le cas de le garder, au contraire; je l'exploiterai moi-même.

MAÎTRE FEUILLET.

Vous!

M. CALLOU.

Pourquoi pas?

LE BRIGADIER.

Est-ce que vous l'avez rendue votre place? ou si c'est.....

M. CALLOU, avec humeur.

On me l'a ôtée.

LE BRIGADIER, se grattant l'oreille.

Diable! diable! ça en dit plus que tout le reste. Si on se met à ôter les places aux gens comme vous, c'est qu'on veut aller loin; car certainement vous n'avez jamais été récalcitrant, tant qu'on n'a été en avant que pour ainsi dire. Ça m'embrouille.

M. CALLOU.

Ah! çà, Messieurs, je suis bien votre serviteur. Monsieur le brigadier, vous prendrez le parti que vous voudrez; mais ne dites pas que je vous ai donné des conseils, parce que je ne vous en donne pas.

(Il sort.)

SCENE VII.

MAÎTRE FEUILLET, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER.

Savez-vous ce qui lui a fait retirer sa place?

MAÎTRE FEUILLET.

Il parle d'un ban... d'un ban... d'un banquet et d'un député; v'là à peu près.

LE BRIGADIER.

Quoi! ce serait par rapport à ce banquet qui a eu lieu il y a huit jours! Mais ce député était un ultra! Apparemment qu'il ne l'est pas assez pour ce qu'on veut faire. C'est à y perdre la tête. Quand je pense que c'est lui qui m'a fait nommer brigadier! Si j'avais été de rang à dîner avec lui, j'y aurais dîné, moi, de bonne foi, comme un imbécile. Ah! c'est là le crime de M. Callou! En vérité, je n'y comprends rien.

MAÎTRE FEUILLET.

Que ça ne fasse pas baisser le prix des vaches, c'est tout ce que je demande. J'en ai une à vendre au marché de mardi.

LE BRIGADIER.

Vous ne pensez qu'à votre intérêt, vous, maître Feuillet.

MAÎTRE FEUILLET.

A quoi pensez-vous donc, vous, monsieur le brigadier?

LE BRIGADIER.

Je pense que je vais attendre M. de St-Chéron au sortir de la messe. C'est un fier royaliste, lui; je verrai bien ce qu'il me dira.

MAÎTRE FEUILLET.

Il n'est pas à la messe tout justement. Il n'y a que madame de St-Chéron et mademoiselle Christine.

LE BRIGADIER.

En ce cas-là, je vas pousser jusqu'au château.

(Il sort.)

SCENE VIII.

MAÎTRE FEUILLET, MADAME DE St-CHÉRON, CHRISTINE, FIRMIN, MADEMOISELLE DUNOYER.

MAÎTRE FEUILLET.

Ça lui va ben de me reprocher d'être intéressé. Est-ce qu'il ne faut pas payer le percepteur? Si on ne payait pas le percepteur, qui est-ce qui les paierait eux autres?

MADAME DE St-CHÉRON, entrant sur la scène.

Vous avez quelqu'un qui vous monte la tête, Firmin.

FIRMIN.

Où verrais-je ce quelqu'un-là? je ne vous quitte pas; je ne lis que vos journaux; je ne connais pas d'autres personnes que celles que vous connaissez.

MADAME DE St-CHÉRON.

Le comité directeur est si adroit!

FIRMIN.

Le comité directeur est un mot qu'on a inventé pour déconcerter ceux dont on redoute le bon sens.

MADAME DE St-CHÉRON.

Joli bon sens que celui qui vous fait faire des contorsions de possédé dans une église!

CHRISTINE.

Ah! ma tante, des contorsions de possédé!

FIRMIN.

J'ai seulement eu un moment de surprise quand j'ai entendu le curé dire en chaire à ses paroissiens qu'il les ferait bien obéir maintenant parce qu'il avait pour lui la force civile.

MADAME DE St-CHÉRON.

C'est l'autorité civile qu'il aurait dû dire, je le sais bien; mais cela valait-il de sauter sur place comme vous l'avez fait?

MAÎTRE FEUILLET.

Pardon, Madame. Qu'est-ce que les curés ont donc de nouveau?

MADAME DE St-CHÉRON.

Ah! c'est vous, maître Feuillet? Je ne vous vois jamais à la messe.

MAÎTRE FEUILLET.

Ma femme et ma fille y vont.

MADAME DE St-CHÉRON.

Mais vous!

MAÎTRE FEUILLET.

M. le curé m'en veut; il m'a déjà apostro-

phé une fois ; je n'ai pas envie qu'il recommence... Ce n'est pas ce qu'il me dit; ça m'est ben égal; nez à nez, je ne ferais qu'en rire; mais quand tous les yeux se fisquent sur vous, on n'aime pas ça.

FIRMIN.

Voilà le comité directeur, Madame; il n'y en a pas d'autre. A force d'abuser de tout, on fait que chacun se retire.

MADEMOISELLE DUNOYER.

Il me semble qu'on ne devrait pas avoir le droit de se retirer.

MADAME DE St-CHÉRON.

Bien, bien, très-bien, mademoiselle Dunoyer. On ne devrait avoir le droit de rien, pour mieux dire, excepté le droit de faire ce qu'on vous dirait de faire.

FIRMIN.

Ce serait très-commode pour ceux qui auraient le droit de dire.

CHRISTINE, à demi-voix.

Firmin, allez-vous recommencer?

MAITRE FEUILLET, à part.

Il est gentil, le petit monsieur; je le comprends toujours bien.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. DALIVOIX, TRÈS-VIEUX ET MARCHANT AVEC PEINE.

M. DALIVOIX. (Il parle haut comme les gens sourds.)

Je suis heureux, madame la comtesse; je craignais de ne pas vous retrouver ici. Sans façon, voulez-vous me donner à dîner aujourd'hui, à moi et à deux jeunes gens qui me sont arrivés de Paris? Deux jeunes gens charmans, absolutistes jusque dans la moelle des os, et qui, après avoir fait exécuter des ordres qu'ils ont reçus pour cette province, se retireront bien dévotement dans un couvent de la Trappe.

MADAME DE St-CHÉRON.

Il faut nous les amener. Comment donc, monsieur Dalivoix! des trappistes en herbe! Il faut nous les amener.

M. DALIVOIX.

J'ai aussi l'intention de montrer à M. le comte certaines lettres que j'ai, et qui lui feront grand plaisir.

MADAME DE St-CHÉRON.

Il faudra que je les voie avant, monsieur Dalivoix. Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête de

mon mari; mais depuis quelque temps surtout, il s'en faut bien qu'il soit aussi ferme que nous l'avons connu.

M. DALIVOIX, à maître Feuillet qui rit.

Qu'a-t-il donc à rire, ce maître Feuillet? Retirez-vous en arrière. Ce que nous disons vous regarde-t-il?

MAITRE FEUILLET, d'un ton goguenard.

Peut-être ben, monsieur Dalivoix.

(Ici plusieurs paysans et paysannes sortent de l'église; les uns ne font que traverser le théâtre; les autres s'arrêtent et paraissent causer ensemble.

M. DALIVOIX, toujours à maître Feuillet.

Allons, laissez-nous, et allez avec les vôtres. (Maître Feuillet se retire un peu en arrière.) Madame la comtesse, j'ai l'avantage, moi, d'être toujours ce que j'ai été, un véritable chevalier sans peur et sans reproche. Quand on en séra aux coups de main, je le prouverai.

(Il trébuche.)

FIRMIN, le soutenant.

Monsieur Dalivoix, conservez-vous pour ce moment-là.

M. DALIVOIX.

Jeune homme, jeune homme, on peut avoir les jambes faibles et l'ame forte. Je veux que le peuple ne soit que ce qu'il doit être, rien.

MAITRE FEUILLET, aux paysans, à demi-voix.

Il veut que le peuple ne soit rien.

MADAME DE St-CHÉRON.

Ne parlez pas si haut, monsieur Dalivoix.

M. DALIVOIX, parlant encore plus haut.

Ah! ah! Madame, le moment est venu de ne plus nous cacher; il faut bien qu'ils s'accoutument à ce langage-là; bientôt on ne leur en parlera plus d'autre. Oh bien oui! Vous verrez, vous verrez mes lettres. Nous voulons en finir une fois pour toutes avec la démocratie.

MADAME DE St-CHÉRON.

C'est bon, c'est bon, monsieur Dalivoix. Je vous attends à dîner.

M. DALIVOIX.

Nous pouvons montrer les dents; vous verrez mes lettres; vous entendrez mes petits jeunes gens. Les petits enragés!

MADAME DE St-CHÉRON.

Prenez donc garde, monsieur Dalivoix. Firmin, donnez le bras à monsieur Dalivoix jusque chez lui. Je compte sur vos deux jeunes gens, monsieur Dalivoix. Viens, Christine. A tantôt, monsieur Dalivoix.

(Elle sort avec Christine et mademoiselle Dunoyer.)

FIRMIN.

Appuyez-vous sur moi, monsieur Dalivoix.

M. DALIVOIX.

Je crois que ce n'est pas un appui bien sûr, libéral que vous êtes ; mais le temps n'est pas bien loin où ce sera vous qui aurez besoin de vous appuyer sur moi.

FIRMIN.

Pauvre monsieur Dalivoix !

(Ils sortent tous les deux.)

SCENE X.

MAÎTRE FEUILLET, GÉRARD, LA MÈRE BELLAIS, CAMUS, ET AUTRES PAYSANS ET PAYSANNES.

MAÎTRE FEUILLET.

J'aime ce monsieur Firmin ; il ne se fâche pas, lui. Cependant le vieux l'a appelé libéral ; c'est une fameuse sottise tout de même.

LA MÈRE BELLAIS.

Savez-vous que si le vieux était plus jeune, il ne serait pas trop bon ?

GÉRARD.

S'il était plus jeune, il ne radoterait pas tant.

Il dit que le peuple n'est rien. Le peuple, est-ce que ce n'est pas nous ?

MAÎTRE FEUILLET.

Certainement, c'est nous.

CAMUS.

Et la démocratie, qu'est-ce qu'il entend par là ?

MAÎTRE FEUILLET.

La démocratie, je crois ben que c'est encore une manière de peuple; c'est tout ce qui ne tient pas aux nobles ou aux prêtres.

CAMUS, sautant et se frappant les mains.

Bon ? v'là que je ne suis pas de la démocratie?

LA MÈRE BELLAIS.

Est-il imbécile !

CAMUS.

On tient à un oncle quand on en a un, n'est-il pas vrai?

GÉRARD.

Après?

CAMUS.

Eh ben ! dès que je tiens à un oncle qui s'est habillé en capucin pour demander l'aumône, je ne suis pas de la démocratie.

GÉRARD.

Est-ce qu'un capucin est un noble, nigaud?

CAMUS.

Non, mais il ne fait rien, il porte une robe, il

a toujours l'air de dire des prières; c'est un prêtre.

LA MÈRE BELLAIS.

Ne donne pas là-dedans, Camus; crois-moi, ne donne pas là-dedans. Pardine! va, y a déjà assez de gens qui cherchent à s'en faire accroire.

GÉRARD.

C'est vrai que depuis queuque temps surtout, c'est comme une maladie. Ce vieux Dalivoix qui a à peine de quoi vivre, et qui était si poli autrefois; le percepteur des contributions; not' maire qui n'est que le fils d'un petit épicier; jusqu'à Mathurin le garde-champêtre, ils font tous les dévots par orgueil et pour que le curé leur parle comme à des gens d'importance.

LA MÈRE BELLAIS.

Ce sera ben pis à présent que le curé nous a dit que par-dessus le pouvoir spirituel il avait encore... Quoi donc qu'il a dit qu'il avait encore?

CAMUS.

La force civile. Je l'ai bien retenu.

LA MÈRE BELLAIS.

Voyez-vous comme ça gagne? Je ne sais pas ben au juste ce que c'est que la force civile; mais rien qu'au ton qu'il avait....

GÉRARD.

La force civile, c'est-à-dire qu'il pourra nous faire tout ce qu'il voudra.

LA MÈRE BELLAIS.

Son père qui me doit depuis deux ans une charretée de fumier qu'il ne peut pas me payer; et dire que le fils pourra nous faire tout ce qu'il voudra!

GÉRARD.

Il ne veut déjà plus que la foire de mardi se tienne sur cette place.

MAÎTRE FEUILLET.

Où se tiendra-t-elle donc?

GÉRARD.

Il ne l'a pas dit.

MAÎTRE FEUILLET.

Est-ce que c'est lui le maître de ça? C'est le maire.

CAMUS.

Le maire! c'est ben trouvé! Le maire! Le maire se taira, v'là tout ce qu'il fera. Est-ce que le maire est notre homme? Est-ce nous qui l'avons choisi? Le connaissons-nous seulement? Si nous étions sur une grand' route, on ne se moquerait pas de nous comme on fait. Ils sont instruits sur les grand' routes; leurs curés ont beau crier, on ne leur retire pas leur danse comme on nous a retiré la nôtre.

LA MÈRE BELLAIS.

Ne m'en parlez pas; il faut à présent que nos filles fassent deux lieues si elles veulent prendre un

peu de divertissement. Ça revient la nuit à travers champs, pêle-mêle avec des garçons qui n'ont que trop souvent un petit coup de vin dans la tête; quand n'y a pas de lune, ça fait trembler. Ne valait-il pas mieux garder une danse dans le village, sous nos yeux? On était là du moins; et quoiqu'on ne puisse pas tout voir, on empêchait le principal.

GÉRARD.

Changer la place du marché, à la veille d'une foire! quelle rage! Sans dire où elle se tiendra encore! C'est qu'en conscience si je devine où ils la mettront. Le peuple a beau n'être rien, faut-il qu'il puisse vendre ce qu'il a à vendre. Et qu'il n'y ait personne pour entendre nos raisons!

MAÎTRE FEUILLET.

Si M. Callou n'avait pas perdu sa place à la préfecture....

LA MÈRE BELLAIS.

Il a perdu sa place! ah! le pauvre cher homme! C'est moi qui lui ai vendu la chèvre qu'il a.

CAMUS.

Pauvre cher homme! Pauvre cher homme tant que vous voudrez. Ça n'empêche pas qu'il était terriblement taquin pour la conscription.

MAÎTRE FEUILLET.

On ne peut pas être dans les places sans être taquin. Mais il paraîtrait pourtant que M. Callou

ne l'était pas encore assez au goût du nouveau préfet qui vient de nous arriver. Je ne sais pas où ils ont été détarrer celui-là ; mais il faut croire que c'est un démon ; le brigadier ne sait quasi plus sur quel pied danser.

LA MÈRE BELLAIS.

C'est peut-être ça qui fait que M. de St-Chéron lui-même n'est plus aussi farme, au dire de sa femme.

CAMUS.

Lui qui nous jetait not' chapeau par terre quand il nous arrivait de passer auprès de lui sans le saluer.

GÉRARD.

Et qui nous menaçait de coups de canne quand nous oubliions de l'appeler monsieur le comte, ou sa femme madame la comtesse.

CAMUS.

Y en a ben qui font les glorieux tant qu'ils n'ont pas peur.

LA MÈRE BELLAIS.

Si la peur pouvait le prendre, ça ne serait peut-être pas mauvais pour nous.

MAÎTRE FEUILLET.

Il est peut-être ben possible qu'il trouvît que ça devient mauvais pour tout le monde. M. de St-Chéron est un homme qui voit loin tout de

même. Son cocher m'a dit que plus de vingt fois, à Paris, il s'était expliqué sur ce qu'on embrouillait les affaires.

GÉRARD.

Il est certain que si c'est à Paris comme c'est ici, si leur curé se mêle de ce qui ne le regarde pas; s'il leur change leur place de marché sans seulement vouloir leur dire où ils le tiendront; s'il leur vend tout ce qu'il leur vend aussi cher que le nôtre nous le vend, quand il est payé pour le donner pour rien....

CAMUS.

Si on leur jette leur chapeau par terre, faute de saluer leurs comtes ou leurs comtesses; car ils doivent en avoir aussi chez eux, je suppose....

MAÎTRE FEUILLET.

Tiens! s'ils en ont! C'est là qu'on les fait.

GÉRARD.

Faut être juste; la moutarde finit par monter au nez.

MAÎTRE FEUILLET.

Et le percepteur donc que vous oubliez; un percepteur tourmentant qui fait des frais pour la moindre chose qu'on retarde. Dans un pays où il y a autant de monde, on se plaint d'abord ben gentiment, tout doucement, les uns aux autres; mais,

dam! on sent bien que si l'occasion venait on se plaindrait plus fort.

LA MÈRE BELLAIS.

A qui se plaindrait-on? v'là ce que je demande.

MAITRE FEUILLET, *embarrassé.*

A qui se plaindrait-on?... à qui se plaindrait-on?

LA MÈRE BELLAIS.

Oui, à qui peut-on demander justice?

MAÎTRE FEUILLET.

Je ne pourrais pas le dire positivement. Tout ça s'entend. Le curé s'entend avec le maire, le maire avec le sous-préfet, le sous-préfet avec le préfet, le préfet... je ne sais pas, avec ceux qui le paient. Y a ben le juge de paix; mais ça coûte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE PÈRE CHAUVEAU.

LE PÈRE CHAUVEAU, *d'un air triomphant.*

De quoi que vous parliez, vous autres? Je parie que vous ne vous doutez pas de ce que je sais.

MAÎTRE FEUILLET.

Alors dites-nous-le, père Chauveau; ça fait que nous le saurons aussi.

LE PÈRE CHAUVEAU.

C'est que c'est une nouvelle qui vaut son pesant d'or; on ne paiera plus de contributions.

MAÎTRE FEUILLET.

Quand ça donc?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Bientôt. Ceux qui continueraient seraient dupes; on assure que ça va être aboli.

GÉRARD.

Ah! par exemple, croyez ça et buvez de l'eau.

LA MÈRE BELLAIS.

Avec quoi paierait-on les autorités?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Est-ce que ça nous regarde? Apparemment elles se trouvent assez riches; elles n'ont plus besoin de gagner.

CAMUS.

On les payait si cher! Pour peu qu'elles aient fait des économies depuis qu'elles reçoivent des gages, elles peuvent bien travailler pour rien à présent. Leur besogne n'est déjà pas si fatigante. Mon frère, qui a été deux ans chez un sous-préfet, répète à qui veut l'entendre qu'excepté de faire des députés, son maître ne faisait rien que de dormir ou jouer de la musique.

GÉRARD.

C'est égal, père Chauveau, on s'est gaussé de vous. Toutes les autorités aiment l'argent, les grandes comme les petites.

LE PÈRE CHAUVEAU.

A la bonne heure! je le veux ben. Continuez de bailler vos écus au percepteur, si vous en avez de trop; il les recevra, ce n'est pas l'embarras; quand ce ne serait que par habitude. Mais ce sera de l'argent jeté à l'eau, je vous en avartis, et si ben jeté à l'eau que, si les contributions reviennent par la suite des temps, ce qui n'est pas impossible, on vous les demandera tout comme aux autres. Ce que vous aurez donné ne servira de rien; et on vous dira : Tant pis pour vous.

MAÎTRE FEUILLET.

Mais enfin de qui savez-vous cette nouvelle?

LE PÈRE CHAUVEAU.

N'y a pas besoin de la savoir de personne, puisque, excepté dans ce village-ci, tout le monde la sait. Le curé de la Santonnière a dit en chaire qu'il n'y aurait que les impies qui ne paieraient pas.

MAÎTRE FEUILLET.

Nous ne sommes pas des impies; mais s'il ne s'agissait que de ça...

GÉRARD.

On pourrait essayer.

CAMUS.

Quand c'est tout le monde, qu'est-ce qu'on

risque? V'là le brigadier qui vient par ici; je suis un farceur, laissez-moi faire.

SCÈNE XII.

MAÎTRE FEUILLET, GÉRARD, CAMUS, LA MÈRE BELLAIS, LE PÈRE CHAUVEAU, LE BRIGADIER.

CAMUS, élevant la voix sans avoir l'air de voir le brigadier.

Je n'écoute pas tout ça, moi. J'aime M. le percepteur. Tant que j'aurai la liberté de lui donner mon argent, tant qu'il me fera l'amitié de le recevoir, je n'en demanderai pas davantage. Y a-t-il rien de plus agréable, pour vingt et un francs qu'il m'en coûte par an, que d'avoir quatre ou cinq brimborions de quittances et d'avertissemens? Ça me fait de la lecture.

LE BRIGADIER.

Est-ce que Camus est devenu fou?

CAMUS.

Parbleu! je sais bien qu'il y en a qui voudraient, en surplus de ces quittances et de ces avertissemens, voir un peu arranger notre chemin qui est si mauvais; d'autres demanderaient autre chose, comme qui dirait un petit pont au gué de la Madeleine, qu'on ne peut pas traverser quand il a

fait de l'orage; mais ce sont des gens intéressés, qui veulent toujours avoir quelque chose en échange de ce qu'ils donnent. Je ne suis pas de ce calibre-là, moi.

LE BRIGADIER.

Taisez-vous donc, Camus. A qui en avez-vous? Est-ce à cause des bruits qui courent que vous faites toutes ces extravagances?

CAMUS.

Quels bruits?

LE BRIGADIER.

Sur l'impôt.

CAMUS, *éclatant de rire.*

Je voulais vous faire avouer la chose.

LE BRIGADIER.

Comme je ne m'en mêlerai pas, que je me destitue, que je redeviens bourgeois, parlez tout à votre aise.

GÉRARD.

Pa ta ta! Parlez tout à votre aise! Comme c'est pressé, devant un gendarme! fiez-vous-y.

LE BRIGADIER.

Vraiment, Gérard, je ne sais pas ce que vous entendez. Pour un brigadier de gendarmerie, il me semble pourtant que je n'ai jamais fait beaucoup plus que mon devoir; je m'en rapporte à

maître Feuillet. (Maître Feuillet ne dit rien.) A la mère Bellais qui est une si brave femme. (La mère Bellais ne dit rien.) Je suis chargé de veiller à la religion et à la morale; est-ce ma faute? Si vous saviez les ordres qu'on nous transmet sur le dimanche et les processions, vous seriez étonnés que je ne vous aie pas tourmentés plus que je ne l'ai fait.

CAMUS.

Dites-moi donc, monsieur le brigadier, est-ce que vous seriez malade, par hasard? Vous v'là si doux que c'est inquiétant. Jusqu'ici ce n'était pas trop votre défaut d'habitude, ce me semble.

LE BRIGADIER, d'un ton d'emphase.

Au moment d'abdiquer mon grade et mon état, quand je vais descendre au rang de simple particulier, il est tout naturel que je cherche à me concilier l'estime et la confiance de mes concitoyens.

GÉRARD, bas aux autres paysans.

C'est une frime qu'il fait; tenons-nous toujours bien.

MAÎTRE FEUILLET.

Si c'est vrai qu'on ne paie plus de contributions, ma fine! je pardonne à tout le monde.

LE PÈRE CHAUVEAU.

Si, si! Il n'y a pas de si. On ne les paiera plus.

LE BRIGADIER.

Entendons-nous, mes amis; on les paie encore.

LA MÈRE BELLAIS.

Là, voyez-vous comme le brigadier était de bonne foi? Il veut qu'on les paie encore.

LE BRIGADIER.

M. de St-Chéron m'a expliqué....

MAÎTRE FEUILLET.

Écoutons, écoutons ce que M. de St-Chéron a expliqué.

LE BRIGADIER.

M. de St-Chéron est un royaliste à toute épreuve.

CAMUS.

V'là qu'est bon. Après.

LE BRIGADIER.

Ses sentimens sont authentiques.

GÉRARD.

Vous cherchez des détours.

LE BRIGADIER.

Je vous dis que non, puisqu'il devait recevoir à dîner aujourd'hui le curé, M. Dalivoix et ces deux petits moines qui sont arrivés hier de Paris, et qu'il m'a chargé d'aller les avertir de ne pas se déranger.

LA MÈRE BELLAIS.

Queu que tout ça nous fait?

LE BRIGADIER.

Ça vous fait qu'il y a chez lui, au contraire, le député auquel on a donné un banquet pour lequel le préfet....

CAMUS, l'interrompant.

Auquel, pour lequel.... Est-ce que nous entendons c'te politique-là, nous?

MAÎTRE FEUILLET.

M. de St-Chéron dit-il qu'il faut payer ou qu'il ne faut pas payer?

CAMUS.

S'il dit qu'il ne faut pas payer, nous l'écouterons; s'il dit qu'il faut payer, nous demanderons à d'autres.

GÉRARD.

C'est là le fond de l'affaire.

LE BRIGADIER.

Vous ne voulez pas m'écouter?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Il ne faudrait qu'un mot.

LE BRIGADIER.

Un député sait les lois, puisque c'est lui qui les décide.

CAMUS.

Eh ben! le député de M. de St-Chéron a-t-il décidé qu'on paierait les contributions?

LE BRIGADIER.

Il a décidé qu'on les paierait jusqu'à ce qu'on les ait remplacées par des coups d'état.

CAMUS.

Y en a-t-il déjà des coups d'état?

LE BRIGADIER.

Je ne crois pas.

LA MÈRE BELLAIS.

Qu'est-ce qu'on attend donc?

LE BRIGADIER.

C'est assez long à faire, à ce qu'il paraît.

GÉRARD.

Il ne s'agit que d'y mettre beaucoup de monde.

LE BRIGADIER.

Il faut encore que ce soit du monde qui connaisse cette besogne-là.

LE PÈRE CHAUVEAU.

Vous verrez que ce ne sera encore qu'une attrape-nigaud. On ne paiera plus; je le sais; c'est un bruit général; par ainsi, je m'y tiens.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN.

MAÎTRE FEUILLET.

Ah! monsieur Firmin ne nous trompera pas,

lui. Voyons, monsieur Firmin, dites-nous oui ou non, y a-t-il des coups d'état?

FIRMIN, reculant d'étonnement.

Mes amis, qui est-ce qui peut vous entretenir de choses pareilles?

CAMUS, d'un air joyeux.

C'est égal. N'est-ce pas qu'il y en a?

FIRMIN, ne pouvant s'empêcher de rire.

Il a l'air enchanté! Vous perdez donc la tête?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Le brigadier voudrait nous faire croire qu'il n'y en a pas encore.

FIRMIN.

Comment! père Chauveau, vous aussi?

LA MÈRE BELLAIS.

Mais, monsieur Firmin, moi de même. Nous en voulons tous. Pour ma part, c'est douze écus que ça m'économisera.

GÉRARD.

Et moi donc, près de quarante écus! c'est tentant.

FIRMIN, au brigadier.

Mettez-moi donc au fait. J'y perds mon latin.

LE BRIGADIER, s'efforçant de sourire.

Imaginez-vous, Monsieur, qu'ils comptent sur les coups d'état pour ne plus payer de contributions.

FIRMIN.

Ah! bah!

LE BRIGADIER.

Ils sont drôles dans ce pays-ci.

FIRMIN.

Mais comment ces bruits-là sont-ils arrivés jusqu'à eux?

LE BRIGADIER.

La plupart des curés prêchent là-dessus. Nous n'avons pas reçu l'ordre de faire taire les curés.

FIRMIN.

Ils se mêlent de tout.

LE BRIGADIER.

Et puis comme le député qui doit dîner chez votre parrain a parlé avec lui de coups d'état, j'ai dit à ces bonnes gens qu'on les trompait, et qu'il faudrait payer jusqu'à ce qu'il y ait des coups d'état.

FIRMIN.

Je comprends; ils ont ensuite arrangé cela à leur manière. (Il rit.) J'en suis fâché, mes amis; mais par la confiance que vous avez en moi, loin de désirer des coups d'état, je vous engage à faire des vœux pour qu'on ne se porte pas à cette extrémité.

LA MÈRE BELLAIS, aux paysans.

Qu'est-ce que je vous ai dit?

FIRMIN.

Avec le bon sens que vous avez, mère Bellais, vous n'avez pas pu désirer cela.

GÉRARD.

Moi, j'ai dit aussi : « Croyez ça et buvez de l'eau. « Vous vous le rappelez, mère Bellais ; c'était trop joli.

MAÎTRE FEUILLET.

Sans le père Chauveau qui a commencé...

LE PÈRE CHAUVEAU.

Le père Chauveau n'a rien commencé ; on le lui avait dit avant, et comme on dit une vérité.

FIRMIN.

Je vous crois de reste, père Chauveau ; d'autres que vous s'y sont laissé prendre. On a aujourd'hui une manière de dire des extravagances avec un sérieux qui déconcerte les meilleures têtes. Mais, réfléchissez ; serait-il possible à un gouvernement de se passer d'argent, avec toutes les dépenses qu'il a à faire.

CAMUS.

Qui dit gouvernement dit queuque chose de si malin.

FIRMIN.

Pas tant que vous croyez. Le gouvernement, en définitive, n'a pas d'autres ressources que l'ar-

gent que nous lui donnons. Vous ne vous imaginez pas qu'il soit sorcier.

GÉRARD.

Nous n'en savons rien.

FIRMIN.

Oh! bien, moi, je vous certifie qu'il n'est pas sorcier. Comment ferait-il sans impositions?

LE PÈRE CHAUVEAU.

Sans vous démentir, monsieur Firmin, y a pourtant déjà eu un temps comme ça; je l'ai vu. On avait fait des assignats, et personne alors ne payait de contributions. Des coups d'état et des assignats, c'est peut-être la même chose.

FIRMIN.

Qui diable aurait deviné ce rapprochement? Vous n'y entendez rien, Chauveau; je vous expliquerai cela plus tard.

GÉRARD.

Malgré tout, le bonhomme Chauveau n'est pas persuadé. (Il rit.) Ah! ah! ah! le bonhomme Chauveau qui a donné là-dedans.

(Tous les paysans se mettent à rire.)

LE PÈRE CHAUVEAU, en colère.

Riez tant que vous voudrez. Oui, j'ai donné là-dedans; je n'en démords pas, et j'y donne encore.

(Il sort; Gérard, la mère Bellais et maître Feuillet le suivent en riant.)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

FIRMIN, CAMUS, LE BRIGADIER.

CAMUS.

Monsieur Firmin, ils s'en vont en riant; ils font ben; rire est toujours une bonne chose; mais, moi, j'ai dans l'idée qu'il y a queuque anguille sous roche. Ces coups d'état ça ne peut pas n'être qu'une bêtise. On n'invente pas de ces inventions-là dans les villages. D'où ça est-il venu?

FIRMIN.

Vous le saurez peut-être trop tôt.

LE BRIGADIER.

J'ai cru deviner, d'après ce que M. de St-Chéron et le député se disaient, que pour faire aller les coups d'état, il faudrait employer la force brutale. La force brutale, ce serait nous.

FIRMIN.

Oui, si vous agissiez brutalement.

LE BRIGADIER.

Je suis marié; je suis arrondi; ma femme est grosse; j'ai réfléchi; je quitte l'uniforme. Qu'en pensez-vous?

FIRMIN.

Je pense que si vous faites cela, on dira que c'est le comité directeur qui vous l'aura conseillé.

CAMUS.

V'là ce que je voulais vous demander. Queu que c'est donc au juste que ce comité directeur? Depuis queuque temps nous n'entendons parler que de ça. Qu'est-ce qu'est là-dedans?

FIRMIN.

Ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas, ceux qui menacent et qui ont peur, ceux qui n'ont pas peur et qui vont en avant; c'est l'ancien et le nouveau régime; la Charte et le pouvoir absolu, la sottise et la raison, la cupidité et le désintéressement; c'est M. Dalivoix, M. de St-Chéron; c'est vous, c'est moi; c'est tout le monde.

LE BRIGADIER.

Quelle confusion! Qui est-ce qui pourra démêler tout cela?

FIRMIN.

Le temps.

CAMUS.

Il est goguenard, M. Firmin; je crois cependant comprendre ce qu'il veut dire.

FIRMIN.

En vérité?

CAMUS.

Sans doute. Les gens qui s'appellent le gouvernement ne sachant plus comment s'y prendre à présent qu'ils ont tout embrouillé, tâchent de rejeter ça sur d'autres, et de remonter sur l'eau en nous faisant queuque méchanceté en cachette; mais

LE MONDE EST BIEN VIEUX,
IL Y A LONG-TEMPS QU'IL A DES YEUX.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







